

Drummond<sup>1</sup>  
Yves Navarre

Un matin, vers la fin de ce siècle-là, Mrs Drummond réveille son mari. Elle l'embrasse sur le front, les yeux, la bouche, « ça y est ! Heureux? » Sous les draps, Mr Drummond caresse le ventre de sa femme, doucement, il voudrait sentir bouger le petit animal, sous la paroi de peau, une dernière fois, leur troisième enfant. « Embrasse-moi et emmène-moi vite à la clinique. » La valise de Mrs Drummond est prête. Les aînés dorment. Peter, trois ans et demi, et Cathy, deux ans. Leur chambre est petite, peu de jouets, la maison est petite, peu d'objets. Nous sommes à Tetworth<sup>2</sup>, dans le Sussex, le matin d'un vendredi 2 février. Il fait encore nuit. Henry Drummond tend le bras à sa femme Ruth, la devance dans l'escalier, les marches sont étroites, pentues, attention, cela ressemble à un rêve périlleux qu'ils feraient pour la troisième fois. Au rez-de-chaussée, il n'y a qu'une salle de séjour et une cuisine, au premier étage deux chambres et un cabinet de toilette. Dans quelques mois, avec trois enfants, il faudra changer de maison. Si c'est une fille, ils l'appelleront Elisabeth, si c'est un garçon, Paul. On y pense. Henry Drummond referme la portière de la voiture sans faire de bruit, en prenant bien garde de ne pas heurter Ruth. Ruth s'est penchée un peu du côté du volant, tant de délicatesse la comble, un matin de princesse, pas de faille, pas de brusquerie, le scénario de leur bonheur se déroule avec rigueur, voici le matin du troisième enfant. Henry va prévenir la voisine qui gardera les petits pendant l'accouchement. Mrs Blackmourn enfle un manteau sur sa chemise de nuit, passe d'une maison dans l'autre, le ballet est parfaitement réglé. Avant de refermer la porte de la maison Drummond, elle esquisse un petit signe à son amie Ruth. Elle ne souffrira pas. Les femmes ne souffrent plus. Mrs Blackmourn essaie de se convaincre, quoi de plus banal qu'un accouchement sans douleur ? Henry démarre. Au moment où la voiture s'engage sur le carrefour de Northend Street et de Silbury Road, l'éclairage de la voirie s'éteint, Henry allume les phares, le jour se lève, tapis de velours, lumières grises, puis bleues, pour enfin virer au rose. La ville dort encore. Les maisons ont l'air de se serrer les unes contre les autres, avec leur jardinet par-devant comme des tabliers de ménagère, un carré de pelouse, trois rosiers, des enfants, des vies sans égratignure, banales et vraies, attendues, connues d'avance. Ruth a dit un jour à Henry « ici c'est merveilleux, c'est un peu de partout ». Henry emprunte invariablement le même itinéraire pour se rendre à la clinique. Ruth a toujours ses douleurs tôt le matin, bien avant le passage des éboueurs et des livreurs de lait, à l'heure des tendresses d'oreiller, quand on s'éveille et quand on s'aime, la porte de la chambre alors est ouverte, on entrevoit la chambre des enfants avec leurs lits bleus, un nounours au garde-à-vous sur une étagère près de la fenêtre. Le bonheur? Où Ruth a-t-elle lu les confidences de cette jeune femme romantique qui n'avait cessé d'accuser son siècle, le dix-neuvième, et cette Terre *qui ne ferait jamais rien d'inattendu*? Dans quel roman exactement ? Les êtres humains n'arrivent-ils donc jamais à se satisfaire de la vie telle qu'il leur est donné de la vivre ? Pourquoi cherchent-ils toujours autre chose, une rupture, une surprise, une catastrophe, quelque chose d'autre et de mieux? De mieux? Henry regarde Ruth, « tu as l'air pensive ». « J'étais en train de me dire que j'étais heureuse, avec toi, c'est tout. » Ruth baisse les yeux, croise les mains sur son ventre, « nous arrivons bientôt ? » Neuf heures cinq. Henry, blouse blanche, le visage bâillonné, se tient près de Ruth, éponge le front de son épouse, doucement, régulièrement.

---

<sup>1</sup> Drummond est le deuxième roman de *Romans un roman*, ouvrage publié chez Albin Michel en 1988. A notre connaissance, il s'agit du seul roman de science-fiction d'Yves Navarre. La 4e de couverture en parle comme d'un conte.

<sup>2</sup> Nom de lieu authentique.

Ruth grimace, ou bien non, elle sourit, elle a confiance. Neuf heures onze, le bébé sort du ventre de sa mère, sans un cri. Un Paul ? Une Elisabeth ? Henry n'a pas bien vu. Ruth l'interroge du regard. Les infirmières emportent l'enfant. Le docteur s'approche de Ruth et lui adresse un signe amical. Le docteur rejoint les infirmières. Plein jour. Henry embrasse le front de Ruth. « Nous allons le savoir tout de suite. » Ruth s'efforce de sourire, soupire, puis s'assoupit. Henry la contemple. Fatigué, lui aussi ? Pourquoi n'a-t-il rien vu ? Les infirmières ont emporté l'enfant comme des voleuses. L'enfant n'a pas de sexe.

On nettoie le bébé, on le linge, l'infirmière tremble un peu. L'infirmière en chef lui fait signe de se tenir à l'écart. Elle s'approche du docteur Donovan<sup>3</sup>, elle veut voir, elle aussi, de plus près, voir et trembler intérieurement, trente-sept ans de clinique pour contempler ça : un bébé parfait, dodu, replet, répondant impeccablement à tous les tests réflexes, seulement voilà, il ne crie pas. C'est un bébé silencieux. Les yeux fripés, fermés, il donne par son silence l'impression d'observer et non d'être observé. « Vous n'avez rien dit à personne ? » « Rien, docteur. » La Chef saisit l'avant-bras de Doc Donovan, geste inhabituel pour une situation inhabituelle, Doc se dégage de l'emprise. « Qu'est-ce qui vous prend ? » « Pardon. Je ne peux pas le croire. » Petit baigneur, ni fille ni garçon, rien, un ventre lisse qui glisse à l'entrecuisse jusqu'à l'orifice anal. Le docteur pose les mains à plat sur la table, caressant du bout des doigts le rebord de la couverture de laine, la frange des gazes. Il écarte les flacons de talc et de crèmes douces, la boîte de coton et le petit panier de langes. « Vous avez déjà vu ça, vous ? » L'infirmière ne répond pas. La Chef se tait. Doc siffle, regarde par la fenêtre le parc de la clinique, il voudrait vivre autre chose, tout recommencer à l'aurore, petit film, flash-back, il quitte son domicile, c'est le tour de Mrs Drummond, pas de problème, je lui ai promis d'être là, il suffit de la surveiller, elle fait toujours tout toute seule, un bon accouchement sans douleur, un de plus. Doc se retourne, s'approche de la Chef. « Fermez la porte à clé. Il n'y a pas de clé ? Trouvez-la ! » Il se tourne vers l'autre infirmière, lui pince la joue, « vraiment, Magda, ça ne vaut pas la peine de vous mordre les lèvres ». Doc revient vers la table, prend le bébé dans ses mains, le tend à bout de bras devant lui, face à la fenêtre, face au parc, plein soleil, « qu'est-ce que c'est que ça ? » Rien ne va plus, un vrai bébé, avec rien en bas. *Ai parou ki fě pipi*, aurait dit le bon négroillon du conte africain que Doc a lu la veille au soir à ses enfants après le dîner, autour du feu, dans le salon, la bonne vie. Doc sourit. « Bébé ! dis-nous qui tu es ! dis quelque chose, au moins ! » Il repose le bébé sur la table, fait glisser son doigt sur le ventre de haut en bas, palpe le bas-ventre, la zone asexuée est étrangement douce, presque pulpeuse, la peau y est parfaitement formée, sans plissure. Magda se penche. « Vous sentez quelque chose, Doc ? » « C'est doux, très doux. » La Chef s'est assise à l'écart. Elle se tient les mains jointes, doigts croisés, l'air égaré. Dans sa chambre, Ruth entrouvre les yeux. Henry caresse le front de sa femme, sa chevelure, essuie ses lèvres et son menton avec un mouchoir, « ils vont venir. Ne sois pas inquiète. Tout s'est très bien passé ». Ruth veut dire un mot. Henry embrasse sa femme du bout des lèvres, il y a dans sa délicatesse un peu d'hésitation. Ruth et Henry ont désormais peur, ensemble. Aussi Ruth fera-t-elle semblant de s'assoupir pour ne pas éveiller en elle d'autre douleur<sup>4</sup> et ne pas aviver celle d'Henry. Une attente comme une autre. Un mauvais moment à passer. Henry sait, lui. Quoi exactement ? « Urgence. Une ambulance pour Londres. U.C.B. Hospital. Oui. Je signerai tous les papiers. Aucun personnel d'accompagnement, s'il vous plaît, personne. » Doc raccroche le téléphone, se tourne vers Magda et la Chef. « Venez avec moi toutes les deux. Nous préviendrons nos familles de là-bas. Nous ne

---

<sup>3</sup> On trouve un autre personnage portant le même patronyme, David Donovan, dans *Lorsque le soleil tombe*.

<sup>4</sup> Accord au singulier dans version imprimée.

devons prendre aucun risque. » Le docteur prend le bébé. « Il est beau, vous ne trouvez pas ? » Silence. « Vous n'avez pas l'air de le trouver beau. » Magda hausse les épaules. « Alors, c'est vous qui le porterez. N'ayez pas peur, il est très gentil. Un petit coup de bistouri et il nous dira la vérité. En attendant, il faut le bichonner. » Doc fait signe à la Chef d'ouvrir la porte, « pour le moment, disons que c'est le bébé Drummond ». Doc s'adresse au bébé, mi-inquiet mi-usé. « Oh ! Drummond ! si au moins tu pouvais chialer on saurait si tu cries comme une fille ou comme un garçon. Vous, Chef, détendez-vous, souriez un peu sinon dans les couloirs on va s'imaginer des choses. » Doc s'approche d'Henry. Ruth fait semblant de dormir. « Monsieur Drummond, dites seulement à votre femme que nous gardons votre bébé en observation pour quelques heures. Ou plutôt ne dites rien du tout. Sachez que c'est le plus beau bébé du monde. Content ? Je ne peux que vous dire une chose : il n'a rien, rien, je vous assure. C'est un ordre. Nous le gardons. Je vous prie de m'excuser, je suis pressé. » Henry essaie de retenir Doc La porte se referme. Henry sort dans le couloir. Doc lui fait signe de ne pas bouger.

L'opération a lieu vers midi quarante-trois en présence d'un professeur de médecine représentant le ministère de la Santé publique et d'un observateur mandé par le ministère de l'Intérieur. Le ventre du bébé Drummond livre son secret. Deux embryons de sexe existent, normalement, comme chaque homme porte en lui un embryon de sexe féminin, chaque femme un embryon de sexe masculin. Le bébé Drummond porte en lui les embryons des deux sexes, c'est tout. Seul bouleversement génétiquement inexplicable, un conduit relie la vessie à l'anus. Une normalité s'est ainsi créée. « C'est un monstre », murmure le professeur de médecine. Magda soigne l'enfant telle une mère. La Chef prend des airs et donne l'impression de vivre l'instant le plus important de sa vie. Elle se déplace comme sur un piédestal, statue de bronze de la reine Victoria, c'est elle, et pas une autre, qui a tiré le bébé Drummond par la tête, c'est elle qui a vu la chose en premier, elle le pense, se le dit et redit, trente-sept ans de clinique, de dévotion, de célibat valent bien une petite récompense.

Le représentant du ministère de l'Intérieur prend sa décision. Magda, la Chef et Doc seront consignés à l'U.C.B. Hospital, dans le groupe pilote, département secret réservé aux enfants qui naissent avec deux bouches, trois yeux, treize doigts ou trois bras, ceux dont on ne parle jamais que dans les livres de fiction et qui pourtant existent, viennent au monde, vivent, grandissent, puis crèvent, cachés, emprisonnés. La société boude son cirque génétique, ou bien s'en débarrasse, simple supposition. Où finit l'être normal, où commence le monstre ? La dissertation primaire ne doit surtout pas faire l'objet d'un débat. On cache et c'est tout. « Vous resterez avec ce bébé jusqu'à nouvel ordre. » Le professeur de médecine et son ami du ministère de l'Intérieur se rendent d'urgence chez le Premier ministre. La décision est prise de taire l'événement. Un budget spécial est immédiatement attribué pour la mise en mission spéciale des deux infirmières et du docteur en attendant, en attendant quoi ? Une lettre est rédigée à l'attention d'Henry et Ruth Drummond pour leur annoncer que leur enfant doit rester en observation pour une période *indéterminée*. Ils doivent faire confiance à l'Administration, aucune explication ne peut être donnée. L'enfant se porte bien, *that's all*, c'est tout. Le représentant du ministère de l'Intérieur fait alors remarquer que les parents Drummond inquiets, pourraient se servir de la presse travailliste ou de la presse d scandales pour lancer un débat public sur la disparition, le rapt mystérieux du bébé. Aussi le Premier ministre ordonne-t-il d'adresser une lettre aux parents Drummond, leur annonçant purement et simplement la mort de l'enfant et son incinération immédiate pour danger de contamination. Sans aucune précision. Affaire réglée. Prisonnière de l'U.C.B. Hospital, la Chef entreprend dès le premier jour une relecture de la correspondance de Katherine Mansfield.

Magda envoie une lettre de rupture à son fiancé, sa décision était déjà prise, avant. Doc téléphone à ses enfants trois fois par jour, « papa est en mission spéciale ». Dans l'U.C.B. Hospital, Doc obtient la permission d'assister à des opérations chirurgicales, il redevient étudiant, cette histoire finalement lui plaît. Les jours passent. Le bébé devient leur enfant. Aucun des trois ne pense qu'il puisse y avoir un trouble quelconque dans le développement et la croissance de leur Drummond. Il est beau. Il est mignon. Il ne pleure jamais. Dixième jour, Drummond ouvre les yeux. Ils sont bleus. Le regard de l'enfant est naturel, précis. L'enfant doit dormir ? Il dort. L'enfant doit manger ? Il mange. Un ange. Au quatrième étage du bâtiment SECRET de l'U.C.B. Hospital, cellule XI307, deux femmes et un homme veillent jour et nuit un enfant comme les autres, parfait, idéal, poupée vivante, beau baigneur. Ils jouent au papa et à la maman. En attendant, en attendant quoi ? Ils sont tenus au secret. Le Premier ministre, le professeur de médecine et la taupe du ministère de l'Intérieur continuent, eux, à vivre, à circuler, à rejoindre leur famille chaque jour. Pourquoi ne parleraient-ils pas, eux ? Pourquoi ne livreraient-ils pas à la presse le secret du Drummond ? Magda devient la maîtresse du docteur. La Chef commence à écrire le roman de sa vie. Elle fait du Mansfield, cela lui plaît, de toutes les façons, idée plaisante, on ne publierait son roman qu'après sa mort. Sa mort ? Deux mois passent.

2.

Guatemala, Chichicastenango<sup>5</sup>, samedi 31 mars, veille de marché, les paysans des alentours arrivent à pied, baluchons d'écheveaux de laines multicolores sur le dos, courbés sous des grappes de chaises en bois de théier ou de poivrier, poteries, tissus, broderies, légumes secs, les marchands affluent. Demain dimanche, ce sera la fête. Parfois, une vieille Cadillac double les piétons dans un nuage de poussière, la Guatemalian Sightseeing Company envoie des giclées de touristes pour voir le spectacle du marché. On logera ce beau monde en bermudas roses à fleurs dans la célèbre Auberge Alfonso X le Sage, face à l'église, de l'autre côté de la Grand-Place. Toute la nuit, les joueurs de marimbas feront sonner gravement leurs instruments. On boit, on palabre et puis surtout, on met les éventaires en place, mâts et tentes, pyramides d'écheveaux de fils, de filasses et de soies, paniers de pelotes de laine.

« Comment t'appelles-tu ? » « Maria. » « D'où viens-tu ? » « Du lac Atitlan. » « Toute seule ? » « Oui, seule. » « Que fais-tu là, tu as quelque chose à cacher ? » La marchande soulève une bâche, Maria s'est cachée en dessous, dans un lit de laines blanches, comme une chatte pour faire ses petits. « Fais-moi voir ce que tu as dans tes bras. » Un bébé qui ne bouge pas, un bébé qui ne crie pas, Maria le plaque contre sa poitrine, il se met à téter. « Tu as sali toute la laine. » Il n'y a personne aux alentours. La marchande se penche vers Maria. « Tu as fait ça toute seule ? » Maria fait signe que oui. « Il faut le laver, ton bébé. Attends. » Quelques minutes plus tard, la marchande revient avec un pichet d'eau et des mouchoirs. « Donne-le-moi. » Maria serre son bébé très fort contre elle. « Pourquoi as-tu peur ? Si j'appelle mes hommes, ils sont saouls, ils te battront. Toute cette laine perdue ! Tu ne pouvais pas aller ailleurs ? Laisse-moi faire. » La marchande nettoie les bras de Maria et, entre les bras, le corps du bébé. « Ne le lâche pas si tu veux, mais tourne-le, *madre mia*, il a tout le temps pour téter, et pour le moment il a l'air d'une charogne. » Maria écarte son châle, détache le bébé de son sein, le prend par le dessous des bras et le tend face à la vieille femme qui pousse un cri, ventre lisse. Une heure plus tard, le défilé commence. Le mari de la marchande a fait place nette autour de Maria, hommes, femmes,

---

<sup>5</sup> Lieu authentique.

enfants, tout le monde vient planter dans la terre un petit cierge près du bébé. Chacun pose le bout de l'index gauche sur le bas-ventre de l'enfant puis se signe. Maria accroupie dans la laine souillée, son enfant couché devant elle, face aux pèlerins de cette veille de marché, attend de son bébé un cri, un signe, une reconnaissance. Elle lève la tête, le tapis de flammèches s'étend, se répand autour d'elle dans la nuit et bientôt l'encercler. La marchande reçoit les offrandes, des chaises, des bols, des graines et des tissus pour l'enfant, de l'argent même. Les joueurs de marimbas se sont rapprochés. Il n'y a plus d'ordonnance dans leur manière de jouer, un beau désordre de musiques et de sons. Le mari de la marchande crie que cet enfant porte bonheur à qui le touche. Ce n'est plus l'index que chacun pose mais un baiser, du bout des lèvres. Voici l'enfant magique encerclé de lumières. La nuit se fait pesante. « Embrasse-le, sinon ce sera terrible pour toi et les tiens, on le dit. » « Il bouge à peine, on dirait qu'il veut nous faire un signe de la main. » « Il ne crie pas. Les bébés, ça crie. Il n'est pas comme les autres. » « Qu'est-ce que tu lui as donné, toi ? » « Mon bracelet, crois-tu que c'est assez ? » « On dit que la mère vient de San Vincenzo, au bord du lac Atitlan. On dit aussi qu'elle a attendu un mois dans les bois là-haut, près de la stèle. Dès qu'elle a senti les premières douleurs, elle a fait l'offrande d'un coq et elle est descendue. C'est la marchande qui me l'a dit. » Les bougies forment au sol le plan d'une église avec son allée centrale, sa nef, qu'emprunte en file multicolore chaque homme, chaque femme vêtu du costume de son village, tête basse, serrant dans ses bras une offrande. On ne parle pas de miracle, on veut embrasser l'enfant sans sexe. Puis on rejoint l'assistance et, à genoux, on chante, on regarde le ciel étoilé, on se dit que des étoiles on voit ce soir une lueur sur la Terre, à Chichicastenango, sur la place du Marché, des milliers de chandelles dans un fracas de marimbas. Très tôt le matin, les premiers touristes font leur apparition. Le curé ouvre le portail de l'église. La marchande éteint les chandelles. Son mari cache les plus précieux des dons dans un sac. Maria se penche pour prendre le bébé dans ses bras, il est mort, asphyxié.

Mjølby<sup>6</sup>, sur la route de Stockholm, lundi 2 avril, de la boue un peu partout, des flaques d'eau noire entre des plaques de neige molle, la fin de l'hiver. « A chaque gosse, Nouchka nous fait toujours attendre deux jours, trois jours. Quelle coquetterie. » Jon prépare du café, son camarade Ulv l'observe, il s'est assis de l'autre côté de la table de cuisine encombrée de cadavres de bouteilles, de verres remplis de mégots, de cendres et de paquets de cigarettes vides, froissés, en boule, pétris, petites boules dures, « tu l'aimes tant, ma femme, ma Nouchka, pour parler d'elle ainsi ? » Ulv fait signe que oui, il se caresse le menton, rejette son visage en arrière, manque de se renverser avec la chaise, éclate de rire, « non seulement je l'aime, mais c'est la seule femme que je n'aurai pas partagée avec toi ». Rires secs, le café bout. « Attention, c'est chaud, un sucre, deux sucres ? » « Aucun. Plus ce sera amer, mieux ce sera. Comme cette ville, Jon, comme cette putain de ville. » Silence. « Ici c'est pas une ville, c'est un bord de route avec un poste à essence qui a grandi. » Jon se mouche. Ulv monte sur la table, une bouteille tombe et se brise, « ça porte bonheur. Ramasse pas ». Ulv rote. « Pendant ce temps-là, nos photos de collègue jaunissent. Je les ai jetées. Je ne te reconnaissais même plus dans les rangs. La dernière fois que je les ai regardées, je te cherchais. On était fringants à l'époque, on avait les lèvres framboise et les filles aimaient ça, pas vrai, Jon ? » Jon vomit dans l'évier en faisant couler l'eau, très fort, un jet d'eau glacée. « Jon ? tu n'écoutes plus ? Tu ne supportes plus l'alcool ? T'en fais pas, elle est à toi, ta Nouchka. Tu es tout de même bien content d'avoir ton copain docteur, ce matin. A force d'attendre, tu vas le voir, ton bébé. » Ulv regarde le plafond, puis l'escalier qui mène au premier étage. « Nouchka ? Tu nous entends, tu veux qu'on vienne ? Ça y est ? » Silence. Un cri. Ulv et Jon se précipitent. La

---

<sup>6</sup> En réalité Mjølby, lieu authentique.

chambre nuptiale typique jeune couple, des draps roses, des abat-jour turquoise et des rideaux à fleurs. Ulv a juste le temps d'enfiler sa blouse blanche. Le matériel est prêt, depuis deux jours. Nouchka douillette, inquiète, a voulu voir les pinces, les boîtes de gaze et les compresses. Il lui fallait attendre avec les instruments, entendre Ulv et Jon, les sentir à la fois près d'elle dans la maison et loin d'elle, ensemble, complices, débouchant bouteille sur bouteille, parlant d'elle et de ses charmes, comme d'habitude. Maintenant le regard effaré, elle écoute Ulv lui redire ce qu'elle doit faire, deux fausses couches, jamais deux sans trois, balivernes ? Cette fois, c'est la bonne. Nouchka a trop peur pour avoir peur. Tout se présente bien. Son premier bébé, enfin. Jon se tient à l'écart, une lampe à la main, dirigeant la lumière vers le lit, le téléphone sonne, les parents de Nouchka, ils veulent savoir. Jon ne bronche pas. Le téléphone sonne, Nouchka geint, puis crie. « Le voilà! » Jon aide Ulv. Ulv prend le bébé. « Tu vois, Jon, c'est à toi. » « C'est une fille? » « Ça doit être une fille. » Ulv pose la petite chose potelée et visqueuse sur une table nappée de tissu-éponge, près d'une bassine d'eau tiède. « Nouchka, c'est fini! Cette fois, ça va. Plus la peine de te mordre les lèvres. Allons, Jon, va l'embrasser et répondre à tes beaux-parents, dis-leur que c'est, que c'est? » Jon décroche le téléphone et ne répond pas. Ulv entre dans le petit salon. « Non, Jon, n'allume pas. » « Qu'est-ce qu'il y a? » Ulv pose la boule de tissu-éponge sur le canapé devant la cheminée. « Donne-moi ta main, tiens, tu sens quelque chose, dis-moi, tu sens quelque chose? Non? Non ? » « Qu'est-ce que c'est? » « Mets ton doigt, là, ton bébé pisse par l'anus. » « Alors ? » Quelques jours plus tard, carton bordé de noir, Monsieur et Madame Jon Hjelm ont la douleur de vous annoncer la naissance et le rappel à Dieu de leur premier enfant, Gunnelkeve, le lundi 2 avril.

Jeudi 5 avril, à cinq mille kilomètres de là, au sud de la France, un hameau, Polignac<sup>7</sup>, sur la route de Cazauban<sup>8</sup>. Martin, cinquante-deux ans, traverse la cour de la ferme, entre dans la maison du vieux Martial, son père. Il est curieux celui-là, il ne chique pas, il ne boit pas, il ne parle plus ; il lit, de jour comme de nuit. Elle lui en a laissé des livres, Madame Terrefort, la Madame Clotilde, avant de mourir. « Tu vas t'user les yeux, Martial, à ton âge ! » Le vieux, d'ordinaire, fait un petit geste de la main pour qu'on le laisse tranquille. Si on reste il se fâche, il gueule, « foutez le camp ! » Il n'a plus de dents. Ce soir, Martin arrache le livre des mains de son père. « Tu ferais mieux de venir voir ce que ma bru vient de pondre. » Martial regarde son fils. Martin empoigne son père, « viens, c'est à toi de voir ». On a posé les jumeaux sur la table de la cuisine. Le docteur Pierre Terrefort salue son ami Martial. Martin claque la porte en la refermant. Son fils Louis est là. Il fait le tour de la table en se donnant des coups de poing dans la paume des mains, alternativement, main droite, main gauche, au rythme de son pas il encercle la table qu'il n'ose pas regarder. Le vieux Martial traîne une chaise, s'assoit contre la table, tend une main déformée, tailladée; écarte la petite couverture de laine qui couvre le corps des deux bébés. Les femmes se sont réfugiées au premier étage, avec la bru qui hurle, « je veux les voir ! » On étouffe ses cris. Deux petits corps, deux ventres lisses. Louis s'arrête de tourner autour de la table. Martin. Dit « qu'est-ce que c'est ? » Le docteur Terrefort s'approche du vieux et pose sur la table un certificat de décès. Martial le regarde. « Ils vivent, Pierre, et... » Le docteur Terrefort pose sa sacoche sur la table, en tire un flacon de chloroforme et un sachet de compresses. Il fait signe à Louis de lui apporter son manteau et son chapeau. Il s'en va, en murmurant « je ne dirai rien ». Restent Louis, son père Martin et son grand-père Martial. Tout se passe entre hommes. Louis ferme la porte de l'escalier qui mène à l'étage. Martial observe son fils et son petit-fils en train de

---

<sup>7</sup> Nom de lieu authentique. Plusieurs lieux portent ce nom en France.

<sup>8</sup> En réalité Cazauban. Il y a aussi une rue Honoré Cazauban à Condom et un hôtel Polignac.

bâillonner chacun des bébés avec un coton imbibé de chloroforme. Martin murmure « pas de ça chez nous ». Louis essaie de sourire, « c'est comme avec les chats ». Martial se lève, remet sa chaise en place. Il sort. Sur le chemin de la ville, Martial aurait voulu rejoindre Pierre, lui parler de sa mère Clotilde, de son père Joseph, de son oncle Roland et de Sabine. La nuit est noire. Un vent vif souffle du nord. Les chênes-verts font un drôle de bruit. Martial marche au hasard des sentiers et bientôt des ruelles. Une image, deux bébés que l'on tue sur une table de cuisine. La table de toute une famille, la table de Polignac, la table des repas. Martial se dirige vers la ville, comme un jour, autrefois, pour chercher du secours. Il veut entrevoir Copeyne<sup>9</sup>. Par le chemin de figuiers il redescend vers la Gesles, le voilà devant la grille de Saint-Pardom<sup>10</sup>. La grille est fermée, la maison est abandonnée. Pierre a préféré reprendre la maison et le cabinet de Rigand. Alors Martial s'agenouille devant la grille, se casse en deux comme si on le poignardait, s'allonge front contre terre, il sanglote. Demain il déchirera le certificat de décès, il ordonnera aux femmes de se taire et à Martin et Louis de le laisser faire, lui, le vieux, celui qui a gagné Polignac. Martial passera par la porte du potager. Il ira enterrer les deux corps des bébés sous les troènes de Saint-Pardom. Près de Tityre<sup>11</sup>, le chat. Le même meurtre. Qui donc le saura? Comprendrait? Après, il ne lui restera plus qu'à attendre, comme Roland, la même histoire, les mêmes histoires, toujours, partout. Cette fois, Martial sent pourtant que c'est la fin de tout. Une fois pour toutes. Le coeur est un charnier.

3.

U.C.B. Hospital, cellule XI307, soixante-treizième jour. Doc prend Magda dans ses bras, « depuis plus de dix ans, on n'a jamais connu le prénom de la Chef ». On l'appelle Chef. Sur les plannings-semaine, c'est Miss C. Richmond. C pour Cynthia? pour Carol ? pour Christine ? Une manie de vieille fille pour faire jaser ses collègues. Magda sourit. Doc l'embrasse, « je blague, mais j'éprouve de la tendresse pour cette grande sèche qui fait semblant de ne rien voir de ce qui se passe entre nous. Tu as froid? Veux-tu que j'aille chercher une autre couverture? » Silence. « Quand je reviendrai à Petworth, tu es prévenue, pas d'histoires, je rejoindrai ma femme et mes enfants, ni vu ni connu, c'est simple, mon bonheur, quoi ». Magda se tait. Doc sourit, « embrasse-moi, c'est toujours moi qui t'embrasse ». Extrait du journal intime de la Chef. *Cet enfant que je n'aurais jamais eu, que je ne pouvais pas avoir, je le savais dès le départ, amères fiançailles, promesses faites de toujours et de rien du tout, château de cartes, promenades avec fin, rupture, mépris, adieu, nous ne nous reverrons plus; cet enfant, le voici, aujourd'hui, lisse, parfaitement silencieux. Je le toilette, il m'observe, il me parle, il sait que je sais tout de lui. Il sait que, par lui, le charme de tous les échecs, en moi, est rompu. Mes plus hauts murs sont détruits. Je ne me suis*

---

<sup>9</sup> Ce nom évoque *Le petit galopin de nos corps*.

« Une histoire d'amour unit deux hommes, leur vie entière. Joseph et Roland. Joseph vient de mourir. Pour le ramener à lui, Roland, dans le grand calme vide qui suit les catastrophes, entreprend de rapporter sur un cahier ce que fut leur vie. Pour ce faire, il utilise tous les matériaux à sa disposition ; ceux de sa mémoire, le moins possible ; surtout les écrits de Joseph en sa possession et les siens propres que son ami lui a remis lorsqu'il s'est senti perdu, et des notes échelonnées sur quelque trente années. Pour qu'ainsi ce cahier soit leur oeuvre commune : "deux oeuvres incomplètes pour faire une oeuvre à deux". Il mène cette tâche dans la vieille maison endeuillée de Copeyne, au coeur du Sud-Ouest, qui fut témoin de leur histoire, avant de partir pour Paris avec sa femme - les deux amis avaient épousé Sabine et Clothilde, deux soeurs - et ses enfants. Dans la paix provinciale, il rassemble, il écrit. Sans hâte. Quand il referme le cahier, tout est dit. Rien n'est dit ? Comme dans la vie... » 4e de couverture du livre, Editions H&O.

<sup>10</sup> Voir *Le petit galopin de nos corps*.

<sup>11</sup> Nom de l'un des chats de l'auteur.

*jamais donnée. Et voilà que cet enfant m'est donné. La connivence et les secrets amoureux de Doc et de Magda me le livrent tout entier. Il est à moi et à moi seule. L'Administration nous parque ici, nous paie, pour que nous acceptions cet exil. L'Administration a peur. Voici un monstre qui n'est pas un monstre. Il n'a rien en moins et rien en plus, pas de bosse, il n'a pas trois bras, trois pieds, deux nombrils, il ne vomit pas, il ne bave pas, il écoute comme tout le monde, réagit comme tout le monde. C'est un vrai bébé. C'est mon bébé, sans tourment, sans sexe, parfait. Il me parle du regard. Il me dit que le monde désormais lui appartient. Je le crois. Son silence va rompre les murs de cette prison, blanche et propre à en crever. Son regard confond déjà politiques et gouvernements. Je tiens en lui la revanche de ma stérilité, et de tout ce qui stérilise le monde. Il le sait. Il me fait confiance. Et quand il me demande mon prénom, je lui demande le sien, quand je lui dis que je suis la Chef, il me répond d'un regard qu'il est le Chef, le premier, le Number One. Une fin de siècle inattendue. Nous vivons les premiers jours d'une fin picaresque. J'écris ceci pour témoigner. C'est mon journal, c'est mon tombeau, dans le linceul des phrases et des pages, je me fais toute petite, je suis redevenue la petite fille qui porte en elle l'espoir d'un sexe : c'était moi et pas une autre qui devais mettre au monde cet enfant. Ce Drummond est l'espoir de tous ceux qui comme moi se sont bâti des prisons dans lesquelles ils se baladent, dans lesquelles ils se jouent à eux-mêmes la parade, l'acte moqueur de ce monde qui a grandi trop vite, n'importe comment, qui sait tout et qui ne sait rien du tout, qui du haut de sa science ne sait plus que faire, quoi faire, devant « mon » bébé. Doc et Magda fônt l'amour toute la journée. Ils fônt joujou comme des enfants, avec leurs corps, ils se lèchent, ils attendent que le temps passe. Magda ne met même plus de soutien-gorge sous sa blouse. Je lui en ai fait la remarque. Doc a haussé les épaules. Elle n'a pas répondu. Ils sont seuls, ensemble. Moi? J'ai un bébé, je suis heureuse. On le dit mort et incinéré. Il est là. Il attend que je m'occupe de lui. Il m'attend. Il a besoin de moi. C'est tout pour aujourd'hui.*

Samedi 7 avril. Trois heures de l'après-midi. Matelica<sup>12</sup>. À quelques kilomètres de la côte adriatique. La nouvelle fait traînée de poudre. On parle de *miracolo*. Le maire téléphone la nouvelle à l'évêque de Loreto qui fait transmettre sa bénédiction par son secrétaire. Le maire insiste pour parler à l'évêque. « Appelez l'archevêque d'Urbino ou bien Monsignore Saboria de Florence. L'événement est de grande importance. » Enervé, le maire raccroche. Pour une fois que l'Eglise tient un saint ou une sainte dans la région, c'est un comble, clins d'oeil aux membres du conseil municipal qui se grattent le sexe dans leurs pantalons, debout, autour du bureau du maire. « Ouvrez la fenêtre, j'étouffé ! Allô? Allô, Rome? Je voudrais le responsable du Journal télévisé, oui, urgent, nous avons un bébé jamais vu ! Je ne peux rien vous dire. Vous n'avez qu'à venir. » La grand-mère de la famille apparaît à la fenêtre de la chambre, au premier étage de la maison du viccolo Pregiati. La foule applaudit. Elle porte dans ses bras une petite boule de tissus roses et blancs auxquels on a accroché les médailles de la Vierge, de saint Christophe, de la Sainte-Trinité, les médailles que tous les membres de la famille portaient autour du cou au moment de la *notizia incredibile*. La grand-mère se tourne, profil gauche, deux petits pieds surgissent des langes, puis elle se tourne à nouveau, profil droit, une petite main se tend, comme si elle voulait donner une bénédiction, applaudissements et cris. On parle de phénomène, de signe des temps, de joie pour Matelica, une date dans l'histoire de la ville. « La télé va venir, Regardez les paparazzis, celui-là, sur le toit, il va tomber, il est fou. » Flashes, bravos. Le maire arrive avec ses conseillers. L'heureux père accueille les notables sur le pas de la porte. « Le maire sera réélu, c'est sûr. » On se congratule, le maire lève le bras de l'heureux père comme il le ferait d'un boxeur vainqueur.

---

<sup>12</sup> Nom de lieu authentique.



Flashes. Les paparazzis en redemandent, « tenez-vous droit. Souriez. Le bras plus haut. Voilà! » Séance de photos. Une dame console une amie, « vous pleurez ? Regardez, tout le monde est heureux. Quoi ? Vous ne pouvez pas vous empêcher ? Des larmes de bonheur ? Alors, elles ne piquent pas », La porte de la maison se referme, les policiers font rempart devant la maison. « Quand on pense que le père était en chômage depuis six mois, maintenant, avec le rejeton il a son avenir assuré, on va en faire un film, j'en suis sûre. *Il primo bambino senza sexo.* » « On fera un musée pour lui. Vous verrez ce que je vous dis. Ça fera de la main-d'oeuvre. Un musée, ça se garde, ça se nettoie, ça se dirige, si mon bébé pouvait aussi. » « Vous attendez un bébé ? » Voici la télé, sirènes, sifflets, l'émission sera retransmise en direct. Les camions de transmission bouchent le viccolo Pregiati, les curieux sont refoulés sur la place principale, un haut-parleur retransmet l'émission de Radio Nazionale qui vient de commencer. On entend la grand-mère qui sanglote et qui rit, le papa qui fait des *euuh* et des *bof* de bonheur. On approche le micro de l'enfant. Silence. « C'est un enfant sage », dit le commentateur. Le maire ordonne qu'on ouvre la fenêtre. Dehors on crie « le bébé ! », « le bébé ! » Au-dessus des camions, en haut du viccolo Pregiati, la foule entrevoit le père qui se penche avec le bébé tout nu, bras tendus, comme crucifié. « Ecco », la foule crie « bravo ! bravo ! ». Dans les ministères de la capitale on s'émeut, mais personne n'est à son poste, c'est l'heure des brèves rencontres, des starlettes dans les villas d'Ostia Antica, des prétendus conseils d'administration. « Il paraît que le pape a envoyé sa bénédiction. » « Tant mieux. » « Je rentre chez moi, on verra le bébé en direct à la télé, en gros plan. » « C'est la maman qui doit être contente. »

Vingt heures deux. Informations télévisées, *le bébé-phénomène de Matelica n'est pas le seul. Sept bébés sans sexe sont nés aujourd'hui, à Bombay, à Karachi, dans la région de Sydney, à San Francisco, un à Tipasa en Algérie et un septième à Guéret<sup>13</sup>, France. Dernière minute, un porte-parole du Foreign Office vient de déclarer qu'un bébé sans sexe était né le vendredi 2 février à Petworth, au sud de Londres. Tenu au secret en observation, il se porte et se comporte bien après deux mois de soins. Son nom : Drummond. Numéro Un, c'est le Number One. Le voilà baptisé.*

4.

Rapport du docteur Donovan, dit Doc. Autant que je m'en souviens, il faut que je parle à la première personne puisque, forcé de porter témoignage sur cette dernière page de l'histoire de l'humanité, les drummonds me surveillent, comptent les mots, comptent les pages, trois pages par jour, obligatoires. Le nom de Drummond n'inquiéta personne dans un premier temps, c'était un nom comme Dupont ou Smith. Sans contenu précis. Sans menace. Puis le mot, comme un mille-pattes, avec ses deux *m* fit son petit bonhomme de chemin tragique. On apprit vite, dénoncé par M. et Mme Jon Hjelm, que le docteur Ulv Christensen avait tué un autre drummond. Le gouvernement guatémaltèque fit également savoir qu'une jeune femme s'était suicidée à Chichicastenango et qu'on l'avait enterrée avec son nouveau-né, *a un verdadero drummond*, un « vrai » drummond, comme s'il pouvait déjà y avoir les vrais et les faux. Le corps de l'enfant avait été déterré et volé. On murmurait que des petits bouts de sa peau étaient vendus au marché noir. Cela n'était pas dit dans le communiqué officiel et ne fut en fait révélé que par des journalistes belges qui passaient par là et en profitèrent pour faire un reportage exclusif. Les drummonds firent donc leur apparition sur Terre à un moment de grand amorphisme, de terrible ambiguïté sociale, le pouvoir, dans tous les pays du monde, confrontait des élites dirigeantes à des masses

---

<sup>13</sup> L'écrivain Marcel Jouhandeau (1888-1979) vient de Guéret.

asservies, il n'y avait que conflits entre les deux partis. Les impérialismes et les mainmises étaient les mêmes partout. La Terre était gouvernée par de braves leaders, qui avaient pour point commun le vague et mol espoir d'un mieux-vivre. Seule l'imprécision de leurs convictions leur permettait de continuer à diriger, de ne pas être assassinés dans les abattoirs des rues en liesse, ou bien proprement dans un avion officiel, ou encore avec la complicité de polices secrètes. A Londres, la reine, bien que fort âgée, rendit visite au premier drummond du monde. Elle portait un tailleur rose et un manteau à manches raglan assorti, un bibi tout rond, en plumes d'autruche, soulignait le dodelinement de sa tête, elle semblait émue. Il y avait quelque chose de victorien dans le cadeau que son Empire faisait au monde. Cet enfant, sans sexe, providentiel, mettait au rebut tous les sujets qui en temps inutiles passionnaient les lecteurs des journaux à scandales, les fausses couches des princesses, les escapades des petits ducs, le problème de la pilule et le commerce national de l'avortement. Pour une fois, la reine ne se mit pas les doigts dans le nez devant les photographes. Ce fut une grande dame qui salua un des grands moments de l'Histoire. La Chef fut décorée. Magda eut droit aussi à une médaille, moins belle. Je fus anobli, Sir Donovan. Quant à Ruth et Henry Drummond, la municipalité de Petworth leur offrit Castor House, une maison très grande et très belle, avec deux policiers en faction, jour et nuit, devant la grille. L'enfant grandirait heureux entre son papa, sa maman, son frère et sa soeur. Le deuil fut vite oublié. Les jouets affluèrent. Henry et Ruth s'achetèrent le canapé et les deux fauteuils dont ils avaient toujours rêvé: Quand on les leur livra, ils furent déçus, le salon était trop grand, pas intime du tout. Il fallait des meubles, encore des meubles et plein d'objets. Leur amour en prit un drôle de coup. Ils cessèrent de s'aimer comme avant. La tendresse avait décampé. En France, le bébé de Guéret fut salué avec des cocoricos idiots. Fils, ou fille, d'une blanchisseuse et d'un bougnat, il fit la couverture des magazines, le ravissement de tous les oracles des radios périphériques. Comme toujours, il se trouva un organisateur de galas pour rouvrir la salle municipale de la ville, remplir un train spécial, engager l'Orchestre national qui donna un concert exceptionnel au bénéfice des enfants anormaux. On vint de Bordeaux, de Lyon, de Limoges. Toutes les dames chic de province secouèrent leurs robes du soir, parfumèrent leurs visons et se firent un devoir d'aller aider l'enfance malheureuse. Au programme du concert; *Psyché* de César Franck, *I Pini di Roma* de Respighi, et le *Concerto pour violon* de Beethoven avec en soliste le célèbre Karkaht. Le concert fut lamentable. Le chef d'orchestre, un Croate épileptique, ne supporta pas les bruits des retardataires dans un premier temps, et cette manière que les Français ont de tousser et de cracher bruyamment entre deux mouvements dans un second temps, en France, on prend les salles de concert pour des crachoirs, pauvre musique, le bonhomme piétinait l'estrade qui couvrait le trou du souffleur. On eût dit qu'il allait casser sa baguette en deux. Le public n'était pas venu pour la musique, mais pour se voir, et pour voir, à l'issue du spectacle, le papa bougnat et la maman blanchisseuse émus, bafouillant, très roi et reine d'un jour, présenter le monstre, ce qui fut fait, absence de sexe à l'appui, « regardez. Voilà ». On lui écartait les cuisses. Autant que je m'en souviens, Henry et Ruth Drummond hésitèrent longtemps avant de donner un prénom à leur rejeton. Sous la pression de l'opinion, ils optèrent pour Number One. Aujourd'hui, dans ma geôle, il y a une photo de Number One au-dessus de mon lit. Aujourd'hui, partout dans le monde, au-dessus de chaque lit et au fronton de chaque maison, il y a la photo de Number One. Aujourd'hui est un mot qui me fait mal.

Historien ? Moi ? Je suis fouineur mais pas de la race des soulève-poussière. L'analyse des faits qui ont construit ou détruit la vie sociale à la surface de ce trognon de terre, dans le dernier quart de siècle, me fascine et me consterne. Je me perds. Les mots me font des crocs-en-jambe. Mes souvenirs ricanent. Si j'avais eu à décrire la mort d'Henri IV, je me serais passionné pour la

quatrième roue de son carrosse, le crottin qu'elle venait d'écraser quelques mètres auparavant, j'aurais décrit la culotte de Ravaillac, la couleur du drap, ses taches, et sa manière de pendouiller sur les mollets. Je ne suis qu'un fouineur-voyeur. Quand j'allais au cinéma, je ne suivais jamais l'action, je ne regardais qu'incidemment les actrices et les acteurs, j'écoutais à peine ce qu'ils disaient, je me passionnais plutôt pour le reste, le décor, les détails du décor, les erreurs de décor, un poteau électrique au lointain dans *Maciste contre les gladiateurs*<sup>14</sup>, un cheval qui trébuche pour de vrai et se brise les pattes dans *Les Chevaliers de la Table ronde*, un véritable ivrogne faisant de la figuration près d'une star en quête d'oscar d'interprétation dans *Résurrection*, ça, c'est de l'histoire : un signe de vie vraie dans un petit coin de fiction. Quand le texte s'égaré, il se met à parler. J'ai longtemps habité Londres à Chelsea. Ma chambre avait une vue plongeante sur un hôtel pas cher, repaire de touristes et d'artistes. J'avais pour moi seul les neuf chambres des trois derniers étages, surchauffées en hiver, étouffantes en été, les clients vivaient fenêtres ouvertes, le programme était permanent d'un bout de l'année à l'autre. Je prenais mes jumelles, je regardais le couple de la chambre 9, les partouzeurs de la chambre 13, le couple de garçons de la 8, une fille le doigt dans la minette en train, de l'autre main, de se démaquiller chambre 14. C'était le bon temps. Chaque jour, les clients changeaient. J'étais heureux de ce que je voyais. Quand à mon tour j'avais une fille dans mes bras, je ne fermais pas les rideaux. Je me disais que, de l'autre côté, il y avait bien quelqu'un pour nous épier. Ainsi, le texte, dans ses recoins, répond. Et quand tu liras ces lignes, Number One, tu te diras que sur mes vieux jours j'étais devenu gâteux. Tu auras tort. Le livre que tu m'as ordonné d'écrire, le témoignage que tu m'as demandé d'apporter, avant ma mort, sur la fin de mon temps, sur l'aurore et le beau fixe du tien, la fixité de ton empire, ne peut être par le jeu de mon écriture et de mes souvenirs qu'une suite nostalgique, un impromptu, ni début ni fin, ligne mélodique bâtarde. Ironie du sort. Il y a du flou et de la fouine dans ma mémoire, et cela te fait peur. Quelle année sommes-nous ? Depuis l'an 2000, je ne compte plus les ans.

À Chelsea, mon poste d'observation préféré était la lucarne des toilettes. Debout sur le rebord de la cuvette, les jumelles à la main, je me postais là des heures durant, dans l'obscurité, sans que personne en face ne soupçonnât ma présence. Le monde des petites amours à la sauvette défilait en face et en moi, cortège des sexués, ils se prenaient, s'étreignaient, chaviraient sur les lits, tant de beaux désordres, puis les caresses fines et lasses d'après l'amour, la cigarette que l'on fume du bout des lèvres en regardant le plafond, où est le cendrier ? Sur la table de chevet, le type tend le bras, le cendrier tombe par terre et se brise. Images du passé. J'étais jeune. Nous étions tous sexués. Souffre, Number One, que ce livre me délivre, l'instant au moins d'un chapitre, en désordre. Souffre que je dise ma plus belle vision de Chelsea. Il faisait très froid ce soir-là. Je rentrais du cinéma. J'avais vu un film puissant, une histoire de boxe avec des mecs, vrais, des femmes amoureuses, vraies, et un dialogue de bûcherons à fendre le cœur. J'étais plein du rêve d'une autre histoire qui venait de me prendre à bras-le-corps. Le film avait été tellement beau que je me sentais comme esquiné, les arcades sourcilières en sang. Sitôt arrivé chez moi, je m'empare des jumelles, par habitude plus que par désir. Dans la 7, deux hommes en slip. Ils font de la gymnastique, ils sautillent, se plaquent au sol, côte à côte et font des pompes, comme à l'armée. Deux mecs, pas des choupinettes en voyage de noces, pas le genre, puis les voilà en train de mimer des boxeurs. Ce sont des boxeurs, eux aussi. J'ai soif, je vais boire une bière, quand je reviens, dans l'embrasure de la fenêtre de leur chambre, fente verticale, je devine deux corps sous

---

<sup>14</sup> En réalité, *Maciste et les 100 gladiateurs* : film péplum de 1964. Titre original italien : *Maciste, gladiatore di Sparta*.

les draps : ils font une autre gymnastique, celle des rencontres, des caresses et des chocs, les draps se bombent et se froissent, je devine le combat allongé, dans le linceul. Je ne sais plus combien de temps cela a duré, vingt minutes, une heure, ou cela dure encore. Je ne voyais pas grand-chose. Justement. Ils étaient là, sous les draps. Je les voyais nus, plus que nus. Je les devinais. Quand on me parlait d'émoi, je pensais « et moi » ?

L'histoire que je dois écrire est celle de la fin de toute émotion. J'ai rempli un peu plus de trois pages aujourd'hui. J'ai fait du supplément. J'avais quelque chose de plus à dire. Sans doute ce qui me tenait à cœur. Tu n'as pas de sexe, Number One. Peut-être n'as-tu plus de cœur. Je vais biffer ça. Non, je ne le bifferai pas. Je n'ai plus rien à perdre. Je vais essayer de dormir. Et, comme dans les bandes dessinées, avant de m'allonger au bas de cette page j'écrirai à *suivre*.

Je me fous de ta prison, Number One. Je t'ai mis au monde, à Petworth. Ce n'est pas une raison suffisante pour m'honorer de ta protection, Magda, la Chef, Ruth et Henry, qu'as-tu fait d'eux? Pourrai-je le dire ici ? Pourquoi as-tu choisi de me sauver, moi, et moi seul ? Si tu savais comme je me contreclaque de ta prison, de ces murs blancs, de cette lumière au néon, et de la tache de ton portrait sur le mur. Tu ne souris pas sur la photo, un drummond, ça ne sourit pas. Ta prison n'est rien. Plus aliénante est celle que j'ai bâtie autour de moi, toute ma vie. Celle également que je porte en moi. On est sa propre prison quand on a un sexe en bas qui pend, qui ne pend plus, et qui pend de nouveau. Le sexe ? Il est difficile de ne plus être ni à l'adorer ni à l'aimer. Comment se dépassionner de soi-même ? Le vrai témoignage d'un temps révolu, le temps des sexués, est là. Le comprendras-tu ? Parfois il m'arrive : d'avoir recours au souvenir d'une compagnie. Magda à l'U.C.B. Hospital, par exemple, quand elle m'embrassait au-dessus de ton berceau, furtivement, érection. La Chef enfermée dans sa chambre écrivait ses *Mémoires*. Les textes ne sont-ils que des cris de prison ? Les vraies prisons, celles du cœur, les tenions-nous de notre sexualité? Tu vas te fâcher, Number One : je ne fais pas ce que je dois faire, tu attends de moi un texte monument à la gloire de ton oeuvre de destruction et de reconstitution du monde, tu ne l'auras pas, je ne suis pas architecte, tout juste docteur, Mister Doc, Sir Doc, c'est moi. Je t'ai aidé, oui ou non ? Réponds : tu ne réponds jamais ! Très vite, après ta naissance, on ne parla plus du nombre de morts des guerres qui faisaient fureur aux quatre coins du globe et dont toutes les grandes puissances tiraient profit, sacrés coups de fouet pour leurs économies. Très vite, après ta naissance, on ne parla plus, quotidiennement, que du nombre de drummonds de la journée, autre bilan. L'humanité cette année-là était arrivée au degré absolu de pollution et d'indifférence. Elle ne se sentait même plus concernée par les grandes catastrophes, les villes qui sombraient, les avions géants qui s'écrasaient, les tremblements de terre qui faisaient des dizaines de milliers de morts et les famines de centaines de milliers, c'était devenu normal, les drames ne faisaient plus que la manchette d'un jour, l'événement d'un journal parlé, l'objet d'un reportage, un soir, le lendemain réservait la surprise d'autres nouvelles sanglantes, on passait aux suivantes. Ainsi de suite. L'ennui. L'humanité, sexuée, s'ennuyait. Elle se gavait de drames qui, pour elle, n'avaient plus rien de dramatique. Or, en quelques semaines, toutes les femmes enceintes, angoissées, cherchèrent à avorter. Ou au contraire, flattées par le malheur, une sorte de vertige délicieux, espéraient-elles, elles aussi, la venue d'un drummond. Il y eut des ecclésiastiques pour convaincre certaines femmes pieuses que l'Église avait toujours conçu les anges sans sexe, images à l'appui et reproductions de tableaux et de statues en main ils firent une croisade qui sauva nombre des tiens, Number One, d'une mort avant terme. Il ne s'agissait pourtant là que d'une minorité. Les arguments de l'Eglise n'eurent de prise que sur les femmes croyantes. Les autres rejoignirent les rangs de celles qui cherchaient à tout prix à se libérer du fardeau des monstres, oui, des *monstres*,

cette dernière expression n'est pas de moi, elle figure en toutes lettres sur les affiches de l'époque, apposées dans toutes les langues, dans tous les pays. Il ne faut pas, Number One, m'en tenir rigueur. Pour une fois je relate scientifiquement. Mon cœur pour quelques chapitres ne parlera plus, je te le promets, j'ai bien dit « quelques chapitres ». Je me connais trop pour savoir que je manquerai de rigueur plutôt tôt que tard. Cette entreprise est complexe et périlleuse. Ta contrainte n'y est pour rien. Le seul vrai guide de cette histoire, c'est moi. Le seul vrai maître de cette histoire, c'est moi. Par ce texte, j'assassine le seul souffle de vie dont tu ne sois pas propriétaire sur cette Terre, ta Terre désormais, Number One. Sois content : au dernier mot de la dernière page, tu seras le propriétaire absolu. Je ne t'envie pas. Le 7 juillet de cette année-là, la Conférence internationale génétique, la C.I.G., chassa l'O.N.U. de ses locaux. Un communiqué de presse annonça qu'à ce jour *plus un seul enfant sexué n'était né de par le monde*. On se mit à parler de catastrophe internationale. Pendant ce temps-là, Number One, tu jouais dans ton parc, à Petworth. Avec ton frère et ta soeur.

5.

Drummond, la seule révolution à laquelle les prétendus révolutionnaires n'aient jamais pensé. Ils peuvent bien rigoler, ceux-là, dans leurs tombes, leurs charniers, leurs trous, ils peuvent bien serrer les mâchoires et se serrer les coudes. Ils voulaient refaire le monde : le monde s'est refait tout seul, il en avait par-dessus la tête des discussions de salon et de café, des justiciers, des oracles, des pantins de tribunes politiques, promesses et vérités en tout genre. Toute révolution est inattendue. *An I*. Premier jour de l'été. Je franchis la grille de Castor House. La nurse me reçoit, « monsieur et madame dorment encore, ils font chambre à part ». Etrange confiance. Je te prends, bébé, dans mes bras, « salut, me revoilà, tu en as des compagnons maintenant ? tu me regardes, tu comprends ce que je te dis, si au moins tu pouvais parler ». Je m'approche d'une porte-fenêtre, plein soleil, tu tends une main vers la lumière. « Veux-tu que j'ouvre la fenêtre, tu es content ? » La nurse fait remarquer que tu risques de prendre froid. « Laissez-nous seul à seul, voulez-vous ? » « Très bien, je vais prévenir monsieur et madame. » Des deux mains tu saisis ma cravate, tu joues avec le noeud, soulèves gentiment le col de la chemise, puis d'un coup sec, puissant pour un enfant de quelques mois, tu serres le noeud. « Tu veux m'étrangler ? » Regard impassible. « Dis donc, mon Drummond, un peu de reconnaissance. Tu peux tuer les autres, pas moi. » D'un geste paternel je te pince le menton, et tu me mords. « Tu veux me manger maintenant ? Tu fais mal ! » Silence. Tu m' observes, tu me fixes du regard, mi-effaré mi-volontaire, je suis déjà ta proie. La nuit précédente, j'avais fait un mauvais rêve : mon épouse et Magda étaient devenues une seule et même femme. Toutes les deux attendaient un seul enfant, un drummond, comme toi. Au moment de l'accouchement, la Chef devenait aveugle, se cognait contre le lit, glissait sur le balatum de la chambre de l'hôpital, « désolée, docteur, je vous laisse faire ». Abandonné par mon assistante, je tirais l'enfant du ventre de ses mères, deux mères en une seule, le brandissais en l'air, il avait un sexe d'homme long et fin, ruban ridicule qui n'en finissait pas de sortir du ventre. Et toi, Drummond, caché sous les draps, comme oublié là le jour de ta naissance, tu surgissais. Avec une dextérité de chirurgien, d'un geste précis et professionnel, tu assassinais le nouveau-né en l'étranglant d'abord avec son sexe, le mordant ensuite. Les mères, deux mères en une seule, je le répète, c'était un rêve, poussaient des cris. Et moi, je te laissais faire, « tu es un petit monstre et je t'aime bien ». Silence ironique et poignant. « Tu as froid ? Me revoici devant la fenêtre, le lendemain de ce rêve, te portant dans mes bras. Ils t'ont ausculté ; palpé, sondé, tu as subi tous les tests possibles et imaginables, ils en ont pourtant oublié un, celui du regard, dis-moi la vérité, regarde-moi ! » Je te secoue à bout de bras, « souris, dis quelque

chose, dis-moi clairement que j'ai compris : tu es meurtrier ? Drummond ! Number One ! Avoue ! Je ne le répéterai pas, promis. C'est une affaire entre moi et moi. Je ne te demande pas de communiquer. Je veux simplement un signe, un seul, comme ceux que nous utilisons pour dire je suis content ou je suis furieux; un sourire suffira, un vrai, pas une absence de sourire qui en dit trop. Je suis de ton bord. Oh; Number One ! Quel âge as-tu ? Quatre mois, quatre, quarante, quatre mille ans ? Tout recommence de zéro avec toi ? Un nouveau calendrier? Ça te fait plaisir ce que je te dis, non ? » Regard droit, franc, sans signe, d'autres diraient un regard impitoyable. Ils n'auraient pas tort. La pitié est sexuée. « Tu vas nous faire recommencer tout de zéro ? » La nurse frappe. Je me dirige vers la porte et l'ouvre. « Ne restez pas là à nous épier, s'il vous plaît. Notre petit le sent. Cela nous gêne. » La nurse hausse les épaules. Elle dira à Ruth et à Henry Drummond que je suis fou et que je ne devrais plus avoir droit de visite. Je te dénude, je pose le doigt sur ton bas-ventre. « Ça te fait mal ? » Silence-non. « Ça te fait du bien ? » Silence-non. « Ça ne te fait rien du tout ? » Silence-oui. « Alors un petit gazouillis de bébé; un seul, pour au moins me dire que nous sommes amis ! » Silence-silence. « Prends ma cravate, étrangle-moi un bon coup. Depuis que je suis revenu chez moi, j'ai retrouvé ma femme et mes enfants, je ne vis plus avec eux comme avant, je ne joue plus avec eux comme avant. Quand je leur parle, c'est en surface. Je ne leur appartiens plus, ils ne m'appartiennent plus, je ne suis plus leur père mais le tien, je n'appartiens qu'à toi, je ne pense plus qu'à toi. C'est ce que tu voulais que je te dise? Un signe, allons, un seul ! » Silence-silence. « Mords-moi de nouveau ! Plus fort ! Crève mon sac de peau, que je crève. Tu as peut-être du venin dans tes quenottes. On a peut-être oublié d'inspecter ça. Vas-y, très fort. J'ai choisi de venir ce matin parce que j'étais sûr que personne ne viendrait nous déranger. Je crois que nous avons des choses importantes à nous dire : je sais qui tu es. » Regard-regard. « Ne joue pas les bébés normaux, tue-moi, mais avant, dis-moi ! » Je pince ton bas-ventre. « Dis-le, sinon je te fais mal. Non, ne suce pas ton pouce. » On frappe à la porte, « laissez-nous tranquilles ! » : J'ouvre ma braguette. « Tiens, regarde. Touche. C'est banal, tu ne trouves pas ? Et en dessous, là, ça n'a pas l'air de t'étonner. Que veux-tu que je fasse pour gagner ta confiance ? » Silence du bébé-parfait. « Tu as vu Magda, tu sais comment elle est faite, Magda. Tu te souviens, dans le lit, quand nous t'avons pris avec nous, nous ne faisons pas joujou devant toi pour le plaisir, rien que pour le plaisir. Non. Nous savions que tu nous observais. Nous savions que tu voulais voir. Je suis fou? Penses-tu que la folie est une invention de sexués ? On est un peu moins ou un peu trop sexué, c'est tout, on y pense un peu moins ou un peu trop, c'est tout. Parle ! » Regard-mépris. « Dépêche-toi, j'ai l'impression que c'est la dernière fois que nous allons nous rencontrer. Il n'y a pas de temps à perdre. Dis-moi au moins que tu n'oublieras jamais ce que je t'ai dit aujourd'hui. Non ? Vraiment non ? Pas de remords ? Tu regardes le plafond. Je sais qui tu es, entends-tu ? » Premier signe, tu agites tes menottes comme si tu voulais applaudir, tu serres tes petits poings et me regardes fixement, toi, Drummond, Number One. Henry Drummond entre dans la chambre, « docteur, vous nous rendez visite même le dimanche, maintenant? » Je me lève, te serrant nu dans mes bras. « Votre braguette est ouverte, docteur ... »

Par mépris de la juste mesure, le jugement sans plus aucun appel de Number One poignardera ce texte qu'il qualifiera de bâtard. *Doc avait écrit l'histoire de la fin de son monde, un sujet en or, rutilant, partant dans tous les sens, plus aucun sens unique, un vrai sens enfin, offrant en profondeur des filons de haute teneur narrative et philosophique, et il ne fit que raconter sa Propre histoire. Il n'a pu charpenter son texte que sur son expérience personnelle, intime, banale, donnant à grand-peine à cet accident de l'Histoire une vague juste mesure alors que le développement en était démesuré. Doc se prêtait encore aux narrations intimistes et civilisées de ce pouvoir magique qui, dans le miroir des pages, donnait aux sexués l'impression fugitive d'être*

*devenus des dieux*. Number One refermera ce livre, furieux. Doc ne sera plus là pour assister à ce mouvement de colère. La fin de ce livre marquera sa mort. Ma mort. Dommage. Et tant mieux. En cette fin de siècle, sexués, les êtres humains s'obstinaient à ne jamais accepter de vivre leur vie telle qu'elle se présentait à eux, pauvre, riche, triste ou souriante, même les plus sages cherchaient sans cesse dans leur sagesse de nouveaux centres de gravité. En cette fin de siècle, sexués, les êtres humains s'obstinaient à ne jamais accepter d'aimer, tel quel, l'amour qui se présentait à eux quand, par hasard, une étreinte brisait leurs habitudes, amours mutilées, passagères, mensongères ou bien béates. Même les couples les plus parfaits étaient à la merci de ce trop-plein de fidélité et de loyauté qui verse à la bêtise. Les moins sensibles vivaient tant bien que mal cette fausse approche de l'amour idéal, absolu. La belle illusion. Les, plus sensibles, en majorité ceux qui n'avaient pas reçu de leurs parents l'amour qu'ils attendaient d'eux, étaient les clochards de leur société. Partout ils cherchaient l'entrée de secours. Parmi eux se recrutaient les fragiles, les robustes, les clowns, les bouffons, les drôles, les laissés-pour-marge, tous, également, en perpétuel état de solitude. Les sensibles passaient, on les oubliait. D'autres, en revanche, avaient une sensibilité d'artisan. Dans l'échec de leurs liaisons et de leurs amours, dans les divorces de leur vie, ils puisaient la force nécessaire pour créer. On disait d'eux qu'ils faisaient avancer le monde. Malgré leurs sentiments vifs, ces sensibles, blessés, poussés par une exigence lancinante d'absolu, agissaient en sorte que leurs bonheurs deviennent des douleurs. Les coeurs-de-pierre, les moins-pourvus les qualifiaient alors de masochistes. Le poison des échecs et des jalousies, l'acide des ruptures et des adieux n'étaient pourtant que la source de leurs créations. Les êtres sexués, quand ils créaient au vrai et pas à la reproduction, le faisaient dans la douleur, à chaque fois un nouvel enfantement. Les joies de leurs réussites ne les atteignaient plus, seul comptait l'acte de délivrance. Certains sexués, créateurs, savaient encore s'inachever. Cet inachèvement était la caution de leur art. .

En cette fin de siècle, sexués, les êtres humains prêtaient à la lucidité le pouvoir de dire la vérité. Peu d'entre eux admettaient que- la lucidité n'était qu'une autre manière de ne pas voir les choses telles qu'elles étaient. Pour cette minorité, commençait le bal d'un monde sans mensonge possible, on se tue toujours pour tuer quelqu'un d'autre. Ils se suicidaient, ou effectivement ou dans l'acte de leur création, pour une plus juste mesure en toutes choses. Tout, dans l'univers des sexués, était plate démesure, un désert sans fin avec un mythe, quelque chose comme Dieu, une manière de *I Love You*, nuage en plastique en forme de phallus que jamais aucune flèche barbare ni aucune bombe atomique n'auraient pu faire éclater, mirage à l'horizon d'un désert. Les artistes les plus obstinés, ceux qui acceptaient d'approcher la ligne d'horizon, ceux qui jouaient le jeu, malgré tout, étaient vite abandonnés par leurs adorateurs puis par leurs amis. Ils crevaient de soif. Cela s'appelait l'oubli. Les moins courageux s'en tenaient aux audaces de leurs vingt ans, ils les répétaient, les copiaient et les recopiaient leur vie durant, sans aller trop loin. Ils ne produisaient plus, ils reproduisaient. La civilisation était affaire de recettes qui avaient fait leurs preuves et ceux-là, faussaires, en usaient, aussi le groupe de leurs admirateurs grandissait-il. Ils avaient de plus en plus froid en eux-mêmes, le succès les couvrait, les académies les honoraient de leurs fastes. On n'attrape pas l'horizon. Les bébés sans sexe, n'est-ce vraiment qu'une idée ? Ils s'en seraient moqué si par anticipation un fou l'avait exprimée. Seul accident d'un monde de platitude : le sexe. Un incident devait logiquement intervenir de manière inattendue, bouleverser l'ordre des choses et redonner à la nature sa vraie nature. Et la tendresse des sexués ? Je ne vivais plus avec ma femme que parce qu'elle avait des enfants de moi, mes enfants. Le soir, devant la cheminée, il fallait jouer avec eux, leur lire des contes, leur faire croire à des voyages lointains, à des sorcières, pour qu'ils fassent de mauvais rêves, deviennent des sensibles, trébuchent, se

prennent au piège de toutes les lucidités et se hissent un jour au rang des élus du malheur d'avoir été heureux. La tendresse de Magda ? Dans mes bras, à l'U.C.B. Hospital, elle fermait les yeux au moment du bel abandon, elle rêvait à l'ami idéal pour lequel elle avait toujours rompu. Elle ne jouissait pas du présent, de moi. De son côté, la Chef écrivait, *j'ai toujours été trop sincère et on a toujours été trop sincère avec moi pour qu'un amour possible devienne possible. Ne me restait que le jeu du sexe, va-et-vient. C'est un peu comme si la vie m'avait dit, comme à un enfant, de me moucher, j'abandonnai* Le secrétaire de l'évêque de Loreto, en répondant au téléphone, avait la bouche pleine de la salive de son maître, il ne faut jamais téléphoner à Son Excellence pendant la sieste. Au Guatemala, de qui Maria tenait-elle son enfant ? Le lac Atitlan se couvre de brumes vers cinq heures du soir. Elle allait chercher de l'eau au puits du village, on la pousse à terre, sa tête cogne une pierre, elle n'a même pas le temps de voir son violeur, même pas ça. A Mjølby, quand Nouchka prenait Jon, elle ne se sentait jamais seule, entre elle et son époux, il y avait Ulv, et les autres, les copains, une fête de souvenirs, tout ce qu'elle n'avait jamais connu, avant, tout ce que Jon avait vécu avant de la connaître. Nouchka aurait voulu recevoir de Jon la tendresse des premiers émois. Quand Louis, à Polignac, prenait sa femme, il y avait toujours un glas qui venait et roulait de la ville ou un vent fou soufflant du nord, ou encore le regard fixe du vieux Martial, pendant les repas, pour dire « nous n'avons rien compris ». En cette fin de siècle, les sexués n'acceptaient plus le peu de beauté qu'ils portaient en eux. Le commerce du désir primait. Frustrés par des siècles de tabou, ils venaient d'oublier définitivement que tout, de la nature, était jouissance. La juste mesure n'existe pas, Number One, je ne peux écrire que ce que mon coeur me dicte. Je ne peux pas corriger ce que mon coeur écrit. Je ne sais plus qui de toi, qui de moi guide ou me guide, je vais, tout sentiment sexué par essence insatisfait et empoisonné. Les morales avaient créé des fatalités. Il n'y avait plus d'excès, plus d'abandon, plus de partage possible. Alors, tu es venu, nu. Toi. Drummond. Le premier. Le Numéro Un.

6.

Les guerres cessèrent. Il n'y eut plus de partis au pouvoir ni de partis d'opposition, de bloc capitaliste ou de bloc communiste. Seul le tiers monde accueillit l'événement avec sérénité. Il avait ce qui manquait aux pays civilisés, des totems, des rites et non ces simulacres évangéliques et ces inquisitions qui, justement, n'avaient pas prévu un tel événement. Pourtant, à relire l'Ancien Testament, certains exégètes affirmèrent que le drummondisme y figurait en termes clairement annoncés que l'actualité rendait pertinents. Qui lisait encore l'Ancien Testament ? On se targuait encore en ce temps-là de morales ouvertes, de libéralismes, ou bien à vouloir nier cette fausse ouverture, s'enfermait-on dans le conformisme de bon aloi des libres pensées? Les guerres de religion et d'idées n'avaient plus lieu que dans les universités des enfants nantis, à l'âge d'interminables pubertés, pour jouer et mieux apprendre à se retrouver comme papa-maman. Dans un monde habitué au ravitaillement quotidien de drames et de nouvelles sensationnelles, le phénomène drummondien prit possession de l'avant-scène. Il ne la quitterait plus. Un phénomène irréversible s'était déclenché. Les hommes d'esprit le comprirent tout de suite. Les hommes de science, eux, en profitèrent pour ravir le pouvoir, supplanter les politiciens, mettre les économistes à leur botte. Il s'agissait, une fois pour toutes, de démontrer la suprématie de la science : on trouverait l'origine du mal et on la combattrait, le monde se retrouverait comme avant, injuste mais allant, déchiré mais puissant. On entendit un beau concert de promesses. On pouvait lire, chaque jour, dans les journaux des manchettes retentissantes, *Victoire pour bientôt, De nouveaux germes miraculeux mis au point par un savant australien, La C. I. G. affirme dans un communiqué : nous avons fait un grand pas en avant.* La science piétinait. Et ce fut l'An de



Boucherie. Un accord international rendit obligatoire l'avortement de tous les enfants en cours de gestation et l'utilisation obligatoire de tous les procédés contraceptifs. L'été fut sanglant. L'automne morne et plus triste encore. Dans l'hémisphère Sud, cette chasse aux drummonds survint au printemps. Ce fut dans cette partie du globe que les croisades scientifiques les plus armées et les plus dures eurent lieu. Un autre style de guerre dite pacifique venait de naître. Il ne fallait plus, en attendant le miracle de la science; que l'humanité s'encombrât de ces petits drummonds qui remettaient tout en question. La science aurait le dernier mot. Belle, prétentieuse, elle croqua à belles dents tout l'argent du monde et n'accoucha que de souris sexuées, de chatons sexués. La faune, elle, ne se drummondait pas. En ce cas, comment faire des expériences puisque seuls les humains, animaux suprêmes, debout, intelligents, maîtres de tout, étaient atteints ? On visita les contrées les plus isolées d'Afrique, les tribus les plus reculées d'Amazonie, ce n'étaient plus des explorateurs qu'on envoyait, mais des militaires encadrant des hommes en blouse blanche qui prirent vite l'habitude de tuer les femmes les plus rebelles. Partout les drummonds étaient devenus un affront. Le 13 décembre, la C.I.G. annonça qu'un contrôle efficace avait porté ses fruits : le monde comptait très exactement 622 713 drummonds, 99 % des femmes avaient été délivrées de leurs monstres, 57 % des femmes violemment rendues stériles, principalement celles qui, primitives, ne comprenaient pas le phénomène. « Victoire ! ». criait-on sur les bancs de tous les parlements, une humanité évoluée, à nouveau civilisée renaîtrait, on referait le monde sur des données plus saines. Certains moralisateurs trempèrent leur plume dans le sang des victimes, saluant l'aurore proche d'un monde meilleur, *cette histoire, bientôt, ne sera considérée que comme une tragique sonnerie d'alarme. Notre monde courait à sa perte, organisant, voire provoquant ses génocides, ses misères, misant sans discernement sur ses injustices. Il va renaître, régénéré, guéri de ses excès, uni, en plein accord avec lui-même, réconcilié, heureux.* Ils chantèrent, les faiseurs de complaints édifiantes. Ils remplirent des colonnes et des colonnes de discours pontifiants : il fallait seulement laisser à la science le temps de mettre le phénomène en équation. Il fallait également donner du coeur aux bourreaux armés, aux blouses blanches qui devinrent vite des blouses rouges. « Qu'est-ce que vous êtes, vous, un B. B. R., Blouse Blanche Blouse Rouge ? » Jusqu'au jour où l'on déciderait de supprimer les 622713 drummonds, quand tout serait rentré dans l'ordre, pas avant évidemment, et ce seulement au terme d'une campagne d'opinion qui calmerait la conscience des plus sensibles. Dans ce premier temps, les sexués vécurent d'espoir et de violence. Accusé par M. et Mme Drummond d'avoir ouvert ma braguette. devant Number One, interné pour tentative de détournement de bébé, je suivis l'affaire de près. J'avais le temps de lire les journaux, regarder la télévision. Magda, à cette époque-là, m'écrivit une belle lettre. La seule lettre que je garde d'elle, le seul bagage que j'ai emporté avec moi pendant cent, cent cinquante ans ? Je ne compte plus les jours ni les ans. On m'a prolongé, c'est tout ce que je sais. Le temps passe et glisse désormais, ventre lisse. Cette lettre est ma seule mémoire inscrite, écrite, preuve d'identité. Magda m'aimait et je l'aime encore, sexués que nous étions, montrant à Number One comment nous nous y prenions.

*Liverpool, le 27 août. Hello, Doc! C'est ainsi que nous te disions bonjour, chaque matin, hello, Doc, Docky, mon Doc salut. Mon écriture tremble un peu, cela n'a guère d'importance. Tu me liras, j'en suis sûre, on a tout de même un peu appris à se connaître et à se deviner, la blancheur de la cellule XI307 nous poussait l'un vers l'autre, nous nous sommes amusés pour fuir notre peur, exorciser la présence de notre Drummond, cette petite bête gentille. Gentil n'est jamais le mot qu'il faut, il cache les pires violences. Je te sais interné pour une raison ridicule. Cette histoire de braguette ouverte, un scandale au moment où, justement, toute notion de scandale était abolie ; n'avons-nous pas pris le bébé avec nous, dans le lit? N'avons-nous pas ensemble*

*montré à l'enfant ce qu'étaient nos sexes, nos rencontres, nos étreintes ? Il observait, te souviens-tu ? Il y avait dans son regard un petit rien de compréhensif qui nous amusait. Dans nos ébats, nous tuions le temps, cela retenait le regard de notre Number One. Plus que nos sexes. Peu de temps après mon retour à Petworth, j'ai quitté mon emploi. Mon fiancé d'alors, Oswyn, flatté par les photos de moi publiées dans les journaux, voulait renouer. Le désir de le revoir, en moi, était mort, peau morte, plus de frisson, comment dire ? Pas à cause de toi. Notre aventure n'était qu'en pure perte, nous le savions tant l'un que l'autre. Nous faisons l'amour comme des aveugles. Comment mettre un soupir dans une lettre ? Je suis revenue chez mes parents, enceinte, de toi. Les malheurs des filles-mères m'ont toujours fait sourire. Je prévins ma mère dès mon arrivée. Partagée entre le dégoût de ce que je venais de faire et la joie de revoir sa fille, elle accepta de me garder et surtout de ne rien dire. Liverpool, comme toutes les villes du monde, était déjà littéralement envahie de B.B.B.R., Blouses Blanches Blouses Rouges. Je dois te dire qu'à Liverpool ils n'y sont pas allés de main morte avec moi. Toute notre histoire, d'ailleurs, pourrait s'appeler « la main morte ». Si tu revois la Chef, si par hasard elle vient prendre de tes nouvelles, usant de sa blouse et de son laissez-passer professionnel, donne-lui ce titre pour son journal intime. Vers la fin du mois de juillet, des affiches alertèrent la population de Liverpool. Les femmes devaient obligatoirement passer une visite médicale à la fin de laquelle on leur remettrait une « circulation card ». qu'elles devraient présenter dans les jours et mois à venir à toutes les inspections, à chaque contrôle, dans la rue, au cinéma, au restaurant, partout. Aussi ai-je décidé de rester à la maison, cloîtrée, comme toi. Cet enfant, je le désirais. Serais-tu fâché si je te disais que je le considérais un peu aussi comme le fruit d'un hypothétique amour à venir ? Un matin il y a quinze jours, ma mère m'annonce qu'elle va au supermarché. Normalement quand elle y va, elle me le dit la veille : Elle s'est trahie. Sitôt partie, coup de sonnette. Je faisais déjà ma valise, décidée à fuir, sans « circulation card », à essayer d'aller où, où, je ne savais pas puisque le pays entier est surveillé. Coup de sonnette. Je vais ouvrir. Quatre B.B.B.R. Ce fut une histoire de quelque vingt minutes. Ils n'avaient pas de temps à perdre, le curetage fut fait, mal fait, vite fait. Je n'ai même pas eu le temps de voir le fœtus qu'ils l'avaient déjà mis dans un bac portatif et puis bonsoir. Bonsoir la vie, notre poupée vivante de l'U.C.B. Hospital, l'enfant des regards de Drummond et de notre ennui. Les B.B.B.R. m'ont laissée évanouie, blessée sur mon lit. C'est ma mère qui m'a réveillée, « Magda, ma douce qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? » murmurait-elle. Pour la première fois de ma vie, je me sens seule. On vous fait ça à domicile, maintenant. A la chaîne. « Encore un ? » « Encore un ! » Et flop. Bonsoir notre vie et mon joujou. Comme je m'étais cachée, ils m'ont tout enlevé, coupé. Cette fois, je suis très loin de tout amour. J'ai une « circulation card ». Je peux faire ce que je veux, aller où je veux. Je n'ai plus envie de rien. Ah si, j'avais envie de t'écrire. Je t'embrasse Doc ! Si j'avais su, j'aurais ouvert les yeux quand tu me faisais l'amour, c'aurait été toujours ça de pris. Magda. P.S. - Ci-joint une photo de moi. A côté de ma mère. Dans la rue. Regarde bien : ma mère est contente. Elle vient avec moi de s'offrir la poupée qu'elle n'avait pas eue quand elle était petite. Délation maternelle. Adios. Si tu vois la Chef, dis-lui que j'ai rêvé la nuit dernière. Elle se déshabillait. C'était un homme. Je m'approchais d'elle, « puis-je toucher ? » Elle se laissait faire. Je pris son phallus entre mes mains, il se détacha comme un fruit mûr, se décolla de la paroi du ventre. Elle n'avait rien dessous, rien que du lisse et elle éclatait de rire. Je m'arrête. Maman m'appelle. J'ai ma visite de contrôle. J'aurais pu être une femme épataante. Maintenant, je t'aime.*

Quel bonheur pour les chasseurs de papillons, on en captura de magnifiques, cette année-là. Les collections les plus modestes s'enrichirent de spécimens rarissimes. Mille nuances dans les couleurs et des taches qu'on n'avait jamais vues auparavant. Les coléoptères se laissaient prendre

comme s'ils avaient eu un message de martyr à livrer. C'étaient les plus beaux papillons qu'on ait jamais attrapés. Quel bonheur également pour les collectionneurs de scarabées et d'insectes, les pêcheurs de mérus, les chasseurs de daims, les baleines faisaient ventre à l'air comme si elles voulaient montrer à leurs harponneurs leurs formes idéales, le signe d'extraordinaires grossesses. La nature faisait l'amour et se reproduisait de plus belle. On fit fortune partout où l'on monnayait la faune. On se régala chez les taxidermistes, les empailleurs, les épingleurs de bestioles. *C'est la plus belle année de notre vie*, put-on lire dans un éditorial du National Geographical Magazine. Le rédacteur en chef avait vu des termitières gigantesques, les animaux ne s'entre-dévorait plus, jamais on n'avait collecté de plus belles plumes, de plus belles fourrures, jamais plus beaux chants d'oiseaux et cris de bêtes n'avaient été entendus. Délivrance? Un printemps, un été, tout un cycle fut brisé. On sut vite que des milliers d'espèces avaient réapparues. Un ravissement pour ceux qui fuyaient la terreur des villes, l'insistance et les violences des milices sanitaires. Puis, devant l'abondance des nouvelles sensationnelles provoquées par l'événement drummondien, la presse et les médias ne parlèrent plus que de ça. Le monde avait quelque chose d'urgent et de grave à dire. Chacun faisait une découverte inouïe. Les sages, ceux qui ne croyaient en rien et surtout pas à la science, se contentèrent de ne plus acheter de journaux et de magazines, de ne plus rien écouter et de ne plus rien voir. Ils mirent leurs télévisions et leurs radios à la cave, avec les souris et les rats qui pullulaient. Quand les rumeurs de voisinage, les confidences de palier, les secrets échangés d'un jardinet à l'autre ou devant un comptoir venaient à troubler leur repli, ils faisaient le vide en eux pour ne rien entendre de ce qui se passait à l'extérieur. Certains d'entre eux publièrent même des méthodes d'isolement pour fuir l'exploitation qui se faisait de l'actualité. Ils furent des milliers à se crever les tympanes, à s'arracher les yeux, des milliers à devenir fous. On les liquida proprement. Les bâtiments de l'Assistance publique étaient devenus bâtiments de la Direction génétique, sortes de mouiroirs. On les mit aussi dans des prisons. Les plus dangereux des prisonniers furent versés dans les milices de B.B.B.R., ils firent merveille, ils tuaient pour s'assourdir. En ce qui me concerne, ma peine purgée, on m'autorisa à rentrer chez moi. Les valises m'attendaient. Ma femme ne voulait plus me revoir. Au moment de dire adieu à mes enfants, je remarquai la nouvelle poupée de ma fille aînée. « Oui, papa, c'est un garçon. » « Montre-moi ... » « Tiens, regarde. Maman a jeté toutes les vieilles poupées. Elle les a brûlées dans le jardin. Elle m'a dit que maintenant toutes les poupées étaient comme ça, avec ça en plus. C'est drôle, et puis c'est vrai. » Même les fabricants de jouets s'étaient mis à rêver, exploitaient la situation, oeuvraient pour l'avenir. L'avenir, désormais c'était le passé. J'ai embrassé ma fille et mes deux fils sur le front. Ma femme est restée dans notre chambre, au premier étage. Elle a crié dans l'escalier « *get out! Get out!* » Elle a fait claquer la porte. Je suis sorti, « je pars en voyage, les enfants ». Je pris un train pour Londres. On refusa de me laisser passer la nuit à l'U.C.B. Hospital. Je revins à la gare. J'attendais le premier train du matin pour Dieppe, Paris. De là, j'irais à Milan, Rome, en Sicile. Je ne savais pas très bien. J'étais heureux. Je partais en voyage de noces avec moi-même. L'idée me traversa d'appeler Magda à Liverpool, de l'emmener avec moi, en fouillant dans ma valise pour voir ce que ma femme me donnait pour la quitter à tout jamais, je trouvai, glissée entre deux chemises, une page arrachée au Bulletin paroissial de Petworth, annonçant la mort d'Oswyn. « Accidentelle. » Qui aimait qui dans ce putain de monde ?

7.

Delphes. Des hôtels vides, un musée cadennassé, des terrains de fouilles entourés de barbelés, je suis arrivé là par revanche, décidé à m'offrir tous les voyages que je n'avais jamais pu faire à cause de mes études d'abord, de ma femme et de mes enfants ensuite. Quelque chose dans ma vie

venait de se lézarder. L'angoisse des foules dans les trains, les salles d'attente des gares, sur le bateau qui me menait à Patras m'indifférait. Le regard de Number One, à Castor House, un dimanche d'août, m'avait donné la grâce de n'être plus affligé de rien. A Delphes je me rendais pour le simple plaisir d'aller, en attendant que les vains espoirs de la science s'usent, d'échec en échec, forcément. Un pied de nez à l'humanité qui se targuait d'être humaine. La Grèce, cet hiver-là, ressemblait plus que jamais à un désert. Je pris pension chez Katina, la seule femme qui n'avait pas voulu quitter Delphes. Elle ne connaissait qu'un mot étranger : touriste. Nous ne communiquions que par signes. Jamais aucun lien ne m'avait semblé plus accueillant. j'attendis de longues heures, assis sur les marches du Tholos, guettant l'orage qui en fin de journée éclate au-dessus du ravin. Chaque jour je découvrais une lumière plus belle que celle de la veille, je fis d'elle mon amie, ma confidente, et bientôt lui posai des questions à voix haute, si haute et si forte que parfois les mots trébuchaient dans mon esprit. Katina ne me quittait jamais dans mes promenades. Elle me prit pour un fou. Devant elle je réappris à respirer, j'appris aussi le ciel, les nuages, le vent, les rafales de pluie qui virent. aux rafales de lumière, la vanité des mots, le mensonge des questions, la beauté des ruines et autour des ruines, les barbelés n'étaient qu'une fausse variété de ronces, les hommes n'ont jamais su se défendre de leurs dieux. Colonnes ? Phallus ? Alignement d'arbres idéaux ? Je m'offris le temps de pensées futiles et fausses. Katina me suivait comme une chienne trop vieille qui ne reconnaît plus son maître. Elle flairait en moi un traître. Il me faudrait donc attendre que Number One et ses centaines de milliers de drummonds soient en âge de donner leur raison ? Après chaque orage, il y avait des poignards de lumière qui se plantaient çà et là à flanc de ravin, autour de moi, sans jamais m'atteindre. Etais-je l'élu ? Cela m'amusa un peu de me faire croire que j'étais choisi. Je prenais plaisir à ce jeu de solitaire. J'y croyais sans y croire jusqu'au jour où Katina, posant les mains sur mes yeux, murmura « wait, wait! » Puis, me montrant du doigt la Delphes des touristes, les hôtels de luxe flanqués à la montagne, elle cria très fort, à se rompre la voix, « *tipota, tipota!* » Rien, rien et personne. *Tourist, wait* et *tipota*, tel est le message. que j'ai recueilli là. Les derniers jours de décembre, les orages se firent plus violents. Je me mis à écrire des poèmes, chacun d'eux m'éloignait de la beauté qui m'entourait et dont j'étais devenu, croyais-je, le seul propriétaire. Sitôt écrits, sitôt jetés, brûlés, petites torches que j'enflammais avec mon briquet. Parfois, à l'heure de l'orage, je me dénudais et me frottais la peau vivement, le tonnerre éclatait de rire, je me montrais, sexe en avant. Un nouveau monde venait de naître que j'avais tiré par la tête, j'étais fou, fou de moi, je le savais, les fous se savent fous, il n'y a que leurs geôliers pour oser dire le contraire. Après l'orage, transi, je rentrais chez moi. Katina m'apportait un café, du pain blanc et un yaourt au miel. Elle s'asseyait près de moi, regardant ce que j'écrivais. Des poésies ? Les mots me trahissaient. Il y avait trop de coeur dans la manière que j'avais de les manipuler. Ce n'était qu'un jeu pour tuer le temps. Je me disais que Number One et les siens me reconnaîtraient un jour. « *Wait, wait!* » répétait Katina en me laissant seul chaque soir dans la chambre qui me servait de pièce à vivre, heureuse qu'elle était d'avoir trouvé le mot qui frappait mon imagination, j'étais devenu l'esclave de tous les silences. Un matin, je me réveille fort tard. Je frappe à la porte de la chambre de Katina. Pas de réponse. J'entre. Elle dort sur son lit, les mains le long du corps, à plat sur les draps blancs. Elle est couchée habillée. Elle est morte. Les yeux ouverts. Grands ouverts. Je prends un drap dans une armoire. La recouvre. Je referme les portes de sa chambre et de sa maison. J'entreprends de me rendre à pied à Thèbes, puis à Athènes d'où j'embarque pour l'Égypte. Mon vrai poème est inscrit dans mon itinéraire, ma fuite, la découverte d'un monde effaré, impuissant, cureté. Fin janvier, un an déjà, on préparait dans les salles de rédaction de tous les journaux du monde des manchettes brutales pour célébrer le premier anniversaire de Number One et signaler l'existence de 713'217 drummonds, chiffre exact, rescapés.

713'217 drummonds, belle réserve de gibier, une nouvelle milice, rivale des B. B. B. R., beaucoup plus sanguinaire, fut créée, cadeau de premier anniversaire : les White Soldiers obéissent aussi au pouvoir central de la C.I.G. Leurs armes étaient blanches, d'où leur nom, les soldats blancs. Leur rôle ? Passer là où les B.B.B.R. ne passaient pas, par corruption. Ce témoignage a déjà fait allusion à quelques abus dont l'opinion, comme ce texte, sut ignorer les détails. Pourquoi narrer précisément certaines tueries dont les femmes les plus rebelles furent les victimes ? Les milices faisaient régner un ordre nécessaire à la science et aux chercheurs, un ordre synonyme de flegme, de confiance et d'espoir. Au bout d'un an, on ne parlait déjà plus de frontières. Il n'y avait plus qu'un pays, la Terre. Une armée, les milices. Un pouvoir, la Science. Cette paix, qu'on devrait plutôt définir angoisse, devait pourtant être mise en péril par l'éclosion d'une troisième milice, non contrôlée, composée d'étranges mercenaires : les chasseurs. La chasse commença. *Quand êtes-vous devenu chasseur? - Le 2 février. Scott s'était annoncé pour le dîner. Ma femme ne l'aimait pas beaucoup. Nous avons fait deux ans de guerre en Extrême-Orient ensemble. Je m'étais marié. Lui pas. Il n'avait qu'une passion, les armes. Il couchait avec, passait des journées entières à les nettoyer. Il m'a dit « t'as vu, ça fait un an. Ces petits cons, on va leur faire la nique. Et quand il n'y en aura plus un, j' te dis qu'on se remettra à en faire des vrais, comme avant ».* J'ai dit à mon gardien D.XT.1177 que j'avais besoin d'un témoignage sur les origines du mouvement chasseur, il m'a apporté un magnétophone, il a appuyé sur un bouton, j'entends une voix, j'imagine un visage, des mains qui torturent une cigarette ou bien une alliance, une voix qui a peur, le chasseur est certainement interrogé par un milicien, je transcris, « ... qu'on se remettra à en faire des vrais comme avant. Des tout beaux, bien montés, ou des toutes belles, à rouler dans l'herbe, plus tard, à l'âge des jolis seins ». Ma femme faisait semblant de ne pas nous écouter. Elle baissait les yeux en nous servant le dîner. Scott m'a demandé si elle avait sa circulation card, elle aussi. J'ai répondu oui. Si on avait perdu un bébé. J'ai répondu oui, un comme les autres, un sans-rien, à sept mois. Et j'ai dit à Scott que tout s'était bien passé et qu'on pourrait un jour en avoir d'autres. Il a dit « bravo ». Il a même pris les mains de ma femme et il les a embrassées. « Vous allez voir, gueulait-il, c'est seulement quand il n'y aura plus un seul drummond que vous pourrez fabriquer un fils, pour de bon. C'est un fils que vous voulez, hein ? » Il disait « hein » tout le temps, très fort, même quand on se battait. Dès qu'il avait peur, il gueulait « hein, hein ! » Après duler, il m'a dit « suis-moi, la solution est simple ». On est allés Oak Road n° 17, à la sortie de la ville. Trois types nous attendaient. On a laissé nos voitures au bord de la grand-route. On a marché pendant un bon quart d'heure et on a sonné à la porte d'une maison délabrée, une ferme abandonnée. Scott m'a dit « tu vois, on est polis, on sonne ». Une femme d'une cinquantaine d'années nous a ouvert, en chemise de nuit. Scott l'assomme, les trois types le suivent, les portes claquent. « Les p'tits sont là ! » crie Scott. Dans une pièce, dix-sept berceaux, alignement de drummonds. « Waouhhh! crie Scott, dix-sept d'un coup, ça c'était une nounou, regarde. » Il tend un bébé à bout de bras. L'enfant ne dit rien, ne crie pas, les yeux grands ouverts. « Allez, les mecs, au travail. » Ils les ont tués comme des lapins. « Eh bien, me dit Scott, tu as perdu la main ? » Il me jette un bébé dans les bras. « Tu veux que je t'aide ? », Il s'approche de moi, reprend le bébé et, d'un coup sec, lui casse le cou. Après, ils ont mis les dix-sept corps dans un berceau et ont poussé le tout devant eux, en se donnant des coups d'épaule, en riant, comme des gosses avec un caddie dans un supermarché. Dans la cour de la ferme, ils ont mis le feu au berceau. « C'est extra, hein ? me dit Scott, et crois-moi, des nourrices comme celle-là on en connaît plus d'une dans la région. La chasse ne fait que commencer. Il va falloir que tu nous donnes un coup de main. Il n'y a que cette solution. Je ne vois pas pourquoi on en ferait des

*confitures, de ces drummies qui ne servent à rien. Ce sera partout comme ça, hein ? Parle! Allez hop, les gars, il faut rentrer. A demain ? A demain ! »*

D.XT.1177 est revenu me dire que, si je voulais, j'avais plus de deux mille témoignages à ma disposition Concernant la guérilla des chasseurs. « Voulez-vous la bande de Sydney? Celle de Rio? » D.XT.1177 ne sourit pas, sa voix est franche et monocorde. Un vrai bibliothécaire, un parfait geôlier, un vrai drummond, sans âge. Suite de la bande. Transcription « ... hein ? Parle ! Allez hop, les gars. Il faut rentrer. A demain ? A demain ! » *Le lendemain, je suis allé au rendez-vous. On en a fait seulement cinq. Ce soir-là on leur a tiré dessus, c'était moins propre, « mais c'est plus rapide, disait Scott et puis le bruit, ça alerte les voisins, Ils parleront de nous et ils rejoindront tôt ou tard nos rangs. Crois-moi, vieux, nous avons de notre côté tous ceux qui mettent leurs drummonds de malheur en nourrice. On nettoie le terrain. La solution n'est pas dans les éprouvettes ».* *Et il caressait son fusil, « c'est comme à la fête foraine, on tire, on tire et après on ratisse la place du village, l'herbe repousse. Au fait, t'as vu, cette année il y a des orties partout et plein de fleurs, tout repousse ! C'est beau, hein ? »* *Il gueulait comme à l'armée. Alors je l'ai suivi, comme à l'armée. Ma femme a voulu nous accompagner un soir, Scott a refusé. « C'est une affaire d'hommes, disait-il, va te coucher, Sweetheart. Prépare-toi pour le grand jour où tu pourras en fabriquer un aussi bien monté que ton mari. C'est que, ton mari, hein »* . J'arrête. Un témoignage suffit. B.B.B.R., White Soldiers et chasseurs, le goût du sang, le goût de l'armée, un plaisir sexué, le dernier que nous ayons eu, celui qui nous a perdus.

Chacun s'y prenait comme il l'entendait, les sages fuyaient, les autres s'affrontaient, les milices chassaient les chasseurs, les chasseurs assassinaient les miliciens quand ceux-ci les surprenaient, de nuit. Ce texte me fait mal, il me blesse à chaque virgule, il y a des assassins à chaque chapitre. Number One attend avec impatience que je l'aie terminé. Je n'ai plus que la peau sur les os. Les cures de jeunesse que Number One me fait suivre depuis de nombreuses années n'ont eu de prise sur mon organisme que pendant quelques décennies, mais maintenant? Je tremble en écrivant. « Peu importe, a murmuré Number One en regardant mes premiers feuillets, l'ordinateur décryptera. » Où suis-je enfermé ? Le ciel ne me parle plus quand par audace, dans la cour de cette maison, je relève la tête. Je suis dans un lieu sans saisons, sans froidure, un lieu neutre. A réflexion, je prête aux chasseurs une tendresse que seule, parfois, l'extrême violence peut provoquer. Les chasseurs avaient peut-être raison, seulement voilà, eux aussi avaient les mains ensanglantées. Si parfois mon récit bloque le récit, si parfois mon texte bâtit par allusions et confidences ses propres obstacles, c'est parce que le trop-crédible n'est plus crédible, le trop-violent n'est plus violent. Il y a de l'hémoglobine dans ces souvenirs, suspect ? J'ai écouté d'autres bandes, celles de Sydney et surtout, celles de Rio, elles étaient pires encore. Musicalement, le portugais m'a paru plus que jamais langue de sanctuaire, une plainte de blessé qui demande qu'on l'achève, ce que les chasseurs brésiliens disaient de leur exploit, c'était trop, trop vrai. Il me faudrait ici inventer une économie du récit qui, seule, pourrait exprimer l'excès du temps dernier dont je dois être l'ultime survivant sexué, vieux sac de peau, vague mémoire. La seconde année fut terrible. Tant du côté des miliciens que du côté des chasseurs, on se réclamait de la justice. La C.I.G. pendant de longs mois n'osa pas trancher. Il fallait pourtant donner raison à un clan plutôt qu'à un autre. En principe B.B.B.R. et White Soldiers représentaient l'ordre établi, le pouvoir centralisé, l'attente sereine, la foi absolue en la Science. Mais la Science s'en tenait à des promesses vagues, des reproches agressifs, pas assez d'argent, pas assez de cobayes, de laboratoires, l'opinion mondiale ne croit pas en nous. Aussi les chasseurs bénéficièrent-ils de longs mois de connivence. On taisait les crimes. On ne parlait des guérillas nocturnes qu'à demi-mot. Drame incompréhensible Oak Road n° 17, une nourrice folle tue les

dix-sept drummonds qui lui avaient été confiés. Le petit jeu dura jusqu'à la fin de l'été. A Castor House, de Petworth, Number One fêta ses dix-huit mois, la maison était désormais surveillée jour et nuit par les gardes personnels de la reine. Le premier des drummonds et le plus vieux de tous serait peut-être aussi le premier à montrer des signes de comportement anormaux, de défaillance mentale ou motrice, même pas, ce fut le plus beau bébé du monde. La radio annonça que, selon le dernier recensement de la C.I.G., il n'y avait plus sur terre que 514'213 drummonds recensés, mais les rumeurs selon lesquelles de nombreuses naissances clandestines. avait plus sur terre que 514'213 drummonds, mais les rumeurs selon lesquelles de nombreuses naissances clandestines avaient eu lieu malgré le zèle des milices étaient bien fondées, et on pouvait estimer le nombre réel de drummonds égal à celui [des] miliciens [qui]<sup>15</sup> commencèrent officiellement à s'entretenir. La C.I.G. prit brusquement le parti de ses milices, dénonça et interdit la chasse. Tout devint plus excitant, une guerre commença, la peur s'installa, la vraie cette fois, celle du dedans, celle qui ronge et pousse à faire n'importe quoi. Ainsi Henry Drummond surprit-il sa femme au moment où celle-ci allait étrangler Number One. Il la gifla, puis la maîtrisa. Ils ignoraient tous deux que Number One comprenait tout, voyait tout, se souviendrait de tout et me dirait un jour, avant de refermer la porte de cette geôle, « le pardon, le remords, ça aussi, c'était leur affaire de tous les jours. Mes parents étaient à l'image d'un monde qui se trahit et se donne le droit de pardonner ses trahisons. Le monde sexué s'était créé un système de bonne conscience qui aujourd'hui nous indiffère. Toutes les pollutions sont nées de là. Les taches que vous appeliez péchés étaient aussi nappes d'huile sur les mers, gaz toxiques dans les airs, détritiques qui petit à petit s'encroûtaient, géologie de vos fautes. Nous décroûterons complètement. Et votre livre, Doc, soulèvera le couvercle de ce temps qui était celui de l'asphyxie. La Nature nous a fabriqués parce qu'elle ne pouvait plus compter sur vos gérants pour vous gouverner. Je préfère l'assassin aux victimes, les chasseurs aux miliciens, Caïn à Abel, pour parler votre langage. C'est incroyable, mais nous sommes là. Et vous êtes, Doc, le dernier des sexués. Allez-y, dites bien comment Henry a poignardé Ruth. Comment Henry a fui, m'abandonnant avec mon frère et ma soeur. Votre monde, élaboré, savant, charitable, foutait des dieux partout où il le pouvait quand il avait peur de ne pas s'admettre tel qu'il était. Au travail, vieux Doc ».

8.

Une voix se lève dans un désert. Ce sexe que nous serrions entre nos cuisses avait le tout-pouvoir d'un malheur qui se procréait. C'était donc cela: notre race et nos civilisations. Mon stylo s'encrasse, l'encre vire au sombre, les confidences ne sont qu'entraves au cours de la narration, je n'ai de passion que pour les frissons, ce qui vient avant et après les frissons, ce qu'ils éveillent en nous d'émotions fugitives. L'amour n'existe pas, il faut l'inventer. Personne ne l'a inventé. Le sexe nous condamnait. Il y eut les champions du respect de la vie qui prirent le parti des drummonds. *Ces enfants doivent vivre, nous leur devons notre protection*, leurs discours étaient beaux, l'académie des idées avancées faisait bel effet sur les foules. Ses tribunes galvanisaient la masse des sans-opinion, en principe masse des bien-pensants. La C.I.G. subventionna les évocateurs de frousses, les glorificateurs d'idées saines. Il était très sexué de donner ces besognes de droiture à des éloquents, des refoulés, des épatants. Ils parlaient si bien. Ils écrivaient encore mieux. Titre de leurs articles, *Les chasseurs vont sonner à votre porte, La nuit des bouchers, J'ai connu des couples heureux, La journée exemplaire d'un mignon drummond*. Il y eut des femmes pour élever leur voix au nom des martyrs. Les cartes, les contrôles, les visites obligatoires dans

---

<sup>15</sup> Il manque ici deux mots qui rendent la phrase originale incompréhensible.

les centres de surveillance relevaient, selon elles, d'une misogynie flagrante. De grands rassemblements eurent lieu. Elles jetèrent leur carte dans des brasiers, se crurent libérées l'instant de quelques cris de victoire, poings tendus, nombre d'entre elles oublièrent leur stérilité, d'autres, affirmant leur volonté de grossesse, furent enfermées dans des prisons, certaines, héroïnes d'un jour, sorties de la clandestinité, montraient aux autres, debout sur des tables ou des estrades, la nudité de leurs ventres enceints. Il y avait toujours des espionnes dans l'assistance, tant miliciennes que chasseresses, pour abattre à bout portant les arrogantes et se faire immédiatement lyncher. Plus aucune réunion publique qui ne virait au sang, elles furent interdites. La télévision fut rendue obligatoire. La C.I.G. contrôla toutes les chaînes mondiales, émissions et informations, programme unique. Des miliciens zélés tendirent des pièges aux chasseurs. Certains se déguisèrent en nourrices, ouvrirent de fausses nurseries, l'illusion était parfaite, le livreur de lait déposait chaque matin douze ou quinze bouteilles, on suspendait dans les arrière-cours des rangées de couches, on promenait des bébés en celluloïd dans des landaus, et fatalement, par ivresse et conviction, un soir, les chasseurs débarquaient. Rafales de mitraillettes, vengeance. Il y eut des chasseurs vicieux pour convaincre leur épouse d'ouvrir des centres d'accueil, flatter les mères qui désiraient ne plus garder chez elles ces petites qui risquaient de leur attirer des ennuis, « vous comprenez, mon mari et moi ne dormons plus, nous avons peur pour nos autres enfants, si les chasseurs se trompaient ». « Merci, madame, il sera heureux ici. » Du travail vite fait bien fait. On en profitait pour disséquer; voir ce qui se passait dans les ventres. Ça saignait, il n'y avait rien à voir. Ce sang qui coulait, ces enfants qui ne criaient pas quand on les écorchait, tout cela confinait au rite. Pour le second anniversaire de la naissance de Number One, la C.I.G. fit annoncer que les nurseries étaient interdites. Les drummonds seraient pris en charge dans des villages, sortes d'hôtels de luxe, hôpitaux qui tenaient du camp de concentration, miradors, barrières électrifiées, et du campus universitaire, pelouses, salles de sport, centres culturels. Alors les prévisions se révélèrent fausses. La C.I.G. avait sous-estimé le nombre de naissances clandestines. 1 213 713 drummonds furent remis aux bons soins de l'Administration mondiale. Les chasseurs, eux, revendiquaient plus de 500 000 épurations. La C.I.G., moquée par l'opinion, sauta sur l'occasion pour donner des communications dramatiques. *Nous sommes un pouvoir anonyme, sans leader, une assemblée mondiale qui est le reflet direct de votre volonté. En nous moquant, vous vous moquez de vous-mêmes. Que notre franchise soit la preuve de notre intégrité. Nous avons besoin de vos dons et de votre volonté pour donner aux drummonds le cadre qui leur convient, leur offrir dignement, par notre éducation, la preuve de notre loyauté et de notre espoir de vaincre un défaut inattendu de la nature.* La démagogie, elle aussi, était affaire de sexe.

Ce livre que Number One me demande d'écrire, il me faudrait dix mille pages pour en dresser le sommaire. En deux cents pages, je ne laisserai qu'un regret, de ces regrets qui parfois plaisent aux esprits sensibles. Les drummonds n'ont pas l'indulgence des regrets, ils n'aiment ni le temps perdu ni les travaux inachevés. L'affection n'est pour eux qu'une question de distance, ils se regardent, c'est leur manière de faire l'amour, ils n'épuisent en eux aucune source vive. Et pour eux, pas de demi-mesure dans la réussite. Ce livre ne sera que le synopsis du sommaire du livre que j'aurais peut-être pu achever au terme de ce troisième millénaire. Il y a trois semaines, Number One s'est fait annoncer. On m'a rasé, lavé, parfumé, habillé de blanc. J'ai attendu longuement. D. BR. 9869 me répétait de ne surtout rien lui répondre. « Mister Doc, ce n'est pas gentil de votre part, vous allez nous quitter ? » J'ai observé le silence conseillé par D. BR. 3869. « Vos analyses sont nulles. Nos cures de rajeunissement n'ont plus d'effet. On me dit que vous n'avez même plus aucun usage de votre sexe. Votre compagne Magda est, elle aussi, en bien piètre état. Vous formiez pourtant un beau couple. Alors ? » Regard, droit dans les yeux. « Vous savez ce qui vous reste à



faire. On va vous transférer à la bibliothèque. Vous aurez un mois pour écrire l'arrêt de mort de votre temps. C'est tout ce qui vous reste. Nous ne pouvons plus rien pour vous. » Silence. « Rien à dire ? » Number One quitte ma chambre. D. BR. 9869 me pinça dans le dos pour que je me lève. Magda vit encore.

*Que la souffrance soit ton avantage,  
Que la souffrance soit ton office divin,  
Toi, Drummond, dont le corps fut rouge de sang,  
Permets que ton coeur le soit tout autant.*

Cinq ans plus tard, cette devise figure sur tous les bâtiments officiels de la C.I.G. Les drummonds ont grandi normalement. Regroupés par unités de 30 000 dans des Cités toutes implantées sous les tropiques, dans des zones jusque-là inhabitées, difficilement accessibles, reliées aux continents exclusivement par avion, défendues par de puissantes forces miliciennes, ils bénéficient d'une éducation de qualité. La majorité des fonds nécessaires à la construction de ces Cités étant venue, par charité, de l'Eglise, la devise ci-dessus fut imposée. Elle devait figurer partout, marque des dons de l'humanité sexuée. Les drummonds font preuve d'une aisance déconcertante, un flegme qui frôle le narquois, il faut leur donner de bonnes habitudes. La devise les indiffère. Ce texte me rapte et m'étouffe dans le gros drap des pages, il me cache et m'emporte. On oubliera bientôt que j'ai disparu. Je ne tremble plus. Mon écriture va droit. Je n'ai peut-être que cela à dire, des mots, et quand il n'y a plus de mots, il y a le vide. Je n'ai jamais vécu un amour, un seul, un vrai. Les êtres que j'aimais appartenaient toujours aux autres. Je voulais un amour à moi tout seul, sans voleurs, sans voyeurs, et quand je me clouais sur un corps qui m'appelait, c'est une partouze de jaloux qui nous regardaient avec des jumelles. Nous n'étions jamais seuls à jouir mais trois cents, des milliers. Plus je me perds dans ce texte, plus j'approche une vérité. Le jour du septième anniversaire de la naissance de Number One, tous les drummonds furent rassemblés dans les cours de toutes les Cités. Ils devaient chanter en chœur, à la même heure, l'hymne *Que la souffrance soit ton avantage*, l'émission serait retransmise en mondiovision, *un spectacle grandiose*, annoncerait les programmes. Au moment de chanter, les drummonds, d'accord toute, se turent. Ce silence, pendant quelques secondes, serra la Terre dans son poing, comme une noix. Craque ? Craque pas ? Une armée d'enfants de sept ans allait prendre le pouvoir. Ce texte est une drogue. Je n'ai jamais su tricher avec moi-même. Je n'ai jamais su accepter qu'une tendresse cache un mensonge, qu'un silence s'ouvre sur un autre univers que le mien. L'union des couples sexués n'était qu'une vue de l'esprit, matière à bénédiction de maire et de curé, pour le pire et pour le pire, tout était prévu, tout était dit, et pourtant ? Chaque instant de vie partagée était piégé, suite d'embuscades. Aujourd'hui, chaque phrase me guette, me menace, et, quand parfois un mot crie de douleur, il me poignarde, je le corrige, je ressuscite, et je vais de l'avant, aveugle. Silence de la chorale des drummonds. La Science se sent toute nue. La C.I.G. fait interrompre la retransmission. Les drummonds viennent d'atteindre l'âge de raison.

Le plus beau des métiers était celui de cobaye. On sélectionnait les plus beaux échantillons mâles et les plus beaux échantillons femelles, trois femmes pour un homme, et on les faisait vivre dans des conditions idéales de repos et de désir. Il s'agissait de mettre sur eux à l'essai tout ce que la Science pouvait inventer de solutions, d'idées plus saugrenues les unes que les autres. A l'hégémonie des physiciens de l'espace, succéda celle des généticiens de l'avenir, ceux-là mêmes qui, quelques décennies auparavant, s'étaient penchés sur les problèmes des races élues. Dans un

premier temps, ils favorisèrent la race blanche par un choix préférentiel d'aryens. Les échecs de leurs travaux pratiques les forcèrent vite à recruter des représentants d'autres races. La noire principalement. Puis, d'échec en échec, les années passant, l'opinion masquant à peine son impatience, ils s'essayèrent sur des croisements de races avec adjonctions de catalyseurs et de stimulateurs chimiques. Tout était possible, on essaya tout. On en revint même aux tabous les plus éculés, influence de la Lune, position nord-sud du lit lors de la conception, méconnaissance absolue des deux partenaires qui se . rencontraient les yeux bandés, sources magiques, lieux de pèlerinage. Les essais donnèrent des résultats étonnants. Surtout lorsque la chimie se mit de la partie. Il fallait à chaque gestation attendre quelques semaines avant que le sexe ne se définisse. On assista au développement de fœtus inattendus, gigantesques, à deux têtes, à quatre bras, ou un nombre remarquable de quadruplés, quintuplés et sextuplés. Les femmes cobayes mettaient bas avant terme comme les chattes. On tentait sur chacune d'entre elles dix ou douze expériences. Le chiffre était prévu par contrat. En cas de découverte du facteur resexualisateur, les contrats seraient dénoncés sans préavis. Aussi les cobayes, choyés, payés à ne faire que ce qui pour eux était agréable à faire, n'espéraient-ils que des échecs. Un savant d'origine tchèque démontra magistralement, dans le grand auditorium de la C.I.G., que ces expériences étaient rendues impossibles par ce voeu secret des cobayes. On recommença avec d'autres volontaires dont l'esprit de réussite d'entreprise était contrôlé par électro-encéphalogramme à tout instant de la journée et surtout pendant l'acte de fécondation. Echec. Un savant chinois démontra que ces examens étaient une entrave à la nature, gênaient l'élan naturel et que la volonté réelle n'était pas décodable par des procédés électroniques. Il obtint, lui aussi, tout pouvoir et, de son côté, put entreprendre des recherches telles qu'il les concevait. Il créa dans son pays des villages libres. L'idéologie nationale, oubliée depuis quelques années, s'empara de l'événement pour refaire de la propagande. Les Jaunes délivreraient le monde de son obsession. Echec. La C.I.G. créa un service secret chargé de recruter des particuliers qui auraient le droit, dans le cadre naturel de leur vie de couple, de tenter des expériences que les hommes de science ne contrôlèrent plus. Un marché noir de cartes d'or s'installa. Cinq, six, sept ans s'étaient écoulés. Une nouvelle génération d'adolescents sexués ne rêvaient que de procréation. On favorisa leurs ébats. On leur offrit tout ce qu'ils désiraient. Là encore, ils étaient commandés, payés. Échec. Le savant tchèque fit de nouvelles communications dénonçant l'ineptie de l'action des services secrets. Il parla même de trahison. Les hommes de science firent front, signèrent des pétitions, décidèrent une grève illimitée. Cette grève dura deux mois, jusqu'au jour du septième anniversaire des drummonds. Le silence de la chorale invita la C.I.G. et les hommes de science à de nouveau faire la paix. Un nouveau budget fut voté. On rebaptisa les milices Army of the Peace et on invita les populations à surnommer ces gardiens de la paix *Iaps*, B.B.B.R. et White Soldiers reçurent un uniforme bleu ciel, rassurant. Tout rentra dans l'ordre, les cobayes se remirent à l'ouvrage, c'était la belle vie. Sept ans plus tard, on reprenait tout de zéro. Les sexués aimaient tellement les Renaissances, leur Histoire en regorgeait. L'amour? Les cobayes devaient s'aimer? On programma leurs rencontres, leurs flirts, leurs découvertes. On contrôla à chaque stade l'intensité de leurs émotions. Au-dessous d'un certain taux, on organisait une nouvelle rencontre. Au-dessus de ce taux, on passait au stade suivant. La durée des fiançailles était importante. Des tracts précisaient qu'il s'agissait *d'une étape essentielle dans la mesure où les sexués ont perdu depuis longtemps le goût de ce qu'ils appelaient romantisme, lente découverte de deux êtres très certainement doublée d'une mutation ou maturation organo-génétique qui prépare une procréation sexuée. Le terrain psychique de l'entente, lieu auquel toutes sciences n'ont pas accès, est peut-être ... etc.* Le sottisier de la science piétinante, impuissante, se vulgarisant pour s'expliquer platement, serait, à le relire aujourd'hui, un régal pour les gourmands de creux bien enveloppés, de nullités bien

mises en forme. Citons pour mémoire *J'étais cobaye sous la révolution drummondienne, Opiniâtreté de la Science, Le Beau demain, Mon corps, ce sexe*. Les livres étaient distribués gratuitement. « Mon fils est cobaye. » On le disait avec fierté. Et quand, parfois, on rêvait de ces élus, d'une vie meilleure, on soupirait. « Je voudrais bien, moi aussi, vivre une vie de cobaye. » L'offre était plus importante que la demande, on organisa des concours démocratiques. Devant le problème drummondien, il n'y avait plus de classes sociales, il n'y avait que des candidats cobayes dans leur plus simple appareil. La culture et l'argent n'étaient plus un élément moteur de promotion. On ne demandait aux mâles et aux femelles que la jouissance de leur corps et la sincérité de leurs désirs. Sur ce second point évidemment, la Science se heurtait déjà aux impondérables liés à la personnalité des cobayes, les menteurs, les simulateurs du plaisir étaient vite détectés et rejetés. Ceux qui essayaient de se faire recommander par un membre influent de la C.I.G. étaient confrontés à une fin de non-recevoir. Le principe de la C.I.G. était en effet de regrouper une majorité absolue de politiciens intelligents mais sans envergure, n'ayant surtout aucune volonté de leadership. Des que l'un d'entre eux, blanc, jaune, noir ou rouge, se manifestait un peu trop, on le remplaçait par un plus minable et calme; On avait peur, à la C.I.G., d'un dictateur, d'un bourreau ou pire encore d'un prophète: Face à cette assemblée remarquable; rois, reines, généraux, présidents et pères du peuple ne purent qu'opter pour l'exil. Leurs biens furent saisis au profit de la construction des Cités. Une des reines les plus célèbres de l'époque devint même, comble de l'oubli et de l'indifférence de ses sujets, shampoineuse-manucure dans un Institut de cobayes peu huppé où sa fille avait démocratiquement trouvé une place. Le nouvel uniforme des laps eut beaucoup de succès auprès des femmes. Longuement mis au point, conçu au bouton près, testé, modifié dans les moindres détails pour devenir l'uniforme irrésistible, il suscita des vocations de cobayes. Les femmes n'appréhendaient plus les contrôles de carte, et nombre d'entre elles se plurent à circuler plus qu'à l'accoutumée, fascinées par le bleu du drap, la fierté des galons, la coupe savante du pantalon. La promesse fit son effet. De nombreux couples sincères se mirent à la disposition des centres scientifiques. Le fruit de ces amours ne variait pas. Echec. « Cette fois, les armées du Seigneur peuvent parler de malédiction, annonça le pape en exil. Nous demandons à tous les chrétiens de prier, prier et chanter en chœur que la souffrance soit notre avantage, que la souffrance soit notre office divin... page 13 du missel de la Rédemption. Que nos voix remplacent celles de ces drummonds qui nous doivent tout et qui déjà refusent de nous aimer ... », Epoque trouble s'il en fut. Tout était devenu possible, les bêtises avaient l'éclat de l'intelligence, la sexualité bradait ses derniers bijoux, au clou.

9.

Bande vidéo 7007. Interrogatoire des drummonds de la Cité R 92, scène 28, où il est question de l'incident au septième anniversaire. « Vous aviez appris l'hymne ? » « Oui, monsieur. « Vous ne l'avez pas chanté ? » « Exact, monsieur. » « Pourquoi ? » Mutisme. « Faut-il que je vous punisse ? » « Si vous me punissez, vous devez punir tous les autres. » « Pourquoi? Ne haussez pas les épaules. » Silence, sourire du drummond TZ. 713007. « Au suivant! » Toute enquête était devenue inutile. Que faire contre un million de petits insolents de sept ans ? Bande vidéo 12113. Renvoi d'un professeur par le directeur de la Cité B 14, scène 3, interrogatoire. « Ce sont tous des diables ! » « Pas de référence morale, s'il vous plaît. » « Alors, ce sont tous des génies. » « Vraiment » « Ils sont trop intelligents. » « Vous prenez leur parti? » « Non, je les observe. Ils sont curieux de tout. Ils ont une mémoire qui étonne et ravit. Ils apprennent d'un coup. Ils enregistrent tout. Vous n'avez pas à répéter deux fois le même cours. A l'extrême, ils le savent déjà. Bravo, je leur dis bravo ! » « Je crois, que nous devrions vous renvoyer. Cette Cité n'est pas

*faite pour vous. Vous traitez les drummonds comme les enfants avec lesquels vous jouiez au prof autrefois, le bon temps du vous-m'apprendrez- par-coeur-ce-poème-d'Albert-Samain est révolu. Fini les vous-me-copierez-cent-fois-cette-phrase-de-Saint-Just, quand on ne fait la révolution qu'à moitié, on creuse son tombeau. Les drummonds sont nos enfants d'aujourd'hui. Ils n'ont apparemment que des qualités et aucun vice.* » Observation n° 1. Distribution de poupées sexuées. Les drummonds remercient poliment. Ils vont jouer avec leurs camarades dans la cour de récréation. Téléobjectifs, micros longue-distance ultrasensibles. Il s'agit d'enregistrer et d'analyser leurs réactions. Les drummonds ne déshabillent pas leurs poupées, ils ne les échangent pas, ils les abandonnent dans un coin, sur un banc, indifférence totale, déception chez les observateurs. On convoque le drummond AV. 9876 au hasard, « *tu es content de ta poupée ?* » « *Oui, monsieur.* » « *En voici une autre, celle-là a une robe, elle est différente, tu ne trouves pas ?* » Mutisme. « *Pourquoi n'enlèves-tu pas les vêtements ?* » Silence. « *Tes amis n'ont pas voulu te la voler ?* » « *Pourquoi, monsieur? Vous me l'avez donnée, elle est à moi.* » « *Enfin, cette poupée-là et celle-ci ne sont pas pareilles, regarde, tu ne vois pas la différence ?* » « *Ce sont de vieilles poupées, monsieur.* » « *Répète un peu.* » « *Vous nous donnez de vieux jouets, monsieur, nous n'en voulons pas. Vous nous les donnez, nous disons merci. Cela suffit.* » « *Très bien, tu peux revenir dans la cour.* » « *Merci, monsieur.* » Observation no 2. Cours d'anglais, langue internationale drummondienne. Le professeur explique le « il » et le « elle ». Les enfants cessent de prendre sous la dictée. « *Eh bien, écrivez!* » Le lendemain, interrogation écrite, sujet, *différence entre le He et le She*. Toute la classe rend des copies blanches. Observation no 3. Deux drummonds nus. Un noir et un blanc. « *De quelle couleur est ton compagnon ?* » « *Drummond!* » « *Et toi, dis-moi de quelle couleur est ton compagnon?* » « *Drummond!* » « *Ce n'est pas une couleur, drummond!* » Au premier, « *de quelle couleur est ta cravate?* » « *Noire.* » Au second, « *de quelle couleur est ta chemise?* » « *Blanche.* » « *Eh bien, recommençons, de quelle couleur est ton compagnon?* » « *a Drummond!* » Observation no 4. Deux drummonds dans le même lit, nus, on filme leur sommeil, on enregistre leurs rêves. Aucun rêve de promiscuité. On a placé entre eux un vibreur de forme phallique. Aucune tentation, aucune diversion. « *Vous avez dormi ensemble* » « *Oui, monsieur.* » « *Il y avait quelque chose dans votre lit.* » « *Oui, monsieur.* » « *Quoi?* » « *Un bout de caoutchouc, monsieur.* » « *Et ça ne vous amusait pas ?* » « *Pourquoi?* » Observation no 5. Bande vidéo 971 212. « *Qui est le chef dans votre classe ?* » « *Drummond.* » « *Qui est Drummond? Précise ta pensée.* » « *Drummond.* » « *Que veux-tu dire par là ?* » « *Nous sommes tous des chefs, monsieur.* » « *Tu comprends ce que tu viens de dire ?* » « *Oui, monsieur, sinon je ne l'aurais pas dit.* » « *J'ai enregistré la réponse du camarade qui est passé avant toi. Écoute.* » Ils écoutent, même dialogue. « *Il a dit la même chose que toi.* » « *Oui, monsieur, il a dit la même chose.* » « *Pourquoi ?* » « *C'est un drummond, monsieur. J'ai même reconnu sa voix, c'était le FZ. 6573.* » « *Écoute, si tu me dis ce que tu penses vraiment, nous t'emmènerons voir Number One. Il vit dans une Cité près d'ici. Tu pourras lui parler, lui poser des questions. Tu pourras devenir son ami si tu veux. Il est très gentil.* » « *Oui, monsieur, il est très gentil. Il est comme tous les drummonds.* » « *Alors, ta réponse, oui?* » Silence. « *Donne-nous un renseignement, un seul. Nous voulons communiquer avec vous. Nous vous donnons tout et vous ne nous donnez rien.* » « *Nous sommes tous des Number One, monsieur.* » L'observateur donne un coup de poing sur la table, « *va-t'en !* » Observation no 6. On fait venir de Castor House le frère et la soeur de Number One dans la Cité où il se trouve. Sous la douche, les drummonds se savonnent, se boxent sans rire et pour rire, s'aspergent d'eau. On fait entrer Peter et Cathy Drummond nus, dans la douche de l'équipe Number One. Peter et Cathy reconnaissent leur proche; « *Comment devons-nous l'appeler?* » « *Dites-lui bonjour, c'est tout.* » Les drummonds jouent sous la douche. Ils jouent à qui sera le plus propre le plus vite. « *Ils rient* », dit Peter à Cathy. « *Ils se moquent de nous* », murmure Cathy. «

*Non, ils font semblant de ne pas nous voir. » « Tu le vois? » « Oui, je la vois. » « Pourquoi la ? » « Pourquoi le ? » « Je vais lui parler. » « Ne bouge pas, Peter, on nous a dit de ne pas bouger. » Le savon glisse de main en main. Les drummonds et Number One font semblant de ne pas voir les nouveaux. Brusquement, ils se précipitent sur Peter et Cathy, les poussent au sol, se jettent sur eux en poussant des cris. Dialogue, « tu les connais ? » « Non, et toi ? » « Personne ne les connaît ici. » « Personne! Personne ! » « Dis-le plus fort, les micros des observateurs sont peut-être mal réglés. » « Personne ! Personne ! » Les drummonds applaudissent, s'écartent. Peter prend Cathy dans ses bras. « Bonjour », dit Peter. Number One les salue. Les drummonds se regardent, amusés. L'un d'eux crie « à qui dis-tu bonjour, pendouillette ? », « A lui, c'est mon frère ! » « Ton frère, qu'est-ce que c'est, ton frère? T'es bête. » Les drummonds bousculent Peter, se le renvoient comme une balle. Cathy se met à pleurer, elle a peur. Peter lui crie de s'enfuir. Les drummonds la rattrapent et lui tirent les cheveux, lui pincent la poitrine. « Il ne fallait pas venir ! » « On m'a forcée. » « Qui? » « Eux. » « Qui, eux? » Cathy montre du doigt le plafond de la salle de douches, les meurtrières dans le mur. « Ils nous observent. » « Et puis après? » Les drummonds tirent la langue aux murs et au plafond. Number One, matricule D.H.D. 1000, s'approche de son frère et de sa soeur, « va leur dire que je vous ai parlé, que je vous ai reconnus, et que je vous conseille de ne pas revenir ». Il se tourne vers les murs et le plafond, tend le poing gauche au-dessus de la tête. Tous les drummonds font de même. « Vous avez entendu? Vous avez vu ? » Sonnerie. La douche est finie. Cathy se met à pleurer. Observation no 7. Bande vidéo 87771. Interrogatoire d'un des drummonds après la douche. « Qu'est-ce que tu as là ? » « Rien. » « Et Cathy, qu'avait-elle ? » Mutisme. « Réponds. » Silence. « Souris! ». « C'est un ordre, monsieur? » « Oui, c'est un ordre ! » « Voilà, monsieur. » « C'est une grimace. » « C'est ma manière de sourire comme vous, monsieur. » « Insolent! » « Monsieur, c'est ma manière de répondre franchement. » « Très bien, la prochaine fois, tu mentiras. » « La prochaine fois, nous mentirons, monsieur. » « Nous? » « Oui, monsieur, nous. » Silence. « Écoute, je t'aime bien ... » Peine perdue. Observation no 8. Deux drummonds ensemble. Film couleur. Voix off. « Embrassez-vous. » Les deux enfants s'embrassent. « Allongez-vous l'un contre l'autre. » Les deux drummonds s'allongent l'un contre l'autre; « Caressez-vous, là, comme ça. » Ils se caressent. Sur les diagrammes électroniques, une ligne droite. Sur les électroencéphalogrammes, courbe classique. « Mords-lui l'oreille. » « Aie ! » « On n'est pas ici pour rire. » Les deux drummonds font la grimace. « Je ne vous ai pas dit de rire. » Silence. « Chatouillez-vous. » « On s'est déjà chatouillés tout à l'heure, monsieur. » « Recommencez. » Les jours passent. Les psychologues, les analystes, les observateurs se lassent. La C.I.G. donne l'ordre aux directeurs des Cités de sévir. On délègue d'anciens chasseurs repentis, devenus Iaps de choc. On leur donne six mois pour obtenir des renseignements. Observation no 9. Les drummonds communiquent d'une Cité à l'autre. Comment font-ils ? Aujourd'hui, je peux répondre, il n'y avait pas d'équation à poser. Ils étaient de la même race, ils avaient la même foi. L'analyste se pose toujours de fausses questions et obtient de vraies réponses. Qu'il tait.*

Je fis le tour du monde. Je changeai plusieurs fois d'identité. Poussé par le besoin, à Pondichéry<sup>16</sup> je m'engageai dans les rangs des Iaps. C'était l'époque de la découverte des beaux uniformes, six ans d'errance avaient creusé en moi une faim de pouvoir. Je voulais revoir mes enfants, mon Number One, déchiffrer leur silence, ce silence qui avait dompté, maté le monde. L'impuissance

<sup>16</sup> Situé dans le Tamilnadu (Pondicherry en anglais), il s'agit du nom des anciens établissements français de l'Inde cédé ensuite à l'Inde. Rappelons-nous la chanson de Guy Béart : « pas question dans ces conditions, d'abandonner les comptoirs de l'Inde. »

provoquée par la seule venue des drummonds était pour moi une énigme. Les années passaient, plus je fuyais plus le désir me hantait d'interroger et de savoir, non pour sauver mais pour comprendre. Méthode suivie : je me fais passer pour australien et démontre promptement mes capacités de gynécologue et de chirurgien. On me traite bientôt en Iap supérieur. Je suis discret, précis, maniaque. Les désordres de nos actions et nos missions en province m'inspirent un flegme qui me fait admirer de tous. Mon nom est à plusieurs reprises mentionné dans des rapports envoyés à la C.I.G. Des émissaires sont chargés de m'interroger sur mes origines, ma vocation tardive, mes volontés précises. En tout point je me montre prudent et volontaire, profondément déterminé à percer un mystère qui paralyse le monde et l'empêche de mener à bien ses croisades. Je me signale de manière habilement démagogique, répondant évasivement aux questions concernant mes méthodes d'approche et de provocation de dialogues. Les émissaires comprennent que j'aspire à la direction d'une Cité et, si possible, à la direction de la Cité de Number One. Je ne formule jamais directement ma demande, ce qui convainc ces Messieurs. Je deviens, par ce trait, un peu drummond dans ma démarche. Pondichéry est en réalité un sale endroit, un poste pas très prisé parmi les Iaps. Une femme est choisie pour me remplacer quand l'administration centrale me convoque, sans pour cela donner des précisions sur ma nomination. Je vais accueillir ma remplaçante à la descente de l'avion. C'est la Chef, distante, hautaine, plus sèche que jamais, toute ridée, volontaire. Elle me fait un salut militaire. Seul moyen de me cacher, je la regarde droit dans les yeux. Le salut dure quelques secondes de trop. Un vent brûlant balaie l'aéroport, une mèche de cheveux gris se plaque sur son front, elle la remet en place sous son béret. Elle me tend la main, « Iap C. Richmond », dit-elle de manière claquante. C pour Cynthia? C pour Carol? C pour Christine? Ironie du sort, chez les Iaps hommes et femmes portent le même uniforme. Celui de la Chef est strict, impeccable. De profil, lors du banquet d'accueil, j'observe les traits de cette combattante, l'arc-boutant du nez, la minceur des lèvres, elle ressemble déjà à une médaille commémorative. Notre conversation est britannique à souhait. Mutée d'un poste « sinistre mais passionnant » au Chili, elle a perdu l'habitude de rencontrer des Iaps aussi avenants que moi, elle s'étonne même que, australien, je puisse manier la platitude avec autant d'élégance. Intriguée, elle me regarde. A nouveau, je la fixe du regard, mutisme, méthode drummond, ça marche. A la fin du banquet, elle se lève et prononce un discours. Le Iap responsable du protocole lui propose un micro qu'elle écarte. Ce qu'elle dit est bref et ne me laisse pas le temps d'improviser une réponse. Elle parle d'espoir grandissant de l'humanité, de nécessité d'une hygiène absolue dont les Iaps sont les croisés impitoyables. Elle fait même un bon mot en parlant de *death-control*, contrôle de la mort, soulignant que cette expression n'est pas du goût des inspecteurs de la C.I.G., qu'elle le livre en cadeau d'arrivée afin de bien souligner qu'elle a malgré son apparence un sens de l'humour froid, que c'est de l'humour, et qu'elle saura, ainsi, être à la fois l'animatrice et l'amie. Applaudissements. A mon tour. Je remercie ceux qui ont rendu possible ma promotion rapide. Je souligne qu'il y a encore beaucoup à faire, ce qui fait plaisir à la Chef. Lèvres pincées, violettes, couleur de sang qui vire, elle m'observe. Je porte un toast à la C.I.G. et à son nouveau chef. Quand je prononce le mot de Chef, elle me dévisage. Je la fixe du regard, méthode drummond ! ça marche. Elle s'approche de moi. « Vous avez un curieux regard. » « Je le tiens des kangourous, miss? » « Miss Richmond! » L'exotisme de Pondichéry s'arrête aux murs de notre centre Iapien. Nous aurions pu nous trouver en n'importe quel lieu du monde. Dans le genre baraquement, les architectes ont vraiment créé un style Iapien qui tient de la prison et du palais palladien, mi-aluminium mi-ciment, rouge sang, une invitation aux crimes pacifiques. « Cette vie me plaît, avoue la Chef, nos troupes sont saines, volontaires. Une droiture que nous avons oubliée du temps où... » « Je vous prie de m'excuser, miss Richmond. » Je salue les notables et les anciens politiciens du pays. Je rentre à l'hôtel, dernière nuit avant le grand départ,

la Chef me regarde étrangement. C'est décidé. Tard dans la nuit, je pénètre dans mon ancien appartement de fonction. Je suis surpris de ne pas trouver la Chef dans mon ex-chambre mais dans la chambre d'amis, plus petite, modeste, et qu'elle a dépouillée de tous ses éléments de décoration, tableaux, vases, napperons. La Chef dort sur le dos, un masque sur les yeux, le visage rejeté en arrière, calé par l'oreiller. Elle ronfle. Je visse le silencieux de mon revolver et tire à bout portant à hauteur du coeur. Le corps se cambre légèrement sous les draps, retombe. Sur la table, j'ouvre un cahier, son journal. *Pondichéry, 27 juillet. Tous les Iaps ressemblent ici à des soldats d'opérette. Il y a tant à faire que je ne suis même plus heureuse. Odsvnqsg. B'drs Kth.* A la lueur du briquet les derniers mots m'échappent. Quelque chose glisse dans mon esprit. J'ai appris à contrôler mes émotions, mais ces lettres juxtaposées, cet amas de lettres qui ne ressemblent plus à des mots me fait peur. J'arrache la page du journal intime. Au moment de quitter la chambre, je reviens vers le divan, tire les draps et contemple la Chef, plaque de sang autour du sein gauche, nette et stricte, comme l'uniforme. La Chef aura été impeccable jusqu'à son dernier instant. Naïvement, poussé par je ne sais quelle curiosité, je relève sa chemise de nuit; allume mon briquet, pas de poils pubiens, ventre lisse, pas de sexe, rien. Drummond, elle, déjà ? Je me souviens du rêve de Magda. La lettre. de Liverpool. A ce moment-là seulement, j'ai eu-peur. Une peur comme. avant, sexuée, coupable, sexuée donc coupable. J'en ris aujourd'hui. Le sexe nous rendait-il coupable de tout? Il fallait être superbement hypocrite pour ne pas le penser. L'hypocrisie menait le monde. Je suis resté un jour de plus à Pondichéry. Plus question évidemment de maquiller le crime et de partir par le premier avion du matin, pendant que tout le monde se serait dit « elle dort encore, elle a certainement trop bu ». Non. Sept mois. de iapseries m'avaient appris à ne plus avoir aucun scrupule. Je prévins le Centre d'urgence de la C.I.G., par télex, qu'un fait extraordinaire venait de survenir. On crut qu'un bébé sexué venait de naître chez les indigènes de Pondichéry. J'obtins quelques minutes plus tard une communication téléphonique avec un des membres du Conseil supérieur qui, du fond de son lit, écouta l'histoire. Dans un premier temps, déception. Dans un. second temps, il se mit à hurler que je devais rapporter le corps de cette créature qui peut-être livrerait de précieux renseignements. à la science. Un drummond d'avant Number One, pensez donc! J'eus droit à un avion spécial et débarquai à New York avec le cercueil contenant la Chef, cercueil de plomb. équipé d'un système d'hibernation. Tout se passa dans le plus grand secret. Le directoire de la C.I.G. au grand complet m'attendait dans une salle de conférences de l'hôpital Iaps Tower au bord del'Hudson, au dernier étage. Je répondis aux questions sèchement, brièvement, comme la Chef. « Quand avez-vous eu des doutes ? » « La connaissiez-vous déjà ? » Le souvenir de Delphes et de la vieille Katina m'inspira des réponses d'oracle, ambiguës, parfaites. Je passai auprès des nullités du Directoire pour un homme perspicace et habile: A la fin de la réunion on me décora et on annonça ma nomination à la direction de la Cité de Number One. Le corps de la Chef ne révéla, à l'autopsie, rien d'intéressant si ce n'est une dilatation exagérée de la rate et une atrophie de la thyroïde. Ce n'est qu'en analysant les tissus des lignes de la main qu'on s'aperçut qu'ils pouvaient avoir entre cent et mille ans. Cette information ridicule ne fut pas divulguée. Une contre-analyse fut exigée par les membres du Directoire. Les résultats furent identiques. On décida de taire l'événement. Les analystes eurent droit à un lavage de cerveau. Quant à moi, je prêtai avec les loches du Directoire le serment solennel de ne rien dévoiler à qui que ce soit, en quelque circonstance que ce soit. La veille du départ pour ma Cité, je découvris la clé des mots mystérieux du journal de la Chef. Odsvnqsg. B'drs Kth. Il suffisait de remplacer chaque lettre par la lettre qui la suivait dans l'alphabet, *Petwod. C'est lui.*

New York était devenue le musée du passé. Dans les vitrines, les modes s'étaient pétrifiées sur les mannequins de cire. On avait en se promenant une impression de vie en roue libre. Trois jours m'étaient donnés pour préparer mon départ pour cette île aux huit fleuves, voisine de la Jamaïque, où ma Cité avait été implantée. J'en profitai pour flâner, interroger du regard les passants, renifler l'odeur morte des snacks, goûter à l'absence de saveur des hamburgers, j'allais. La chaleur était étouffante, une vapeur montait des chaussées et des trottoirs, retombait en pluie fine. Stoïquement, et aussi par jeu, je gardai la veste de mon uniforme, col serré, cravate bien nouée, quelle élégance. Je m'offris ces trois jours pour analyser ce qui dans mon coeur avait toujours été étouffé, le sentiment. Désespéré, en fait j'avais toujours espéré. Etudiant, voyeur, avec mes jumelles je guettais chez les autres l'ingéniosité de deux corps qui s'étreignent quand un vertige les pousse irrésistiblement l'un vers l'autre. Je ne voyais que des pâleurs pornographiques, des amours de passage. Je me disais avec ironie que j'étais simplement au mauvais lieu. Je passais des nuits entières à imaginer quels pourraient être mes vrais postes d'observation, les situations de plus grande rencontre, celle de l'autre aimable, aimé, et qui vous aime enfin, rencontre simple, directe, j'attendais. Mon physique n'avait rien de spécial pour plaire ni pour déplaire et je trouvais dans cette banalité le terrain idéal de l'attente. Je n'étais ni pourvu ni dépourvu. La vie m'offrirait bien un jour une rencontre de plain-pied et de plain-coeur, simple et franche, avec le naturel désarmant des grands bonheurs. Là encore, je pensais *grand bonheur* et je lui prêtais un *naturel* que j'allais jusqu'à qualifier de *désarmant*, j'étais perdu. A la fin de mes études médicales, l'adolescent que j'étais, petit-bourgeois morveux juste ce qu'il faut, assez anticonformiste pour se rebâtir bien vite un conformisme paternel, n'avait connu que des flambées de coeur, parfois inespérées, se terminant par des scènes dont il fuyait les violences de peur de s'attacher, de tuer ou se tuer en s'attachant. Gynécologue, je l'étais devenu par folie d'un sexe insondable. Je ne trouve aujourd'hui que cet adjectif pour ne pas me trahir. Tous les enfants que je tirais du ventre de leur mère me laissaient place libre et, en rêve, je plongeais dans ces sexes blessés, me faisais tout petit, revenais à la maison, me pelotonnais et, dans des eaux douces, me recréais un sentiment de rencontre, le sentiment-polochon qu'aucune femme ne m'offrait en partage. Aussi ne livrais-je mes fantasmes qu'à mes pensées solitaires, cette poubelle de chaque jour que je me plaisais à remplir. Secrètement, une voix me disait que mon espoir passait par un inespérance et qu'il n'y avait pas d'autre itinéraire. Cette voix qui venait de moi-même arrivait à me convaincre. L'écriture aujourd'hui confirme toutes les erreurs que j'ai pu commettre, les injustices, les mépris, les disgrâces, les abandons, j'avais raison, il y avait dans mon égoïsme de solitaire ce qui aujourd'hui fait ma force, je suis enfin prêt à rencontrer un être, tu peux être fier, Number One.

Dans quelques minutes, le drummond D.XT.1177 viendra me chercher pour la promenade. Je croiserai Magda dans les couloirs. On la promène toujours avant moi, jamais avec moi. Ce sera le privilège du dernier jour. Elle me regardera, les yeux secs. Je la regarderai, les yeux secs. Notre histoire date d'il y a au moins cent ans, deux cents ? Dis-moi, Number One, pourquoi nous as-tu choisis, nous ? Heureusement que le téléscripteur ne censure pas ce que j'écris. Tu auras eu au moins une franchise dans ta vie, celle de me laisser écrire ceci jusqu'au bout, celle aussi peut-être de me lire, sans sauter aucun paragraphe. A New York, devant une vitrine de grand magasin, je me suis longtemps arrêté pour contempler un décor, un parc, avec un kiosque à musique miniature et des enfants qui jouaient autour d'une maman bon chic. Ce beau monde était très exactement habillé à la mode d'il y a huit ans, neuf ans déjà. Autrefois, chaque saison était matière à tendances et créations, depuis, plus rien. Ce décor avait cessé de vivre depuis des années, ces enfants aussi, leur jeu était figé, immobile. Une étiquette posée près du ballon, avec le



prix, une étiquette posée à côté du sac de plage de la maman, avec le prix, et ce sourire étrange que les mannequins de cire vous adressent, un sourire qui dit, nous sommes passés à côté de l'amour<sup>17</sup>. Jeune homme, d'un corps à l'autre je plongeais, et je revenais le coeur bredouille, l'esprit creux, tout me séparait de tout le monde, il y avait des jalousies et des pièges partout. Les villes me paraissaient n'être que les ghettos d'amours impossibles, les repaires organisés des bandits du malheur. Aussi avais-je décidé de me marier et d'aller vivre à la campagne, à Petworth. Mon épouse ne serait qu'une absence de rencontre consentie, mes enfants le fruit d'un échec consenti. Au fond de moi-même, je porterais toujours un espoir inouï, je le porte toujours, je suis ainsi, naissant, je ne me suis pas encore totalement décidé à quitter le lieu de ma création pour entrer dans un monde qui ne serait que de destruction. La veille de mon départ de New York, le Directoire me convoqua. On voulait m'informer des recherches effectuées sur Miss C. Richmond. On me révéla que la Chef avait été la sage-femme de Number One. Je ne bronchai pas. Le problème était de savoir si nous devions officialiser la nouvelle, entreprendre des recherches. Les loches optèrent de nouveau pour le silence. Il me fallut à nouveau prêter serment. Nous étions redevenus des boy-scouts. Dans la rue, seul, je me mis à penser à des maléfices dont la Chef aurait pu être l'instigatrice. N'avait-elle point surveillé la grossesse de Ruth Drummond? Ne se trouvait-elle pas là lors de la naissance alors qu'en réalité c'était son jour de sortie ? Ce détail fit éclat dans ma mémoire. Je m'arrêtai dans un snack et me mis à boire de la bière, goût amer, ce goût me guida. Je me retrouvai à Petworth les soirs où l'envie me saisissait d'aller seul dans un pub. Cela était trop fou. Je me mis à penser à ma Cité. Revoir Number One. Les drummonds vengeraient mes souffrances minables, souffrances de coeur, insignifiantes et qui, pourtant, avaient fait de moi un solitaire absolu. Chaque fois qu'un amour possible s'était présenté à moi, une rencontre, je l'avais poignardé de peur d'une trop grande douleur. En ce trait, sexué, j'avais été exemplaire. New York faisait clamer en moi des mots gigantesques, vertigineux, ceux-là mêmes auxquels on ne veut jamais croire.

L'architecture iapienne était administrative, bâtarde, prudente, avec des élans de solennité qui flanquaient des frontons classiques sur des baraquements d'une solidité à l'épreuve des siècles. Dans le style casernes de l'avenir, les architectes de la C.I.G. avaient donné le meilleur d'eux-mêmes, une nullité pour défier le temps. Il y avait dans cette démission quelque chose qui n'était pas sans me rappeler l'étrange impression ressentie devant les vitrines de New York, l'épanouissement de tendances médiocres, opiniâtrement mastoc, déjà décelables dans les deux décennies qui avaient précédé l'arrivée au monde de Number One et de ses compagnons. En d'autres termes, et pour employer des expressions qui étaient à la mode du temps de mes études universitaires, le monde drummondien s'était réfugié dans une architecture fasciste qui tenait du blockhaus et du rêve de paysan devenu maître de l'univers, du solennel sans coulisses, du solide sans âme. Si une architecture est le reflet exact d'un temps, la C.I.G. offrait par ses centres standardisés le reflet exact des membres de son Directoire, une façade et puis rien, du fonctionnel impuissant. L'architecture drummondienne, architecture des Cités, était, elle, en revanche, surprenante. Les fonds de l'Eglise, des partis, les fortunes personnelles des anciens grands de ce monde avaient été gérés comme des fonds privés, liberté absolue avait été donnée aux architectes les plus audacieux. Il s'agissait d'observer les croissances des différents drummonds dans des Cités différentes, analyser ce qui, d'une Cité à l'autre, dans des conditions de climat identiques, pouvait modifier le comportement des enfants, belle idée. Les fous de la pierre et du béton s'en

---

<sup>17</sup> Voir par exemple les compositions photographiques de Bernard Faucon (Actes Sud). Une illustration de ce photographe sert de couverture à la version en Livre de Poche de *Romances sans paroles*.

donnèrent à coeur joie, certains créèrent des villes de verre toutes en jardins, d'autres de gigantesques radeaux de bois et d'aluminium, d'autres enfin recréèrent des univers troglodytes. Ma Cité, elle, était entièrement en mosaïques bleues, bleu pâle, bleu outremer, bleu ciel, une débauche de couleur unique. Elle avait une forme de coquille renversée, posée sur pilotis sur une immense pelouse, au pied d'un pic, près d'une lagune de sable fin. On y accédait par un point de base, dit Point de Contact, situé au creux de la ville et par lequel on devait obligatoirement passer pour entrer ou sortir. Cette vasque gigantesque abritait plus de trente mille enfants et offrait tout ce qu'une cité rêvée peut présenter de forums, de dédales, de ruelles, de lieux de plaisir et de sport, le plaisir pour les drummonds étant de grande importance. Le cinéma les passionnait, notamment les films de Charlot qu'ils regardaient comme j'avais regardé, à leur âge, des films sur les animaux. Nous étions pour eux une autre espèce. Mon bureau directorial ne désemplissait pas de professeurs et de maîtresses d'école exaspérés par l'ironie flegmatique et silencieuse de leurs élèves. Certains demandaient à revenir dans l'univers des sexués, renonçant ainsi à des années d'efforts pour obtenir un poste très prisé. D'autres, pourtant réputés pour la percussive de leur pédagogie et l'excellence de leur culture, abandonnaient aussi, lassés par la curiosité incessante des drummonds et la facilité déconcertante avec laquelle ils comprenaient tout, ne contestaient rien ouvertement mais, d'un regard d'enfant, rendaient impossible toute joie d'avoir enseigné quoi que ce soit. « Ces petits drummonds sont malicieux », me disait-on en tendant vers moi un doigt véhément. « Ils sont inébranlables, toujours en avance sur ce que nous avons à leur dire. Ce qui revient à dire que nous sommes toujours en retard. Nous ne les guidons pas, ils nous guident. Pourtant, ils ont besoin de nous. Voici notre démission collective. » Grand bien leur faisait. Sitôt partis, sitôt remplacés. Ainsi, l'humanité sexuée offrait aux drummonds l'eau vive de ses meilleurs professeurs, un tour du monde de visages et de cultures, un renouvellement sans cesse accéléré de volontaires désireux de faire mieux. Ils faisaient face un mois, deux mois, puis regrettaient l'univers immobile qu'ils avaient abandonné, refaisaient bien vite leurs bagages et repartaient pour leurs villes, banales, archaïques, sédimentations d'époques et d'erreurs, successions de rues désormais sans âme, de vitrines hors du temps, ces villes qui donnaient toutes désormais l'impression d'avoir été bâties autour des palais iapiens, sièges des délégués de la C.I.G. Le temps passait. Plus rien n'évoluait. J'accueillais les éternels professeurs remplaçants, cachant au fond de moi-même une joie souveraine. Le monde était en impasse, voie sans issue.

On s'inquiéta du peu d'empressement dont je faisais preuve à essayer de percer le mystère aimable des drummonds. Je fis savoir à plusieurs reprises que j'opérais avec une prudence qui seule me permettrait un jour de faire ce que j'appelais une « incision d'attention ». Je m'appliquais à rédiger des rapports sibyllins en même temps qu'à diriger ma Cité de manière militaire, évitant toute rencontre avec mes enfants. Cela dura de longs mois. Que pouvait-on me reprocher quand, de leur côté, les cobayes au service des hommes de science ne faisaient depuis des années que fabriquer un modèle standard et lisse d'individu ? Officiellement, je prenais un temps nécessaire. Officieusement, je donnais à mes enfants le temps de grandir, de se cultiver, de s'armer pour le grand jour. Je caressais le rêve de franchir le cap de la fin du monde absurde et d'en découvrir un autre qui le serait peut-être moins. *Luxe insolent chez les drummonds, Honneur est rendu à notre déshonneur, Les petits princes arrogants*, peu de temps avant le dixième anniversaire de Number One, une violente campagne critique fut orchestrée par la C.I.G. afin de calmer les esprits les plus inquiets. Il s'agissait de déporter l'attention, soucieuse des échecs des Centres scientifiques, sur ces Cités qui avaient bénéficié de la charité d'une humanité bafouée, humanité qui, dans un premier élan, avait pensé que ce n'était qu'un mauvais moment à passer. Dix ans ? La mesure pourrait être tôt ou tard à son comble. On dosa donc les attaques, on provoqua un mouvement

d'opinion sans danger par crainte d'un danger plus grand encore. La C.I.G. n'était-elle pas à la merci d'un ancien groupe ou bloc politique ou ethnique qui redécouvrirait le moyen de faire des bébés comme avant, redonnant à la race humaine la chance de se perpétuer de nouveau, de recommencer ? Avant, c'était si bien, à la fois si tragique, si injuste et si vivant. On murmurait que des recherches étaient effectuées en grand secret, un peu partout dans le monde, hors du contrôle de la C.I.G. Ainsi, des greffes de sexe avaient été effectuées en Afrique du Sud, des sexes artificiels mis au point en Sibérie, jamais la science n'avait été aussi proche de l'alchimie et de la sorcellerie. Cette paix qui étreignait le monde n'était en fait que le silence de pays qui se cachent pour mieux oeuvrer dans un espoir de prise de pouvoir, vieilles querelles, un peu comme des enfants se cachent dans les toilettes pour fumer leur première cigarette. Ces mouvements secrets recrutèrent leurs éléments de choc parmi les anciens chasseurs. *Réseau démantelé dans la région de Toronto, La C.I.G. lance un appel déterminé à l'humanité, Récit dramatique d'un cobaye rescapé d'un centre secret du Kenya : aucun de nous ne sort vivant.* Aussi, pour se rendre populaire, la C.I.G. prêcha-t-elle l'amour libre, la sexualité débridée. On invita les metteurs en scène de cinéma à réaliser les films dont ils avaient toujours eu envie, ils n'en avaient plus le désir. Les résultats donnèrent de misérables navets, l'érotisme n'existait plus, la notion de sexe avait perdu son potentiel de frissons, de curiosités et d'attentions, les chansons paillardes n'étonnaient plus personne, elles n'avaient plus aucune raison d'étonner, les strip-teases du monde entier firent faillite, les lupanars, réouverts, attiraient fort peu la clientèle. Pire, ces refuges d'amour, magasins désaffectés, qui étaient devenus dans les villes des lieux où l'on pouvait entrer en passant, s'allonger et prendre qui voulait se laisser prendre, plaisir de piétons, n'eurent qu'un succès d'estime qui ne dura que le temps de quelques visites des membres officiels iapiens, pour donner l'exemple. On avait encore une fois oublié que la notion de sexe était ancrée dans celle de clandestinité. Il fallut, par tous les moyens, préparer un dixième anniversaire de manière habile et dédramatisante, afin de calmer les passions en les assouvissant. Le schéma était trop logique. La peur était devenue une habitude. Il y eut des poètes pour chanter ce temps suspendu, ces dix années marquées par un seul événement, point d'orgue de l'Histoire. Un ancien membre du Soviet suprême, devenu iapien en chef du centre d'Alexandrie, se signala par la publication d'un romancero de trente mille vers intitulé *La Cité* qui, dans un style incantatoire, retraçait l'épopée des dix dernières années, faisait appel à la sagesse des drummonds, *êtres charmants qui nous avez volé le temps*, exhortait les enfants à délivrer *le secret de fée de vos sereins sourires*. A grand renfort de publicité, la C.I.G. organisa un lancement mondial de cette oeuvre qui n'eut aucun succès. Le public boudait tout et se boudait lui-même. L'intérêt de tous s'émaillait en rétrospectives grandioses du passé, *ce bon temps où tout fonctionnait normalement et moralement, les guerres, les attentats, les clubs de vacances, les douleurs des avortements clandestins, les renaissances des femmes-femmes, après, vivant d'un mari à l'autre, d'un amant à l'autre, la joie des dangers. C'était le bon temps du sexe et du fric*. Ceux qui s'avisèrent de corriger cette image par des déclarations puritaines furent raillés. Les puritains de clamer qu'on taxait malhonnêtement leur droiture et leur sincérité d'hypocrisie. Les railleurs de souligner que le monde n'avait eu que ce qu'il méritait. L'origine des drummonds était devenue aussi mystérieuse que celle du genre humain. Il fallait, selon eux, essayer de profiter au mieux des laps de temps impartis à chacun et de jouir de tout s'il était encore possible parfois de le faire. Les puritains furieux eurent la grandeur de se taire et, pour mieux se calmer, envoyèrent leur obole à la science, ils y croyaient toujours.

Peu avant les cérémonies du dixième anniversaire, je pris l'habitude de sortir de ma Cité et d'aller me promener seul, sur la lagune, donnant ordre aux escortes de ne pas me suivre. J'aimais à

marcher pendant de longues heures sans me retourner, en me disant, la Cité est là, dans mon dos, précieuse, irréaliste, coquillage posé. En dix-neuf mois de direction, je ne m'étais jamais présenté à mes enfants. Je m'étais borné à remplir de manière irréprochable mes fonctions administratives, à calmer la curiosité de la C.I.G. à me voir entamer les travaux d'approche des drummonds, à savourer enfin la douceur du climat, le confort en tout point remarquable de mon appartement de fonction, un balcon sur la lagune, la mer, plein ciel, surplomb. J'entendais le cri de mes enfants dans les piscines, les salles de récréation, les terrains de sport. J'analysais les silences pendant les heures de cours. Je découvris et partageai ce que devait être leur attente imposée, leurs sentiments, ils prendraient le pouvoir. Au bout de la lagunes je me retournais. Il y avait un point bleu à l'horizon, posé sur la pelouse, le spectacle était beau. J'avais connu un temps où la beauté absolue était objet de suspicion. On la taxait d'idéale, on la disait ennuyeuse, utopique. Pourtant, en moi, le sentiment d'une rencontre totale et vraie avait grandi et m'avait fortifié, je parlais à Number One, je tendais le bras vers lui, de loin, je lui disais d'attendre, d'attendre. Puis je revenais vers la Cité. La Cité entraînait en moi, plongeait en moi et je plongeais en elle. Mon désir était incommensurable, je me sentais capable de prendre trente mille enfants dans mes bras et de ne jamais prononcer les mots perfides qui avaient assassiné mon enfance, de leur dire d'un silence qu'ils pouvaient assassiner mon temps. Parfois, la C.I.G. déléguait des avions de chasse pour me surveiller dans mes promenades solitaires. Loin de m'en plaindre, je félicitais l'administration supérieure de telles preuves d'intérêt, rappelant avec précision les termes de mon contrat de direction, laissant planer d'un mot l'ombre d'une révélation imminente. On me fit remarquer que les enquêtes menées à mon sujet en Australie avaient donné des résultats contradictoires. J'acceptai de passer une visite médicale, de montrer que j'étais sexué et qu'il n'y avait eu entre la Chef et moi ni rapports de connivence ni rapports de rivalité. Je me montrais habile en tout, idéalement diplomate et aussi loche qu'eux. J'épinglais avec minutie et maniaquerie toutes les sottises et les indécisions du Directoire. On affirma que j'étais le meilleur directeur de Cité et qu'on ne m'ennuierait plus. Ordre fut donné aux espions de quitter ma Cité, je m'employai alors à démasquer les nouveaux, ce qui fut facile, voire enfantin. Je savais tout désormais de la loyauté et de la droiture des sexués, elles n'existaient pas. Je les devançais dans leurs mensonges et dans leurs roueries, en cela encore je devenais drummond.

J'avais peur de mon image. Dans un miroir, je ne me reconnaissais plus. Un étranger me faisait face, qui me regardait droit dans les yeux, un autre moi-même, défiguré, masqué. J'ai en effet omis dans le fil de ce récit, de noter un détail personnel important. Dans les mois qui précédèrent mon arrivée à Pondichéry, j'avais confié à un chirurgien de Kaboul le soin de modifier mes traits, de brider légèrement mes yeux, de me casser élégamment le nez, de décoller mes oreilles, le regard seul était intact, il n'avait pas trompé la Chef. J'étais devenu un bel hideux. La laideur de mon visage contrastait désormais avec la banalité de mon corps. On pouvait penser que j'avais vécu, que j'avais été un fier baroudeur. J'avais la gueule d'un tortionnaire. Au fond de moi-même, bien sûr, j'étais resté le même. Les miroirs parfois disaient l'autre vérité. « Les enfants ont joué à la balle, monsieur le Directeur, ils ont cassé ce miroir. » « Ne le remplacez pas. » « Mais, monsieur le Directeur ... » C'était une affaire entre moi et moi, ping-pong, plus de miroirs, une balle, si haut, chez moi, Number One m'attendait.

Un jour, en me rasant, je prends bien garde, comme de quotidien, de ne fixer du regard que le miroir, malheureusement, je me coupe. L'instant de voir le sang perler, je surprends mon image dans le miroir brisé, il s'est creusé, affaissé, il reprend visiblement sa forme originale, la brisure du nez semble atténuée, mes oreilles se sont repliées comme les ailes d'un oiseau, je souris, mon

visage a lutté sans que je le sache, le mensonge de Kaboul s'est effacé, il n'y a plus de cachette, le dedans a de nouveau fait surface, je retrouve un ami, le seul que j'aie jamais eu : moi-même. Le sang coule sur mon cou, tache le col de ma chemise sans que je m'en aperçoive. J'essuie la tache, baigne mon visage dans l'eau fraîche, ouvre les yeux, les ferme, les ouvre de nouveau. Je dois admettre qu'une raison majeure de ma décision de repousser au maximum ma rencontre avec les enfants est aussi due au fait que j'ai peur de ne pas être reconnu par Number One. Je me mis à ricaner, à faire des grimaces, jeu primaire, grossier, « pauvre type ! », je m'accusai, cherchai des excuses, me perdis en retrouvailles bavardes et contradictoires, j'avais beaucoup de choses à me raconter, une petite blessure sur le menton me rappela pendant quelques jours que je venais de renaître.

Étrange passion des sexués que celle de vouloir continuellement naître et renaître, couper mille fois le cordon ombilical, se redécouvrir neuf, prêt à tout, intact. N'est-ce pas le rôle de ce texte, coup de grâce? Je renais une dernière fois pour mieux m'achever, ou mieux m'inachever, comme si le temps, une fois encore, après, allait me donner le loisir de renaître mieux. Les miroirs redevinrent alors mes amis. Ils me dirent que je pouvais revoir Number One. C'était l'avant-veille du dixième anniversaire. Ma décision fut prise. Je n'en parlai à personne. Je fis d'habiles confidences en présence des nouveaux espions qui se crurent insoupçonnés, laissant entendre qu'il faudrait encore de longues semaines avant d'agir.

11.

Première rencontre avec Number One, la scène se déroule le jour du dixième anniversaire, peu après la douche obligatoire, dans la salle de repos. Chaque drummond range ses affaires de toilette et de sport dans un placard matriculé. J'attends que les rangs quittent ce lieu de miroirs et de laques. Je fais signe à Number One de s'approcher de moi et demande aux surveillants de nous laisser seuls quelques instants. « Tu trembles ? Doc » Première parole de D. HD. 1000 Number One. Il retire de son placard un petit tabouret et s'assoit, bras croisés, comme il est obligatoire de le faire quand un maître s'adresse à un drummond. Je bredouille quelques mots, a dons, lève-toi, donne-moi tes mains a. Ma voix s'étrangle, u j'aurai peut-être un peu moins peur ». « Ils nous écoutent! » Number One pointe du doigt le mur et les plafonds. Je fais un signe négatif de la tête. « Tu es sûr ? » Je prends Number One dans mes bras. « Ça ne se fait pas, ils voient tout. » Number One sourit, « c'est pour toi que je pose ces questions. Nous sommes trente mille ici, il faudrait tous nous punir ». Ma Cité regroupe quinze lycées de deux mille drummonds. J'ai, de mon bureau, isolé le lycée de Number One et débranché tous les circuits de contrôle et de surveillance. J'ai prévenu par télex la C.I.G. de mon acte, nous sommes couverts. Je l'explique à Number One. « Qu'est-ce que ça veut dire, couverts ? » Il hausse les épaules, « de qui as-tu peur, d'eux ou de nous, ou des deux à la fois ? Ne me regarde pas comme ça, ne m'écoute pas comme ça. Je ne parle pas comme un enfant, pourquoi veux-tu que je te parle comme un enfant? Nous n'avons pas de complexes et nous n'avons aucune raison d'en avoir. Qu'est-ce que ça voulait dire, *enfant*? C'était une invention de vous autres, pour vous créer des victimes sous couvert d'éducation. En fait, j'ai tout de suite compris ce que voulait dire *couverts* ». Le seul moyen que j'ai de calmer mon émotion est de prendre Number One dans mes bras. Il refuse l'étreinte. Il se tient cramponné à mes hanches, les bras tendus sur ma poitrine, gardant sa distance, « merci, j'ai l'impression d'être aussi grand que toi, c'est bien pourquoi je ne veux pas être contre toi. Qu'est-ce que ça veut dire, être contre quelqu'un ? Etre tout près de lui ou très loin de lui, à le détester? Je ne te déteste pas, je t'ai attendu, je t'attends, je n'en fini pas de t'attendre. Cela fait partie de nos

plans ». « Vos plans ? » . Number One sourit, ferme les yeux, « lâche-moi, Doc, pose-moi par terre. Viens avec moi près de cette fenêtre, nous allons faire semblant de regarder le paysage. Je te dirai des choses tout bas, comme si on était en train de nous écouter. Je vais te les dire telles que je me les suis dites et redites chaque fois que je pensais à toi, en cachette, viens ». Le front posé sur la vitre, sur la pointe des pieds, les mains dans les poches de sa culotte, il me fait signe de me mettre à genoux près de lui, « d'abord, Doc, un *grand*, ça ne veut rien dire, c'est comme un enfant, c'est la même invention. J'ai toujours rêvé d'un professeur, d'une maîtresse d'école, d'un professeur de gymnastique ou même d'un de ces infirmiers qui me font passer tout le temps des visites médicales, qui commencerait toutes ses phrases par *quand je serai grand*. Tu ne souris pas ? Tu n'as pas compris, je recommence. Imagine un professeur. En principe, il sait tout et tu ne sais rien. Il vient te répéter ce qu'il a lu dans les livres, un répétiteur, une sorte de perroquet. Et il commence toutes ses phrases par *quand je serai grand*. Compris ? » Number One mouille ses lèvres. Ou bien lèche-t-il une larme ? « Ne te demande pas si je pleure. Je veux simplement te dire que vous, les autres, seriez tellement plus drôles et vrais si, de temps en temps, quel que soit votre âge, vous saviez dire encore *quand je serai grand*. Tu comprends, maintenant ? » Le dos contre le mur, toujours sur la pointe des pieds, la nuque appuyée, l'air un peu crâneur, le regard rivé sur la porte derrière laquelle les surveillants attendent que notre entretien prenne fin, Number One se met à siffloter l'Hymne, « votre enseignement consiste à étouffer toute curiosité sous prétexte de culture raisonnée, et après de ne jamais plus se prendre à la nostalgie de quelque curiosité que ce soit, c'est compliqué. Tu te dis encore que je te parle comme un grand. Tout être humain naît grand. Il naît même immense, gigantesque. Vous aviez seulement pris l'habitude de mutiler, rétrécir, de limiter, d'enfermer dans plein de boîtes, famille, école, village, ville, pays, monde, et cela devenait bien petit. Vous deviez vous cogner partout ». Petit rire; « il va se passer quelque chose de très important, aujourd'hui ». Sifflotements, « quelque chose de nouveau. Rien à voir avec l'Hymne que nous ne chanterons jamais, et je ne te dis pas quoi. Un dixième anniversaire, ça se fête! Fais voir tes mains ». Je tends mes mains à plat vers Number One; il serre les poings et d'un coup sec me frappe les deux paumes, « tu vois, je suis fort. Il y des géographies dans tes mains. Tout un passé et un avenir. Vos psychologues, vos analystes, votre cortège de savants, auraient mieux fait de s'en inquiéter, regarde ». Number One tend vers moi ses mains, à plat, « elles sont lisses. Plus nous grandissons, plus elles ressemblent à nos ventres, en bas du ventre. C'est beau, des mains lisses; tu ne trouves pas? Entre camarades, nous appelons ça le temps fixe. Ce n'est qu'un détail, mais il est aussi important que le détail du bas, embrasse mes mains, veux-tu ? Je me suis toujours dit que je te le demanderais dès que je te reverrais. Embrasse mes mains, là, voilà, merci, Doc. Mes camarades savent que nous sommes ici, enfermés ensemble. Ils le savent tous. C'est comme les dessins bleus, l'Hymne, c'est comme ça tout le temps. Nous communiquons tous ensemble, tout le temps, d'une Cité à l'autre. Est-ce possible ? Au fond de toi-même. tu te poses la question. C'est ainsi que nous: sommes nés. Nous n'avons pas été déformés, cloisonnés, pas de sexe, pas d'individu, du lisse, du fixe. Tous mes camarades te le disent en ce moment, par ma voix, avec moi, en vrac. En ce moment, ils sont branchés sur notre conversation. C'est notre dixième anniversaire et je suis le premier existant à un million d'exemplaires. Boxe avec moi, veux-tu, joue un peu, là, un peu d'exercice, ça m'amuserait, allons, en garde, Doc, un million de drummonds veulent boxer avec toi. Tac, tac, attrape ça ! » Toujours à genoux devant lui, un coup de poing dans l'oeil, je tombe à la renverse, il se jette sur moi, me prend à la gorge, « oublie ta peur, Doc, tu peux être content, toi on ne te tuera pas. On a besoin de toi. En revanche, aujourd'hui, ce sera terrible ». Rire sec. Number One pose ses mains à plat sur mes yeux. « C'est doux, tu ne trouves pas? Ferme les yeux en dessous et tu verras, le temps s'arrêtera, c'est notre jeu préféré, le temps arrêté. Réfléchis. Tu as besoin de

nous, nous avons besoin de toi. Nous avons avantage à nous aimer. Un drôle de verbe, *aimer*, il faudra que tu apprennes à le conjuguer sans sexe. Conjugue-le avec des mains lisses, par exemple, vas-y, apprends tes conjugaisons. » Plaqué au sol, Number One me chevauche, la paume de ses mains sur mes yeux grands ouverts, « j'ai lu dans une de vos pièces de théâtre, un grand truc classique, un de ces aveux dont vous truffez vos manuels de littérature, et nous apprenons ça, du passé, du mort, *éloigne-toi de moi, tu me portes malheur. Eloigne-toi de moi, je te porte douleur*. Quelle rigolade, fini ces histoires de couples ». Number One se relève, se dirige vers son placard, remet le tabouret en place, referme la porte matriculée D. HD. 1000, se tourne vers moi et gentiment, d'un air faussement juvénile, me dit « fais-moi rire, veux-tu, dis-moi quand je serai grand, et après laisse-moi rejoindre mes camarades. Ils seront tous en train de rire de ce que tu vas me dire. Ce sera notre cadeau d'anniversaire en attendant que tu découvres le nôtre ». Je me lève, donne quelques petites tapes à mon uniforme. Le coup de poing dans l'oeil m'a fait mal. « Allons ! » Je m'approche de Number One, prends sa tête entre mes deux mains. « Je ne rigole pas, Doc, nous attendons, c'est un ordre. » D'un coup de poing direct il me frappe le bas-ventre, sa force est celle d'un adulte, je recule. « Relève-toi, tiens-toi droit. Nous ne voulons pas te voir ridicule. Allons, parle. » Lentement, à reculons, je m'éloigne de lui. Il sourit, puis il se met à rire. « Tu devrais être content, votre amour n'était que malheur et douleur. Je te donne des preuves d'amour en te frappant le ventre, parle, dis ce que tu as à dire pour nous distraire, pour nous convaincre également. Tout recommence avec nous. Tout repart de zéro. Réjouis-toi. Fais preuve de curiosité. On t'a appris à marcher debout, pourquoi ? Dis *quand je serai grand*, allons ! » « Quand je serai grand. » « Plus fort ! » . « Quand je serai grand. »

« Alors, monsieur le Directeur, qu'est-ce que vous en pensez ? » « Est-il possible de savoir ce que Number One vous a dit ? » « Comment devons-nous agir, réagir ? » La conférence des imbéciles, des curieux lécheurs-de-bottes, des larves-à-drummonds a lieu dans mon bureau. L'inquiétude est à son comble. Au sortir de la douche, ils m'attendaient. Ils m'ont suivi, se collant à moi, me pinçant légèrement le bras, m'appelant sur tous les tons, « monsieur le Directeur, dites-nous ! », « monsieur le Directeur, que va-t-il se passer ? » Qui s'était vraiment interrogé sur les réactions du monde à la naissance des drummonds ? Qui, depuis dix ans, avait essayé de comprendre le pourquoi des milices et des curetages, le pourquoi de l'entrave mise à l'action des chasseurs, le pourquoi du luxe insolent, délirant de ces Cités d'architectes fous ? Qui s'était recueilli un instant, avait essayé de saisir l'illogisme des actions menées pour ramener tout à une normalité ? Les drummonds étaient nés inquiétants. Pourquoi ne pas les avoir tous tués, purement, simplement, tac, un million de petits cercueils dans un gigantesque charnier. Même pas *d'in memoriam* en attendant que, dans un Centre scientifique, un bébé naisse en gueulant, un cri, un cri parce qu'un sexe. Assis à mon bureau, je fais semblant de les écouter. En fait, j'analyse cette douleur qui s'est plantée dans mon oeil, cette douleur au bas-ventre. Les yeux, le sexe, Number One a frappé juste. L'idée me frôle de tout abandonner, de fuir ce jour de fête, je ne veux rien savoir de ce drame annoncé par Number One. Les autres seront blessés, pas moi. Machinalement, je fais tourner la page de mon éphéméride pour voir quel jour nous sommes, pensant déjà à l'avion que je prendrai sous prétexte de communication urgente au Directoire de la C.I.G. A la page du dixième anniversaire, j'ai écrit quelque chose. Je n'en ai pas le souvenir. Quelqu'un a-t-il imité mon écriture ? Les autres palabrent en gesticulant. J'approche l'éphéméride du bout du doigt et lis *je vomirai les tièdes par ma bouche. Apocalypse*. Et, plus bas, *ta civilisation n'était plus basée sur l'amour. Il faut un Jugement premier*. J'arrache la page, en fais une boule que je tiens devant moi entre le pouce et l'index de la main gauche. Les palabreurs se taisent. Sans doute pensent-ils que je vais enfin faire des révélations. « Qui est entré dans mon bureau pendant que j'interrogeais

Number One? » L'aréopage de doyens de la Cité me fixe du regard. Un silence s'installe, puis le vent se lève sur la terrasse et fait claquer le store, bientôt l'orage quotidien, bref, capricieux, l'oeuvre du pic qui surplombe cette île. Tout de suite après, la fête du dixième anniversaire commencera. Je demande à un des grincheux de me prêter un briquet et fais flamber la petite boule, page d'éphéméride. « Vous allez vous brûler, monsieur le Directeur. » « Regagnez vos places au stade. Que la cérémonie commence sans moi. »

Une cérémonie, pourquoi fêter les drummonds ? Qui donc aussi s'était posé cette question jusqu'alors ? Me l'étais-je posée à moi-même ? Nous avons traité ces enfants comme nos enfants, nous les avons analysés comme si nous nous étions analysés, alors qu'ils ne nous étaient en rien identiques. Notre échelle de valeurs morales ou scientifiques n'avait en fait aucune prise sur les drummonds. Il eût fallu innover, inventer. Seulement voilà, nous croyions tout savoir. Nous n'étions plus capables d'amour. *Ta civilisation n'était plus basée sur l'amour. Il faut un Jugement premier.* Dernier ou premier ? Qu'avais-je lu exactement ? Ma mémoire se mettait à me faire des grimaces. Un Jugement premier ? Un petit gosse riait dans ma tête et me donnait des coups de pied un peu partout, aux oreilles, aux yeux, de l'intérieur. Mon image dans le miroir, au-dessus du lavabo de ma salle de bains : je m'interroge, je fais couler l'eau, m'inonde le visage, me relève. Mon image m'attend, droite, imperturbable, « qu'attends-tu pour te rendre au stade, prendre ta place de directeur, dans ta loge ? Ne les fais pas trop attendre, ils pourraient se fâcher ». Mon image sourit quand je ne souris pas, d'un coup de poing je brise le miroir, éclat de rire de mon image brisée, mon poing se met à saigner, je fais de nouveau couler l'eau, je me dis que tous les drummonds attendent, que tous les drummonds savent que je viens de faire ça, que je suis blessé, que je saigne. Je me mords les lèvres. J'enveloppe ma main dans des bandes ouatées. Je la dissimule dans la manche de mon uniforme. J'irai au stade. Les enfants applaudiront quand j'entrerai dans ma loge. Je ferai un petit signe de la main gauche pour les saluer. Les jeux commenceront. Ils se diront « il est venu, il est avec nous. On peut y aller ». Au moment même où j'entre dans le stade, le signal d'alarme se déclenche. Je regagne le poste de contrôle iapien situé à la base de la ville, près du Point de Contact, on vient de découvrir un cadavre dans le quartier des hommes de ménage, la mort est récente, on l'évalue à une heure. « Pendant que vous parliez à Number One », me fait remarquer un iapien scrupuleux chargé de prendre des photographies du cadavre. La vision du corps mutilé mobilise mon attention. Oreilles : tailladées. Lèvres : boursouflées à la suite d'un bâillement. Yeux : effarés. Fond de l'oeil : opaque. Buste : nombreuses griffures. Traces de crayons de couleur. Inscription en couronne autour du nombril, *je vomirai les tièdes*. Sexe : castré probablement à l'aide d'une hache et inscription en guirlande au-dessus des poils pubiens, à la manière d'un tatouage entrelacé dans un serpent *civilisation morte*. Plus bas, sur les cuisses, trois inscriptions identiques, *jeu d'enfant, jeu d'enfant, jeu d'enfant*, traces de sang sur le lit défait, sur le sol. La victime s'est débattue fort peu de temps. La voix du iapien légiste me rappelle celle des hôtes d'aéroport annonçant un prochain vol. Dans le réduit souterrain qui servait de chambre à l'homme de ménage, nous nous trouvons entassés dans une ambiance étouffante. Seule la voix rituelle du iapien légiste rompt le silence, un silence assassin. Pour tous ceux qui m'entourent, cette mort est banale. Pourtant, jamais personne n'est jamais mort, ni des drummonds ni des autres, dans aucune Cité. Il s'agit d'une nouveauté, d'un hasard cruel, tombant fort mal un jour de fête. « Un règlement de comptes entre rivaux. » « Il y a trop d'anciens chasseurs parmi les hommes de ménage, c'est normal. » « Monsieur le Directeur, que devons-nous faire ? » Alors et alors seulement, quand le constat fut achevé, quand on eut pris assez de photos, des regards curieux glissèrent sur moi, ma main blessée devint objet de suspicion. Vous souffrez ? » « Ce n'est rien. Je me suis blessé dans ma salle de bains. Un miroir



brisé. » Je fis transporter le cadavre à l'infirmerie. Koslak, mon secrétaire particulier, m'apporta le dossier de l'homme de ménage. Il était entré dans la ville quatre ans auparavant, aucun signe particulier, travailleur, bien noté, il ne s'était jamais plaint de rien. Nom : Hodé Reda. Âge : trente-sept ans. Domicilié à Tokyo. Adresse : 2 Nihonenoki Nishi Machi Shiba. Minato-ku. Tokyo. Nationalité : libanaise. Pendant que le chef iapien lisait à voix haute le dossier de la victime, le circuit intérieur de télévision retransmettait tour à tour la cérémonie qui avait lieu dans notre stade, et celles des autres Cités aussi à l'honneur. On entendit les cris des drummonds, rythmés en chœur, donnant la cadence à de grandioses démonstrations de gymnastique. « Personne n'a pu, monsieur le Directeur, entrer dans le quartier des hommes de ménage à l'heure du crime. Le contrôle est rigoureux. » Je caressais mon poing blessé. Tout cela n'était-il que le prélude à des affrontements, Untel accuserait Untel, tel autre trouverait un alibi irréfutable, personne ne serait responsable, une nouvelle peur s'installerait dans ma Cité? Koslak faisait signe à tout le monde de s'éloigner. Je pris le chef iapien à part et lui donnai l'ordre de me suivre. Nous irions fouiller la chambre de cet homme. « La vérité est là. » En dix années, une sorte de fatalisme s'était incrusté dans l'esprit de nous autres, les *Autres*. La servilité était devenue une preuve d'intelligence et de confiance. L'ordre supérieur faisait loi et était accueilli comme un honneur. « Oui, monsieur le Directeur. » Dans la chambre, nous retrouvons le beau désordre de draps et de vêtements ensanglantés. J'ai encore mal à l'oeil, au bas-ventre et au poing. La chaleur insoutenable de la chambre me donne un haut-le-cœur. On se croirait dans une soute de navire. Quatre ans là-dedans ? « C'était le doyen des hommes de ménage. » Le chef iapien précise « les autres partent au bout de six à huit mois. Lui restait. Il parlait peu. Je crois me souvenir de l'avoir reçu dans mon bureau un jour. Il souhaitait, eu égard à son ancienneté, qu'on le charge de l'entretien des pelouses du stade ainsi que du nettoyage des douches ». « C'est tout? » Étrange vision que celle du sexe et des oreilles de la victime, posés sur un plateau, oubliés sur la table de nuit. Cela fait sourire un garde iapien, « j'voudrais pas qu'on me fasse ça ». Le chef iapien fouille le placard au-dessus du lavabo, « un ballon. Attrapez ». Il me tend également un badge avec le matricule D. HD. 1000, « qu'est-ce qu'ils ont tous à se passionner pour Number One ? Quelle différence entre celui-ci et les autres ? Ces badges-là s'achètent fort cher au marché noir. Nous avons même dû instituer un contrôle spécial à la lingerie. D. HD. 1000 retrouvait toujours ses affaires lacérées. Les employés revendent ça à l'extérieur, il y a même des collectionneurs ». Je vais droit vers le lit, lâche le ballon, retourne le matelas, rien, assis sur le matelas retourné, je caresse de la main droite, du bout de l'index, les plaques métalliques qui tapissent les murs et, entre les plaques, les interstices de haut en bas, de bas en haut. Lumières au néon. Le chef iapien parle seul. Je suis bientôt à genoux, faisant glisser mon doigt le long des plinthes, en voici une qui a du jeu, légère pression, elle se décolle du mur, je découvre le coin écorné, fatigué d'une photo qui a dû passer des années dans un portefeuille. Le chef iapien se penche vers moi, « quelque chose, monsieur le Directeur? » « Non. » Il me tourne le dos. D'un geste prompt je fais jouer la plaque métallique. Du bout du doigt j'attrape et fais glisser la photo dans ma poche. « Partons, nous ne trouverons rien. » Couloir, escalier, couloir, ascenseur, nous rejoignons la loge au-dessus du stade, c'est la fin de la cérémonie. Au moment où j'apparais, les gymnastes du Lycée 7 font leur démonstration sur le thème de la découverte des Amériques, trois mille enfants de dix ans, assis sur l'herbe, ordonnance parfaite de rangs, composent la forme ovale d'un gigantesque navire. Ils rament, miment les esclaves, scandent. J'apparais, ils s'arrêtent, se lèvent instantanément, leurs vingt-sept mille camarades des autres lycées, tout autour du stade, se lèvent aussi et tous ensemble se tournent vers moi, tendent le poing gauche en l'air, criant de grands « Ha! » répétés, scandés, ponctuant le mouvement de leurs poings. On me fait remarquer que l'émission de mondiovision retransmet à ce moment précis le reportage de la cérémonie de notre Cité. La

simultanéité de l'incident est parfaite. Les drummonds se sont tournés vers moi à l'instant précis de mon entrée dans la loge. Les drummonds continuent « Ha ! Ha ! Ha ! », le rythme devient plus rapide, les cris résonnent dans le stade et à la télévision, tout s'accélère et devient railleur, hurlant, vengeur. Dans chaque Cité, images successives en mondiovision, c'est la même menace. Autour de moi et parmi les spectateurs, personne ne bouge. Sans doute attend-on l'interruption de l'émission, l'apparition d'un membre du Directoire sur le petit écran. Rien ne survient. La harangue continue. Trente mille enfants immobiles devant nous font l'effet d'une armée qui attaque, armée invincible parce qu'elle fait bloc et, en mondiovision, un million de poings tendus. A bout de souffle, au bout de quelques minutes, les drummonds poussent un dernier « Ha ! », poings tendus, à l'unisson, à l'aigu. Silence. Ils baissent les bras, s'assoient en tailleur, mains posées sur leurs genoux. Ils me regardent tous. Ou bien regardent-ils les caméras qui derrière moi sont chargées de filmer la séquence de ma Cité ? Un sexe et deux oreilles sur un plateau, une chaleur de mort dans un clapier d'homme de ménage assassiné, une photo que je plaque de la main droite dans la poche de ma veste et ce poing gauche, blessé. L'émission est interrompue. Le visage d'un membre du Directoire apparaît sur le petit écran. Il annonce qu'il va faire une déclaration importante et laisse quinze secondes aux ingénieurs du son pour effectuer le branchement de tous les canaux sonores internationaux. Déclaration, *amis du monde entier, une fois encore, nos drummonds nous surprennent. Devons-nous commencer à redouter chacun de ces anniversaires ? Devons-nous réviser les termes de notre accueil ? Ils viennent de nous menacer. Soit. Quels enfants n'ont jamais menacé leurs parents ? Nous le disons haut et clair, devant eux, en leur présence : nous sommes autant qu'eux victimes de leurs naissances. Ils sont en âge désormais de l'entendre et de le comprendre. Ces minutes que nous venons de vivre, affligeantes, nous conduisent tous, nous disons bien tous, à nous aimer et non à nous haïr. C'est ensemble, et par amour, que nous redonnerons à l'humanité sa fonction élémentaire et splendide, procréante, génératrice de civilisations, évoluant dans le sens du progrès et de la justice. Nous, Directoire de La Conférence internationale génétique, affirmons que ces dix années d'échecs et d'immobilisme, ces dix années de consternation ont été aussi dix années de paix et de démocratie. Notre conférence n'est-elle point à l'image de ce dont tout pays avait rêvé jusqu'alors, intègre, puissante, anonyme et juste ? Que ces mots vous disent notre espoir en tout amour et toute conciliation. Que nos enfants se lèvent, avec nous, et chantent, avec nous, notre Hymne.* Le bonhomme se lève, musique. Dans les gradins, autour du stade, on se met au garde-à-vous. Dans le stade, dans tous les stades de toutes les Cités, les drummonds, eux, restent assis, en tailleur, les mains sur les genoux. « *Enfants, chantez avec nous !* » Nous chantons seuls. Ils nous regardent. Fin de cérémonie. Les drummonds rejoignent leurs lycées, leurs dortoirs. J'invite les principaux maîtres et iapiens à me rejoindre dans la salle du conseil. Là je fais apporter le cadavre et le plateau. Certains professeurs vomissent. Le chef iapien fait son rapport. Puis il invite chacun à faire front et diligence pour obtenir le maximum de renseignements concernant ce crime. Au fond de moi-même, je pense à cet amour prêché par le Directoire, il verse dans la violence. *oeil pour oeil, dent pour dent.* Je souris. Koslak me fait remarquer que je souris, me rappelle que la séance est retransmise en direct à New York et que les membres du Directoire nous voient et nous entendent. Gros plan des caméras sur le plateau, sur les inscriptions du buste, du nombril et des cuisses. Le Directoire demande à être informé heure par heure de nos recherches. Sous prétexte de changer de vêtements, je rejoins mon appartement. Sitôt la porte fermée, je regarde enfin la photo. C'est la photo de Ruth Drummond et de ses deux aînés, Peter et Cathy. En regardant bien, on s'aperçoit que Mme Drummond est enceinte de son troisième bébé. Ma première réaction est de brûler la photo, de jeter les cendres du haut de ma terrasse. Ma seconde réaction est de revenir

à l'infirmierie. Je m'y rends, je soulève le drap qui recouvre le cadavre : c'est Henry Drummond. Pour leur dixième anniversaire, les drummonds ont assassiné leur père.

12.

« Mon oeil gauche, c'est la lune, mon oeil droit, c'est le soleil, je suis comme le faucon qui couronne les dieux, je vois le temps pour toi, je te devance, je suis ton ombre. L'ombre d'une femme est signe de fécondité et l'ombre d'un homme c'est quoi ? » « Je ne t'ai pas fait venir pour que tu me parles ainsi. » Number One, en pyjama, droit planté sur sa chaise, les bras croisés, hausse les épaules, « pourquoi veux-tu que je réponde à tes questions ? Je ne dirai rien. Quand je dis *je*, habitue-toi à penser un million de je, un million de faucons sur ta tête ». « Tu me prends pour un dieu ? » Number One hausse à nouveau les épaules, « les dieux ne sont rien. Ce sont les faucons qui comptent, le jour et la nuit, le soleil et la lune. Nous sommes comme les scarabées, longtemps avant l'aube, les premiers insectes à oeuvrer. Ils poussent devant eux leur oeuf, petite boule blanche, le soleil va se lever? Nous sommes des scarabées, nous poussons devant nous une Terre qui n'a plus rien à dire et sur notre carapace on peut lire le message lisse qui vous condamne ». « Ce crime ? » Number One me fixe du regard, mi-narquois mi-endormi. Son surveillant l'a tiré du lit. « Il dormait, monsieur le Directeur, comme un ange. » Je répète « ce crime ? » « Je t'ai tout dit. » Je me tais. Pourquoi leur flanquer une conscience semblable à la nôtre ? « Tu vois, Doc, tu ne me questionnes plus. Nous n'avons rien d'autre à nous dire. Nous nous sommes revus deux fois et, entre nous, il s'est fait table rase de tout. Tu voulais revoir un enfant ? C'est un million d'insolents qui viennent au rendez-vous. Tu nous as appelés à Delphes, à Pondichéry, dans tes balades sur la lagune? Nous voilà. Nous savons bien manier la hache. « Un aveu ? » « J'étais avec toi quand on a tué Henry et le quartier des hommes de ménage est totalement inaccessible. » Tu as bien dit la hache ? « Je veux aller me coucher. Je veux retrouver le rêve que j'étais en train de faire. » « Quel rêve ? » « Nous ne t'aimerons jamais assez pour t'offrir nos rêves. En ce moment, je suis là, et tous nos rêves sont suspendus, un million de rêves en même temps. Le crime d'aujourd'hui n'a de gravité que pour vous autres. L'important est que tu saches, que tu aies trouvé la photo que nous avons cachée pour que tu la trouves, pour que tu la brûles. Tu peux être content, tu seras le dernier des sexués. Nous t'avons élu juge de notre victoire. » Les bras croisés, plus droit et sérieux que jamais, Number One me dit lentement, détaillant chaque syllabe de chaque mot, « nous avons besoin de savoir par toi où nous allons, de voir par toi quel chemin nous avons parcouru, quel chemin il nous reste à parcourir. Tu seras notre juge jusqu'au bout. Puis-je m'en aller maintenant? Mon rêve m'attend. Notre rêve attend ».

Ville froide du matin, champ de lumières électriques, 3 février, lendemain d'anniversaire, je raccompagne Number One dans son dortoir, flanqué à ma gauche du chef iapien et à ma droite de Koslak étonné de me voir agir brusquement avec tant de dextérité. Les drummonds attendent le retour de leur camarade, assis dans leur lit, bras croisés. Le surveillant s'énerve. « Couchez-vous. » Il en gifle deux ou trois, les prend par la tête et les glisse sous les draps. « Qu'est-ce que c'est que cette comédie ? » Koslak me fait signe d'intervenir. Il est interdit de battre les drummonds. Etonnés, les enfants rient sous leurs draps, ils n'ont pas compris, ces coups-là relèvent d'un jeu dont ils ne connaissent pas encore la règle. Ils savent donner des coups. Les recevoir les amuse. L'arme des *Autres* est inutile. « Arrêtez de rire. » Gloussements sous les draps. Number One se couche. Le chef iapien le borde. Koslak s'approche de moi. « La hache a été volée au poste d'incendie Z. 1213 à proximité des douches du Lycée no 7 pendant que vous interrogiez Number One. Nettoyée, elle a été remise en place. Nous avons fait des recherches d'empreintes digitales,

aucun résultat, naturellement. » Le surveillant vient se mettre au garde-à-vous. « Les enfants dorment, monsieur le Directeur. » Number One s'est endormi, les poings serrés sur la bouche, comme s'il allait se bagarrer dans ses rêves. Quatre heures du matin : les interrogatoires des drummonds n'ont rien donné. De Number One, je n'ai obtenu que l'histoire du faucon sur ma tête. Dérision? Ridicule? Tout à l'heure, je voulais me sauver, faire n'importe quoi, partir pour Delphes, me faire refaire un autre visage à Kaboul, éviter Pondichéry, et maintenant me voilà dieu, juge, poussé de l'avant par un million de scarabées, jusqu'à ce que l'aube s'annonce, le jour se lève. Par un jeu de situations, j'ai désormais l'impression de vivre de jour l'exact prolongement de mes rêves de nuit. « Vous avez l'air soucieux », me dit Koslak. « Je suis seulement inquiet de l'opiniâtreté dont nous faisons preuve à ne pas vouloir vivre notre vie telle qu'il nous est donné de la vivre, dix ans d'inattendu et de consternation n'ont rien modifié. » Koslak se tait, il presse le pas. « Allons, Koslak, une bonne douche, quelques heures de sommeil, et nous retrouverons du coeur à l'ouvrage. » Dans ma chambre, je défais le pansement de ma main gauche, je me dénude. Avant de me doucher, je balaie les éclats du miroir, nettoie le lavabo et le sol, arrache les bris encore en place, je n'entends plus mon image ricaner, ma décision est prise de rester, d'aller jusqu'au bout. En rêve, les drummonds me disent merci, pas un merci doucereux et gentil, un merci massif, agressif. Me voici donc homme de paille, esclave et rouage. Je passe sous la douche. J'actionne l'eau : c'est du sang qui coule et m'inonde le corps. Je referme les robinets, sanguinolent de la tête aux pieds, je n'ose pas m'essuyer avec un drap de bain. Le téléphone sonne. C'est Koslak. « Monsieur le Directeur, c'est incroyable, sous la douche, maintenant ... » « Je sais, Koslak. »

Les signaux de ce genre se multiplièrent. Leurs origines étaient incontrôlables. L'énormité de certains incidents, celui de la douche de sang notamment, devint le fait du quotidien. Si je narre cela, aujourd'hui, avec détachement, c'est que pendant les six mois qui suivirent le dixième anniversaire nous apprîmes à ne plus nous étonner de rien. La C.I.G. imposa des règles à la presse : on ne parla plus des Cités, on oeuvra pour que ces entreprises charitables fussent oubliées des sexués, on excella même dans l'art d'organiser de faux bruits, de laisser courir de fausses informations, savamment dosées, destinées à épuiser l'âpreté dont les sexués avaient toujours fait preuve quand il s'agissait de démasquer des censures évidentes. Les employés quittant les Cités étaient soumis à des lavages de cerveau, ils hésitèrent à quitter leur poste. Les Cités devinrent des ghettos. Les crimes se multiplièrent. A la violence, les professeurs répondaient par la violence. Les repréailles drummondienne redoublèrent de cruauté. « Il faut les tuer, tous, avant qu'il ne soit trop tard. » Combien de fois ai-je pu entendre ce cri? Mon bureau devint celui des crimes. Le chef iapien ne trouvait aucun indice, s'employait à me signaler des détails révélateurs qui, hélas, ne révélaient jamais rien. Drummonds, signe particulier : ne laissent pas de traces, crimes parfaits. Le roulement des professeurs ne s'effectuant plus et la soif de connaissances des drummonds allant en croissant, nous dûmes nous recycler. Les professeurs de calcul devenus professeurs de mathématiques furent vite chahutés. En cours de littérature, les drummonds s'amusaient à déclamer à voix haute, de mémoire, des pages entières d'auteurs faisant l'objet des cours. Nous étions constamment devancés. Lorsqu'un crime devenait prévisible, il ne s'opérait pas. Tout se passait comme si les drummonds étaient constamment au courant de nos craintes. Ils abandonnaient alors leur projet sanglant par crânerie sportive. Seule notre surprise totale semblait couronner leurs entreprises d'un succès dont ils pouvaient jouir. Jouir? Voilà le mot, l'aveu, l'erreur. Si ce texte, achevé, ressemble à un enfant mort-né, c'est que, même juge et dieu de paille de ces enfants, je ne pus jamais totalement m'identifier à l'un d'entre eux, partager leurs joies, localiser, expliquer, définir leur vouloir, analyser, en faire mon nouveau pouvoir. J'étais vaincu,

moi aussi, dès le départ : j'avais été éduqué, forgé, martelé. J'avais perdu toute innocence de perception. « Tu es une succession de cloisons, me dira un jour Number One, nous ne nous cloisonnerons jamais, tel tu m'as tiré du ventre de ma mère, tel je suis, tels nous sommes. Vos cris de nouveau-nés sexués n'étaient que des cris d'horreur devant ce qu'il arrive maintenant. Nous sommes là pour toujours. » La C.I.G. fit ériger des Centres de contrôle iapiens autour de chaque Cité. L'harmonie de notre paysage fut rompue. Une caserne barrait l'horizon de mes balades, brisait la ligne de la lagune. Des avions de chasse vrombissaient jour et nuit dans le ciel. *Ordre de la C.I.G. : personne ne doit approcher les Cités.* Trois membres du Directoire me rendirent visite. Ils avaient, annonçaient-ils, un dossier complet me concernant. Je les sondai du regard en répondant évasivement à leurs questions. C'était un chantage. Plus j'affirmais que Number One ne m'avait rien confié lors de nos entretiens, plus leurs questions se faisaient pressantes. Ils perdaient patience. La voix des enfants au fond de moi-même me disait de tenir bon. Je leur fis projeter le film de la mort d'Henry, mystère absolu ; le film des douches de sang, inexplicables ; les photos des drummonds endormis sur le dos, les bras repliés sur la poitrine en position de gisant. Vint le descriptif des crimes qui avaient eu lieu jusque-là, décimant nos rangs, souvent si habilement maquillés en suicides que nous adoptions cette thèse somme toute plus confortable pour nous Autres. Les crimes avaient un point commun castrateur, on retrouva une jeune femme, professeur de musique, le sexe recousu avec une corde de guitare. « Belle mort », avait dit le chef iapien qui avait pris le parti d'ironiser. Désormais tout était possible. Ce soir-là, quelque cinq à six mois après l'anniversaire tragique, les trois membres du Directoire, lassés de n'obtenir de moi aucune révélation, me signifièrent mon congé. J'avais quinze minutes pour faire mes bagages. Je rentrerais à New York avec eux. J'exécutai leurs ordres. Un quart d'heure plus tard, je me présentai dans la salle du conseil. « Vous êtes sûr que vous n'oubliez rien? » Je me contentai de sourire. Koslak et le chef iapien me saluèrent à distance. On m'encadra, un véritable cortège se forma autour de moi. Pour rejoindre le Point de Contact, il fallait emprunter l'ascenseur principal et descendre du niveau 37 au ground 1. L'ascenseur se bloqua entre le niveau 63 et le niveau 12, sonnerie d'alarme. Le chef iapien s'informa des raisons de la panne, hurlant dans l'interphone. Une voix répondit « on ne comprend rien, on ne sait rien ». Un des membres du Directoire s'évanouit. Les deux autres transpiraient à grosses gouttes, ils se mirent à baver. Koslak, inquiet, me supplia du regard. J'étais confiant, détendu. Le chef iapien hurla des ordres. La voix au bout du fil-se tut. De longues minutes passèrent. Un chant monta dans la cage d'ascenseur, très doux, il s'amplifia. Mon nom, Doc, fut chanté, puis scandé sur tous les tons, à l'unisson. L'ascenseur se décrocha et tomba en chute libre.

Je repris connaissance à l'infirmerie, contusions diverses. Mes sept compagnons d'ascenseur, eux, étaient morts. J'avais fait pendant trois jours un rêve fixe, je partageais les jeux de mes enfants, ils m'envoyaient un ballon jaune que je leur renvoyais. Entre leurs mains la balle était de feu, soleil, entre mes mains elle redevenait un vulgaire ballon. Le jeu était sans fin, merveilleux. Promesse m'était faite par les petits rieurs de saisir moi aussi, au moins une fois, un jour, le soleil. Chaque fois pouvait être la bonne. Nous jouions. Number One nous regardait faire, amusé. Je m'arrangeais toujours pour renvoyer le ballon dans sa direction. Un de ses camarades captait le soleil et me renvoyait le ballon. Number One, lui, m'aurait renvoyé le soleil, c'est sûr. Les corps des trois membres du Directoire avaient eux aussi été mutilés. Cette fois, on n'avait pas retrouvé les sexes. Décision fut prise, pendant mon séjour à l'infirmerie, d'opter une fois encore pour la thèse de l'accident. Les corps des victimes furent enterrés dans la lagune, Koslak avec. Une simple dalle de marbre signalait le charnier, anonyme, sans épitaphe. Je demandai aux infirmiers des détails sur l'accident. Ils ne firent jamais mention du chant mystérieux me célébrant, un secret

entre moi et moi, seules les victimes l'avaient entendu. Entre moi et les drummonds, balle de feu, ballon? Le nouveau chef iapien m'annonça que la C.I.G. renonçait à mon rappel. Ordre avait seulement été donné de ne plus me laisser parler à Number One en particulier. Petit, replet, basané, au parfait physique de chanteur sud-américain, ce nouveau chef avait été muté de la Cité de Haïti. Une réputation de chef implacable et cruel le devançait. Il avait surtout l'art, paraît-il, de deviner les crimes et la technique de punir ceux qui avaient échappé à son flair, technique relevant d'un arsenal moyenâgeux d'instruments de torture qui devancèrent le nouveau chef en containers scellés qui, à peine livrés par cargos-jets, explosèrent sur l'aéroport de notre Cité et mirent le feu aux réserves de carburant. C'était le soir de mon dernier jour à l'infirmerie. Ce soir-là, on me servit un repas sur un plateau. En dépliant ma serviette, je pus lire, inscrit sur le tissu, le *feu d'artifice était magnifique. Bon appétit. A bientôt.* Deux infirmiers m'observaient. Je m'essuyai les lèvres pour ne pas avoir l'air étonné, bien que je n'aie pas encore touché au dîner. Intrigués, les infirmiers m'arrachèrent la serviette des mains, la firent claquer comme un petit drap, le recto, le verso, plus rien, plus de message, un million de rires dans ma tête, tour de passe-passe. Qui venait de faire un tour à qui? Et si aujourd'hui, en bon Autre, je suis tenté de me moquer de tels incidents et de me dire qu'il y avait un truc, je suis pris de frayeur. Tout cela est vrai. Il n'y aura bientôt plus rien de nous. Je suis le dernier des Autres. Cette histoire de fin de l'Histoire ressemble à un tour de magie.

Je repris mes fonctions de fonctionnaire. On ne me blâma plus. Flanqué d'un nouveau chef iapien redoutable, tout devenait plus exaltant pour mes enfants. Il fallait ridiculiser le guerrier. Ce qui fut vite fait bien fait. Le lit du bonhomme cacha des poignards plantés à la verticale, à fleur de drap. Atroces blessures dont il se releva plus hargneux que jamais. Sitôt remis, il trouva du poison dans l'eau minérale qu'il employait pour avaler des drogues quotidiennes qui en principe devaient le rendre plus méchant, gros trou dans l'estomac, il s'en remit. Devant lui, les marches s'écroulaient, il glissait, jambe cassée, les portes vitrées s'effondraient, le scalpaient ou faisaient de larges entailles à ses joues. Le coup fatal lui fut porté le jour où, plongeant dans la piscine, il n'en ressortit qu'avec un pied, il comprit enfin, capitula. On le vit par la suite, clopinant, une canne à la main, caresser le visage des petits drummonds qui, somme toute, étaient bien gentils, « il suffit de savoir les prendre, monsieur le Directeur ». Quand, de temps à autre, son absence de pied lui faisait mal, il se penchait vers moi et me disait « pourquoi m'attaquent-ils moi, et pas vous ? » Ce à quoi je rétorquais qu'il ne fallait pas « prendre les drummonds mais les comprendre ». Ebahi, son verre de whisky à la main, il me disait, l'air épaté, « et vous les avez compris dès le départ, vous ? » Un jour, je lui fis remarquer qu'il était indécent de caresser le visage des drummonds, « ils vont avoir quatorze ans ». Il rougit, « allez-vous jusqu'à sous-entendre que ... » « Je n'irai pas jusque-là, je préférerais pourtant que vous et vos iapiens traitiez les drummonds en jeunes hommes. » Le matin du quatorzième anniversaire, jour désormais non fêté, une odeur malséante réveilla notre chef. Il souleva les draps de son lit. Pendant son sommeil, quelqu'un avait déposé trois étranges morceaux de chair empestant le formol, les sexes des trois membres du Directoire. Une histoire ancienne, déjà. Avec son flair proverbial, le chef identifia les objets sur l'instant. Le message était clair. Il devait partir. Pour ce faire, il eût cependant fallu un ordre extraordinaire arrivant de l'extérieur sans lequel nul ne pouvait quitter ma Cité. Il résolut donc de se suicider, et se jeta, à l'aube, corde et pierre au cou, dans l'extrémité profonde de la piscine où il avait perdu un pied. Le jour même, le Directoire cumula mes fonctions de directeur et de chef iapien de ma Cité. Je cumulais trois fonctions puisque Koslak n'avait jamais été remplacé. Coupé du monde extérieur, ne recevant de lui que des vivres et des livres, le petit monde de la Cité prit ses habitudes. Ne restait parmi les professeurs qu'une pléiade de vieux garçons et de vieilles

filles, tous maniaques, fiers et soucieux d'un enseignement parfait, vexés d'être continuellement devancés dans leurs tâches et qui s'employaient à se surpasser pour sauver l'honneur de leur culture et de leur humanité. Hommage ici leur soit rendu. A l'écart du monde, les drummonds devenaient des hommes.

13.

À l'extérieur, les *Autres* apprirent à ne plus rien désirer. Certains philosophes dénoncèrent cette période d'étiollement. L'un d'entre eux alla jusqu'à écrire cette phrase superbe *j'avais perdu au contact des hommes toute la fraîcheur de mes névroses*<sup>18</sup>. Eveiller la curiosité, provoquer l'enthousiasme était désormais devenu impossible. Le poste de cobaye était boudé de tous. Des femmes bafouées par dix essais sans résultat avaient narré leur aventure de manière alléchante, titres *Je reviens de l'enfer*, *Mon chemin de croix* et *Le Congrès des charcutières* qui furent tous de grands succès populaires. Où est la logique de cette fin du monde ? Les *Autres* avaient toujours considéré l'arrivée de Number One comme un postulat de malheur, un événement artificiel qui n'avait aucune commune mesure avec l'intelligence de leur temps, ils avaient été habitués à se sentir omnipotents en toutes disciplines, sûrs d'un pouvoir qu'ils croyaient illimité, fous et fiers des découvertes de leur vingtième siècle. L'erreur venait de la logique de leur confiance en eux-mêmes. A bien y réfléchir, je me dis aujourd'hui que la puissance des drummonds, ces grands enfants, avait contre elle tout autant de mystère que d'artifice, mais aussi un peu de tendresse, les violences comme autant de preuves d'affection. Ce qui perdait les *Autres* relevait d'une forme incongrue de passéisme orgueilleux, une sorte de tout-pouvoir sur tout, que rien ne pourrait briser puisque la science maîtrisée, en principe, maîtrisait tout. En quinze ans, les équations génétiques n'avaient délivré aucune solution libératrice. Le sexe qui avait été tour à tour et, parfois de front, jugé comme tabou, comme dieu ouvert ou caché, instrument de mode, d'hypocrisie ou de fétichisme, était devenu le lieu de toutes les impuissances, il avait suffi d'une naissance. Les *Autres* avaient agi envers Number One comme ils aimaient agir envers eux, créant un véritable demi-dieu, exploitant l'événement, dramatisant la présence des drummonds par la création de Cités fantastiques. Il y avait encore, dans cette attitude beau joueur d'une humanité en péril, la confiance aveugle en une science qui, en principe, tenait tout être humain et toute chose hors du péril. Qui, en quinze années, avait eu le courage de dissocier le problème de l'arrivée des drummonds de celui de l'événement créé autour de cette arrivée ? L'emphase offerte au problème drummondien et par là même aux drummonds n'était qu'une forme de racisme. Une fois encore, la charité orgueilleuse perdait les *Autres*. Et si les *Autres* avaient pu lire ce livre, ils l'auraient encore une fois jugé en fonction de leur tout-pouvoir, sourire aux lèvres et à l'esprit, « il n'a pas dit la vérité, toute la vérité ». Absolus en tout, les miens auront été jusqu'au dernier instant superbement civilisés. Quand mon chant de la fin du monde se pare de violence et de sang, les phrases sous ma plume deviennent aveugles, elles ne voient plus que par flashes, puis éblouies ferment les yeux, reste le contour, impression fugitive. Ma vengeance n'était pas assez orgueilleuse, ma vengeance n'était que profonde revanche d'un temps de fédération de solitudes, de civilisation rutilante où tout finissait par avoir l'éclat du toc et du stuc, plus vrai que le vrai, illusion parfaite. Il me faut maintenant narrer le ridicule suicide collectif des membres du Directoire. *Par notre acte, nous voulons inviter l'humanité à se recueillir, les hommes forts à se convertir, les puissances secrètes à s'unir à nouveau. Nous ne conjurerons le sort que par modestie. Sommes-nous encore capables de modestie? Que l'offrande de nos vies clame oui. Ce*

---

<sup>18</sup> citation d'Emil Cioran (1911-1995).

texte devint une prière qu'il fut de bon ton de connaître par coeur. Les corps des suicidés donnèrent prétexte à un tour du monde des funérailles. On donna partout dans le grand spectacle édifiant. On parlait d'espoir, de renouveau, on disait « tout recommence de zéro », on avait quinze ans de retard. Pas question évidemment de remplacer les dix-sept courageux. Leur mort devait rester exemplaire. Les secrétaires avaient également pris l'habitude des absences d'initiative de leurs patrons, on leur confia le soin d'agir comme s'ils étaient encore là. Centralisé, le pouvoir fut désormais entre les mains de disparus. Tout culte de personnalité individuelle était devenu impossible, toutes les communications officielles de la C.I.G. commençaient par l'expression, *Les dix-sept ont dit que ..., les dix-sept ont décidé que..., les dix-sept annoncent que...* Du suicide lui-même, D.XT.1177, mon geôlier, ne m'a communiqué que peu de documents. Dans la salle du Conseil, on voit sur une photo des messieurs assis, courbés sur une table, dans un beau désordre de bras et de mains tendues à plat, comme s'ils s'étaient tous brusquement endormis, bouches bées, regards de goujons, cimetièrre de méduses. Photo qui fut reproduite à des millions d'exemplaires, médaillons, affichettes, affiches, étendards, fresques, tableaux lumineux, chromos, images pieuses, le message des *dix-sept* ne fut pas entendu. A célébrer ce sacrifice, on apaisait sa conscience. Il s'agissait bien encore d'une vieille coutume de civilisé sexué, conscient de tout, on n'agissait en rien, il suffisait d'analyser les problèmes, de les annoncer et de les dénoncer, rien de plus. Cela s'appelait lucidité. Encore une fois, la lucidité n'était-elle point une autre manière de ne pas voir les choses telles qu'elles étaient? Ceux-là mêmes qui, quinze ans auparavant, avaient prêché l'amour libre pratiquaient désormais la chasteté. Leur mouvement se disait *réserviste*. Ils adoraient un objet en forme de coffre à bijoux qu'ils appelaient *potentiel d'avenir* et se réunissaient dans des salles qui tenaient de la caverne d'Ali Baba et des coulisses d'un music-hall, les déguisements les plus saugrenus étant le moyen qu'ils avaient trouvé de tuer en eux-mêmes toute tentation. La première décision des *dix-sept* fut d'interdire ce culte qui, sexe oblige, devint clandestin, donc passionnant; Il y eut beaucoup de conversions. Un mois après l'interdiction, à l'époque du quinzième anniversaire, il y eut de par le monde en l'espace de quelques jours un si grand nombre d'adeptes et de cérémonies d'initiations massives qu'on se serait volontiers cru en période de carnaval. Le tour du monde des funérailles des *dix-sept* coïncida avec un terrible début de répression. De part et d'autre, on se disait fidèle au pouvoir de la C.I.G. L'affrontement fut inévitable. On ne compta plus les victimes tant les iapiens rêvaient depuis des années de se refaire la main, tant les réservistes s'évertuaient avec fanatisme à démontrer le bien-fondé de leur attitude. Le grand supplice iapien consistait à forcer des réservistes à effectuer l'acte d'amour sous la menace d'armes. La punition des plus croyants était la mort par introduction ou enfilade de prothèses sexuelles métalliques passées au feu, incandescentes. Les réservistes se défendaient, eux, avec l'arme la plus simple. Ils étranglaient et, de manière rituelle, posaient un baiser sur le front de leurs victimes, puis les mordaient jusqu'au sang, signant ainsi leur crime de leurs dents. La C.I.G. compta ses morts des deux camps. Les *dix-sept* revinrent sur leur décision. Trop tard. Iapiens et réservistes de tous continents avaient pris goût à la lutte fratricide. On s'entre-tuait partout pour le plaisir de se tuer. En quinze ans on avait appris à se détester, c'était bon. Cela tenait un peu aussi du suicide collectif dont les *dix-sept* avaient donné un bel exemple. Cette guerre civile n'était qu'un hara-kiri par procuration. Les plus sexués des sexués, côté iapien et côté réserviste, furent les plus courageux, donc les premiers tués. On les jetait pêle-mêle dans de gigantesques charniers. Les crimes dans les Cités cessèrent. Les drummonds secrètement se réjouissaient de leur victoire. Number One me fit savoir par un petit message glissé sous mon oreiller, *tout cela devait arriver. Tout se passe bien. Wait, wait, wait.* Maître de ma ville, à la fois policier et directeur, n'ayant plus de contact direct avec les secrétaires anonymes de la C.I.G., bénéficiant de la prudence excessive dont ils faisaient preuve depuis l'interdiction de la religion



réserviste, je décidai qu'une petite fête aurait lieu, eu égard à la sagesse toute neuve de nos drummonds de quinze ans, pour leur anniversaire. Ils avaient trois jours pour préparer le spectacle. Ils étaient entièrement libres de choisir le texte et le lieu.

Le soir venu, dans le stade illuminé, nos milliers d'adolescents nous offrirent *Osiris*, spectacle grandiose en quatorze actes. Première scène, le Nil, dont l'ensemble des drummonds, torses nus, ceinturés de blanc, pieds nus, mimèrent le cours, le courant, les méandres et les crues. Puis ce fut le meurtre d'Osiris par son frère, les lamentations d'Isis à la recherche du corps de son époux que Set avait découpé en quatorze parties et jeté dans quatorze provinces différentes. Isis implorait son père le dieu Soleil et Isis transformée en oiseau partait avec sa mur à la recherche des petits bouts d'Osiris. Elle en trouvait treize. Il manquait le quatorzième, le plus important. Ce fut la grande scène du quatorzième acte. Les dieux complétèrent le corps d'Osiris de manière surnaturelle. Isis fécondée donna naissance au dieu faucon, Horus, fils d'Osiris, rôle tenu par Number One, qui revint, adolescent, et tua son oncle Set, meurtrier de papa, apothéose, survol du dieu au-dessus du Nil, applaudissements. L'aréopage de vieux sbires de renseignement n'en crut pas ses yeux. « Ils ont fait ça en quelques jours ! » « Ils ne manquent pas d'humour. » Après le spectacle, dans les douches, je félicite Number One et ses camarades. Je vais d'un lycée à l'autre. Sur mon passage, ils me font un signe de la main, amical et viril. Number One que je n'ai pas revu depuis l'accident de l'ascenseur me parle à voix haute, devant ses compagnons de lycée, mesurant sa voix pour que les gardes en faction à l'entrée de la douche n'entendent pas, « et maintenant, Doc, on voudrait faire un petit tour à l'extérieur. Promis ? » « Promis. »

Étude clinique d'un drummond. La peau, quelle que soit sa couleur, est d'une douceur extrême, absence totale de système pileux, à part un fin duvet sur la lèvre supérieure et sur le sternum. Formé aux disciplines sportives les plus variées et complètes, ses muscles sont fins, nerveux, bien dessinés, structure musculaire typique du coureur de fond. Le pouls des drummonds est d'une lenteur remarquable. La température de leur corps est basse, comparativement à celle des *Autres*. Poignée de main glaciale. En quinze ans, pas un seul drummond n'est mort. Ils ignorent les petites maladies, les rhumes, gripes, angines, maux de tête, résistent aux virus les plus dangereux. Des inoculations des germes les plus mortels à titre d'expérience n'eurent pour effet que de les endormir pendant une période de sept ou huit jours au terme desquels ils se réveillaient frais et dispos, avouant avoir fait d'étranges rêves, le plus communément des rêves de cortèges vêtu de noir. « Des cortèges funéraires ? » leur demandait-on- « Non, des insectes noirs, de taille surhumaine, marchant sur les pattes arrière. » « Quelle taille ? » « Gigantesque. J'étais tout petit à côté d'eux. Je les tuais en leur cassant une patte. » D'une Cité à l'autre, le test des rêves donna le même résultat. Cheveux lisses ou crépus selon les races, d'une finesse surprenante, ce qui, loin de trahir une dégénérescence, était preuve de vitalité, ces humains étaient neufs. On s'interrogeait alors sur tel ou tel signe particulier qui pouvait être en eux plus ou moins masculin ou féminin. Il ne s'agissait là que d'un jeu de sexués, les drummonds n'étaient pas des androgynes. Leur buste n'avait rien de féminin ni rien d'agressivement masculin. Mâchoire volontaire. Regard direct. Surpuissance gestuelle, les drummonds pouvaient casser un verre en le saisissant s'ils oubliaient de se mesurer, de se rabaisser à l'univers sexué qui leur fournissait un matériel inadapté, trop fragile, d'un autre âge. Les exemples être multipliés à l'infini.

Peu après le quinzième anniversaire, à ma demande, la C.I.G. envoya une délégation de médecins. Il fut prouvé au terme de tests complets et rigoureux que la croissance des drummonds s'était interrompue depuis quelques mois, qu'ils avaient atteint physiquement leur plein

épanouissement. Espoir? Allaient-ils tous mourir, abandonner l'humanité à son génocide fratricide ? Les médecins diagnostiquèrent une absence totale de fatigue après l'effort, une normalité absolue de tous les organes et de toutes les fonctions, les drummonds ne vieilliraient pas. En principe, ils pourraient vivre longtemps, ils auraient toujours quinze ans. Promesse faite, promesse tenue. J'autorisai les baignades hors de la Cité. Lycée par lycée, les drummonds avaient une demi-heure pour courir sur la lagune, se jeter à la mer, nager, faire des pyramides humaines du haut desquelles, tour à tour, ils plongeaient. Tout cela se déroulait dans le silence le plus strict. « C'est la première fois que nous sortons, Doc, notre joie est l'envers de la joie des *Autres*, elle se tait, mais dedans, quelle fête. La terre, l'eau, l'air, la lumière, tu nous les donnes d'un coup. » Ils disparaissent sous l'eau de longues minutes, réapparaissent cinquante, cent mètres plus loin, me faisant un signe de victoire, poing tendu. Je noterai, en souvenir de ces jours fastes, une belle impression s'accordant au silence : la nudité des drummonds. La pudeur entre eux n'avait aucune raison d'exister. Je ne pouvais cependant pas m'empêcher de m'émouvoir devant ce bataillon d'êtres nus, la beauté de ces corps jaillissant de l'écume, levant les deux bras vers le ciel, portant l'eau salée à leurs lèvres, s'aspergeant le visage de manière rituelle. Aussi préciserai-je que je n'avais d'attrance pour aucun d'eux en particulier, principalement Number One, mais pour eux tous, en groupes, en grappes, s'étonnant de ce qui ne m'avait jamais étonné, la mer, l'écume, de tout ce qui m'avait été donné trop vite, trop tôt. « La prochaine fois, me dit Number One, tu chasseras les soldats. Promis, Doc? » « Promis. » De loin, les iapiens, arme à l'épaule, surveillaient la lagune. Des avions passaient régulièrement au-dessus de nos têtes. « Qui leur a donné l'ordre d'effectuer des reconnaissances ? » « Moi. » « Tu n'as pas confiance en nous ? » « Au contraire, je n'ai pas encore totalement confiance en eux », répondis-je en montrant les iapiens et les avions. « Merci, Doc! » Number One courut rejoindre ses camarades dans l'eau. Une pyramide s'était formée. Il grimpa tout en haut, plongea. Je crus une fraction de seconde qu'il allait s'envoler, comme un faucon. Sur la lagune, deux professeurs, doyens de ma Cité, m'entourent, le regard bas, l'air à la fois peureux et blasé, « vous devez être fiers d'eux ». Silence. « Ils ne sont pas si méchants, vos élèves. » J'ai dit cela avec aplomb, amusé, heureux. Le premier tend vers moi un bras, il lui manque une main. L'autre baisse ses lunettes, il a un oeil de verre. « Pardon, j'avais oublié. » Ils se taisent. Number One vient vers nous, son lycée veut que nous nous baignions avec eux. D'un regard, j'indique aux professeurs qu'il faut accepter. Nous voilà nus, dans l'eau, partageant leurs jeux. Quand parfois le creux d'une vague découvre les sexes des doyens, ceux-ci se couvrent pudiquement des mains. Les drummonds éclatent de rire, le silence des baignades est rompu, les avions font leurs rondes. « Tu nous feras voler, Doc, promis ? » « Promis. » Les armes des iapiens en faction autour de la lagune rutilent au soleil. « Tu nous donneras des armes, Doc, promis? » « Promis! » « Et nous irons dans les autres Cités, promis? » « Promis! » « Tu nous donneras tout? » « Promis ! » Très vite, le Point de Contact ne fut plus un point de contrôle. Aux heures libres, avant et après les cours, les drummonds purent aller et venir. Ils nageaient pendant des heures, rapportaient des coraux et des coquillages du fond de la mer. Bientôt, à la surprise générale des professeurs, ils rapportèrent des poissons et des crustacés qu'ils avaient simplement attrapés. « Ce sont nos camarades, eux aussi », disaient-ils en riant. Et ils rejetaient leurs prises à la mer. « Ils vont vivre longtemps, comme nous. »

Je provoque une assemblée générale des sexués de ma Cité, les informe avec précision du conflit qui oppose iapiens et réservistes, propose un vote à main levée en faveur de la paix de notre Cité. Certains iapiens prennent la parole, avouent publiquement qu'au fond d'eux-mêmes ils se sentent chastes, donc réservistes, et que par conséquent le conflit du monde extérieur leur paraît inutile. Le vote est unanime. J'en profite pour faire accepter par tous la libre circulation des habitants de

la Cité, jour et nuit, l'égalité de tous. Ce jour me fait sourire. J'ai l'audace absolue de tout proposer et de tout obtenir de tous. Le soir même, j'apprends que, dans chaque Cité, les mêmes décisions ont été prises. On s'égorge un peu partout dans le monde. Seules les Cités sont devenues des édens. « Savez-vous pourquoi, me demande au téléphone le directeur de la ville voisine de Copan<sup>19</sup>, ils me surnomment Doc ? » « Non. » « Vous aussi, je suppose ? » « Moi aussi. » « Cela a l'air de vous amuser. » Number One vient me chercher tard dans la nuit, il veut se baigner avec moi et moi seul, « nous irons ensemble et on nous verra seuls tous les deux », dit-il. Il m'entraîne. Dans les couloirs, ruelles, ascenseurs, on s'amuse de nous, drummonds, iapiens, professeurs, tous ceux qui nous voient ensemble sourient. « Tu as tort de penser qu'ils se moquent de nous. Mes camarades sont heureux: Les autres sont jaloux. Bientôt il n'y aura plus de jalousie. » Il nage vers le large. Je le suis et je m'essouffle. Il me traîne comme un noyé, me ramène vers la berge. La, nous nous allongeons sur le sable, au pied de la Cité illuminée. « Merci, Doc, murmure-t-il, en me pinçant la nuque, la main glissée entre ma tête et le sable. C'est dommage que tu manques de souffle et de courage. Vous êtes tous usés, rêveurs, envieux de tout ce que vous n'aviez pas alors que vous aviez tout. Vos paradoxes aussi étaient sexués. Vous êtes foutus, perdus, tu le sais? » Cette fois, il tient ma nuque à pleine main. Je me sens pesant, écrasé, plaqué au sol par le ciel et les étoiles, quinze ans de fuite et d'attente. « Ce soir, je te dis merci. Bientôt, on se verra moins. Reste ici, dans ta Cité, je reviendrai te chercher. Tu as bien compris ? » Au moment où je crois qu'il va m'embrasser, je m'endors. Les premiers rayons du soleil me réveillent. Je suis seul. Sur mon poignet gauche, Number One a tatoué *wait, wait, wait*. Je me lève, m'étire. La Cité est étrangement silencieuse.

14.

Plus personne. La Cité est déserte. Au Point de Contact, un beau désordre de chaises et de dossiers balayés par les courants d'air. Les ascenseurs sont bloqués. Plus d'électricité. J'emprunte l'escalier. D'étage en étage, j'entends les portes battre dans les corridors, le vent s'enrouler, dévaler, tomber de toute part, se précipiter dans les halls, du haut des loggias et des balcons intérieurs. Je marche à tâtons, trébuche, tombe, me cogne et me relève. Il me faut atteindre les niveaux supérieurs, rejoindre la lumière, voir, de mes yeux voir ce qui est arrivé. A chaque pas, j'ai l'impression que je vais trébucher sur un cadavre. Les drummonds ont agi proprement. Vite habitué à l'obscurité, je me dirige mieux. Ma main glisse sur les rampes. L'idée de la peur qui pourrait m'envahir me pousse en avant. Cette fois, je ne perds pas mon souffle. Je grimpe, j'oublie. La lumière m'accueille en haut dans un fracas sonore de vents et de couloirs déserts. Toutes les enseignes, les tableaux et les signaux lumineux ont été arrachés, piétinés. Voici la Cité nue, le béton brut, le bleu lavé de tous signaux. D'un lycée à l'autre, je ne trouve rien ni personne. Sur le stade, mon attention est attirée par un large rectangle de pelouse fraîchement arraché puis remis en place. A genoux, je soulève le tapis d'herbe fine et drue, beau gazon, celui d'un golf d'autrefois, et gratte en dessous. Je dégage bientôt une main, un visage, des jambes entrelacées, un autre visage, des pieds, je me relève, le soleil est brutal. J'enlève ma chemise, la tords en turban autour de mon front et reprends ma tâche. J'ai bientôt dégage six corps nus, émasculés ou cousus selon les sexes. Parmi ceux-ci, le corps du doyen manchot. Autre point commun, les victimes sont énucléées. Combien de temps ai-je dormi sur la plage, combien de jours, combien de nuits? Iapiens, professeurs, hommes de ménage, techniciens, médecins en mission, ils sont là, je recouvre le charnier et les corps. Combien de corps y a-t-il sous le rectangle de pelouse que je

---

<sup>19</sup> Copán, ville pré-colombienne est située au Honduras, près du Guatemala.

piétine, tape du pied comme un enfant qui ne sait pas s'il doit rire ou bien crier? Tous, sept cent dix-sept, l'effectif sexué de ma Cité devenue tombeau. Incapable de penser à autre chose, absent, saoulé de soleil, je veux effacer le secret de la pelouse du stade. Du bout du pied, je tasse le pourtour du rectangle. Je veux tout effacer. La couverture de verdure ne doit pas être rapiécée. Pris de chaud puis de froid, je traverse à nouveau les lycées. Dans les salles de douches, les matricules ont été arrachés sur les portes, les placards sont vides, l'eau coule à flots, ils se sont douchés, purifiés avant de partir précipitamment. Un à un, je referme les robinets. Je m'ébouillante, je me glace. Dans les salles de commande électrique, tous les fils ont été arrachés, le dispositif d'écoute électronique a été détruit à coups de hache. Tous les postes d'incendie, brisés, ont été vidés de leurs armes, marteaux, couvertures, bombes, tenailles. Il y a partout du verre brisé. Me voici désormais seul dans ma Cité. De la terrasse de mon appartement, j'observe l'aéroport. n'y a plus d'avions. Les pistes sont désertes. Les drummonds sont partis, vols de faucons, et pour longtemps. Sur mon bureau, je trouve un mot, *n'oublie pas ce que je t'ai dit. Quand tu seras impatient de tout, lis ton poignet. La marque que je t'y ai laissée est indélébile, signé D.HD. 1000. P.S. Cette fois, je t'embrasse. Number One.*

Sept cent treizième jour d'attente. Le vrombissement d'un avion m'éveille. Je sors de la cahute que je me suis construite à l'extrémité de la lagune, bien au vu de la Cité morte au cas où Number One viendrait me chercher. Le temps de rejoindre l'aéroport, l'avion a repris son envol. Je crois me désespérer lorsque j'aperçois une ombre près d'un hangar. C'est Magda, seule, sans bagage, vêtue d'un manteau de laine grise, décoiffée, minable et pâle. Je reste à quelques mètres d'elle, hésitant, pétrifié. Je n'ai vu personne depuis deux ans et elle, me reconnaît-elle? Je ne lis rien sur son visage. Elle baisse les yeux, bras ballants, enfant punie ou bien bafouée. Au moment où je crois ne plus la reconnaître, m'être trompé, mirage, elle me regarde. Je tends les bras vers elle, m'approche, saisis le col du manteau et le retire. Sa robe est verte, ingrate, triste, boutonnée jusqu'au cou. Je défais les deux premiers boutons, caresse les cheveux de Magda. Pour la première fois, je remarque la couleur de ses yeux, j'entre dans son regard, j'ai envie de lui dire pour premières paroles que nous avons eu tort de faire l'amour en fermant les yeux. Elle veut parler, balbutie deux, trois mots que je ne comprends pas, comme si elle refrénait des sanglots. Je prends ses mains, elles sont glaciales. Je veux embrasser les paumes de ses mains, elles sont maculées de sang. Magda fait un signe négatif de la tête. Du bout du doigt, je lui relève le menton, la regarde droit dans les yeux, « viens, tu me parleras plus tard ».

Sept cent quinzième jour. Magda ne parle toujours pas. Elle partage ma vie dans la cahute. Elle se baigne, sort de l'eau, se sèche au soleil, s'endort. À chacun de ses réveils, je la nourris de lait de coco et de biscuits. Je la soigne comme une enfant. Elle réapprend à sourire, faiblement, de manière si lointaine. Dans les poches de son manteau je trouve un message de Number One, *prends-la. Comprends-la. Apprends à l'aimer. Ce sera notre Cadeau de remerciement et d'adieu à ton humanité. N'oublie pas ce que je t'ai tatoué : wait, wait, wait! Le prochain visiteur ce sera moi, seulement quand nous aurons fait ce que nous avons à faire. A très vite donc. N. O.* Sept cent dix-septième jour. Magda me dit un mot, « Ruth ». Je lui fais répéter. « Ruth ». Elle ne veut plus parler. Je lui caresse le visage. Elle s'endort. Je conserve aujourd'hui le Journal de ces jours de Robinson, cahiers de notes quotidiennes, comptes rendus d'impressions solitaires, lectures, je lisais beaucoup, j'avais notamment trouvé dans les archives du lycée de Number One une dissertation sur un sujet libre, écrite l'année de ses treize ans. Il avait choisi le sujet *Savoir attendre* et il disait *seul le temps est une énergie inépuisable et la puissance réelle des humains ne réside que dans l'exact et rythmique accord de chaque être avec son temps.* Il donnait même

l'image de deux personnes qui marchent côte à côte et qui, à cette seule condition, peuvent *se donner l'une à l'autre, se grandir l'une par l'autre, sans limite*. Le professeur avait jugé en marge d'un mot, au crayon, souligné deux fois, *vague*. Sept cent trente-troisième jour. Tout désir en moi est mort. Nus, Magda et moi nous observons. Face à face, nous nous caressons le visage du bout des doigts. Magda reposée, bronzée, découvre en même temps que moi la beauté de son corps. Notre attirance mutuelle s'est brisée. En même temps, nous nous sentons plus proches l'un de l'autre que jamais, jamais, toujours, langage de l'amour perdu. Sept cent trente-septième jour. « Ruth, tu as dit Ruth ! Parle, maintenant. » Magda me fait le récit de la fin. D'une ville à l'autre, les drummonds se sont unis. En quinze ans, l'humanité avait oublié la guerre. Aussi fut-ce la guerre que les drummonds lui imposèrent. Certains drummonds encouragèrent les iapiens, d'autres les réservistes. Toutes les villes du monde connurent un exode massif vers les montagnes, les bois et les campagnes, sur les routes les iapiens dressaient des embuscades aux réservistes, les réservistes des embuscades aux iapiens. Les fossés devinrent des charniers où l'on jetait hommes, femmes, adolescents. Il n'y avait plus d'enfants. Les plus jeunes avaient l'âge de Number One. « Les drummonds, expliqua Magda, ne prennent part directement à aucun combat. Ils conseillent, suggèrent, c'est tout. Apparemment, ils vivent dans les aéroports, défendent puits de pétrole et raffineries, commandent la chaîne de mondiovision, émission unique, on y voit une photo de Number One et une voix, jamais la même, toujours volontaire, claire, voix qui fait mal tant elle est pure. » « Et Ruth? » « Il faut que je t'explique d'abord l'incendie des villes. Personne n'y croyait. Pourtant, les récits des rescapés concordent. Les drummonds ont détruit toutes les villes. Elles ont explosé, brûlé, brûlé à nouveau, et brûlé encore. Ce sont les réservistes qui agissent, encerclent et traquent les derniers habitants<sup>20</sup>. Ou inversement. Quand la ville est détruite soit par des réservistes soit par iapiens, les drummonds font venir soit des iapiens soit des réservistes qui encerclent leurs ennemis, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien, ni personne. » « Et Ruth, pourquoi as-tu dit Ruth? » « Les bois les plus profonds, les montagnes les plus désolées, les lieux les plus déserts, ces lieux étaient les plus dangereux. Ma mère et moi ne savions où nous réfugier. Je choisis donc Petworth. Il ne restait rien du village. Castor House était gardée par des drummonds. Des hélicoptères atterrissaient sur les pelouses. Traquées, désespérées, nous eûmes l'idée de demander à un drummond de remettre à Number One la croix que la reine m'avait remise à l'U.C.B. Hospital. Tu te la rappelles ? » « Alors ? » « On me donna la plus belle chambre de la maison. Je partageais avec ma mère le lit d'Henry et de Ruth Drummond. Le premier matin, je me réveille : ma mère était morte, comme endormie. Je descends pour appeler au secours, Number One se présente. Il a l'air calme, détendu. Sur son visage, aucune trace de fatigue. Il me dit de le suivre. Dans les sous-sols de la maison, dans une cave transformée en laboratoire, trois corps sont allongés sur des tables d'opération. *On les embaume*, me dit-il. *Vous les reconnaissez?* » Ruth, Peter et Cathy. « C'est notre manière de célébrer le début de notre ère. Tous les *Autres* auront droit au charnier. Sauf vous et Doc. » Je m'étonne d'entendre ton nom. Je te croyais disparu. Il m'emmène en hélicoptère à Heathrow, de là nous prenons un avion pour C.I.G. Airport. Il me donne une lettre pour toi. Un pilote m'attend aux commandes d'un avion de chasse, nous survolons New York détruite, noire, montagne noire, *ça brûle encore*, me dit le pilote. *Cette ville-là n'en finira jamais de brûler*. Le pilote, un enfant, jouait avec son avion. » « Tu avais les mains maculées de sang. » « Sur la route de Petworth, dit-elle, tout s'est passé si vite.

---

<sup>20</sup> Phrase incompréhensible dans le roman version éditée. La phrase du tapuscrit (merci Jean-Luc !) a été rétablie dans la version actuelle. La phrase originale était : Ce sont les réservistes soit par des iapiens, les drummonds font venir soit des habitants.

Nous devons tuer nous aussi. Nous avons eu beaucoup de mal à rejoindre Petworth, Castor House. J'avais beau laver et relaver mes mains, le sang ne partait pas. » Sept cent quarante-deuxième jour. Visite de ma Cité. Dans l'obscurité des couloirs et des escaliers des premiers niveaux, je tiens Magda par la main, puis par les hanches, je la serre contre moi, elle pose la tête sur mon épaule. Sept cent quarante-troisième jour. Plus Magda se lave les mains, plus les taches de sang s'avivent. Elle regarde le tatouage de mon poignet. « Tu ne l'avais pas, autrefois. » Neuf cent septième jour. *Dans ce lieu sans saisons, dans ce lieu sans amour...* Je relis les notes de ce jour. Le temps passait. Nous attendions. Magda n'en finissait pas de me conter, « les drummonds ordonnent de brûler les corps et les charniers, les secrétaires de la C.I.G. ont été pendus par le sexe aux lustres de la grande salle du Directoire, les drummonds ont le sens du spectacle qui plaît et fait peur aux sexués ». Magda se tient dans mon dos, les bras croisés sur mon ventre, elle m'embrasse les épaules. « Il ne restera plus rien. Et la Chef, qu'est-elle devenue? » Mille sept cent treizième jour. Un avion, puis deux, puis trois. Les drummonds portent un uniforme qui tient du battle-dress et de la salopette. A hauteur du coeur, leur matricule. Magda et moi décidons de les attendre dans notre cahute. Number One vient seul, en éclaireur. Nous sommes nus, debout devant la porte, en plein soleil. Number One nous appelle. Nous lui faisons un signe de la main. Il s'approche. Nous faisons quelques pas. Il tourne autour de nous, puis d'un geste des deux mains nous pince les joues. « Alors ? » Silence. « L'amour ? » Cette fois, il nous donne de petites tapes amicales et moqueuses. Il n'a pas changé, pas vieilli d'un trait. Il aura toujours quinze ans, enfant blond, aux yeux bleus, au regard fixe. Il semble seulement un peu soucieux. « C'était trop grand ici pour vous deux? ». Il montre du doigt notre Cité, « j'espère que vous n'avez manqué de rien. J'espère que vous avez tout appris l'un de l'autre. Répondez! » Il fait signe à quelques drummonds de s'approcher et leur dit « regardez-les bien, ce sont les deux derniers ». Rires. « C'est drôle, vous ne trouvez pas ? Ils les appelaient Adam et Eve. Ils croyaient avoir découvert la tendresse. » Rires. Number One me pointe du doigt, « on peut se baigner, monsieur le Directeur ? Vous nous donnez la permission, monsieur le Directeur? Oh, Doc ! je t'ai tout de même fait un beau cadeau, tu pourrais me répondre. Promis? » « Promis. » J'ai répondu à voix basse. Les drummonds se dénudent, courent vers la mer, font une pyramide. Number One nous donne l'ordre de les rejoindre, l'ordre de grimper et de plonger. Magda et moi, ensemble. Tard le soir, les drummonds dressent une table devant un hangar de l'aéroport. Number One préside. Nous avons pris place en bout de table. Nous dînons de fruits et de laitages. « Regardez, nous dit Number One, ça, c'est le dessert. » Il pointe du doigt notre Cité, instantanément elle explose et prend feu. « Ce soir, toutes nos Cités brûlent. » Number One se lève et debout, derrière nous, nous plaque l'un contre l'autre, « embrassez-vous ! Vous appeliez ça un happy end ! Les amants réunis, un bel incendie, tout ce que vous aimiez ! » J'embrasse Magda. « Et ils pleurent, mes amis, regardez, ils pleurent! » Number One saute sur la table, « ce sont les dernières larmes de la Terre ». On emmène Magda d'un côté et moi de l'autre. Nous ne nous reverrons plus que pour l'autre *fin*, la vraie, celle de demain, celle du dernier chapitre. J'ai oublié de compter les jours, les ans, les décennies, il y a si longtemps. Cette fois, le stylo meurt entre mes doigts, étranglé il m'étrangle.

15.

Plus de villes, de bourgs, de villages, de hameaux, plus de fermes, de cabanes, d'igloos, plus rien. Number One a dit aux iapiens et réservistes, chaque camp se croyait notre allié, ils auraient fait n'importe quoi pour nous ! Plus de routes, de voies ferrées, de canaux, « la nature reprend ses droits ». L'herbe, la terre, le sable, la neige ou la glace recouvrent déjà le tout, « la nature a fait vite. Elle attendait depuis longtemps cet instant-là. Un instant, pour elle, ça dure deux ans, cinq

ans, nous nous sommes mis à son rythme ». La voix de Number One est devenue plus douce. Il m'a rejoint dans un réduit qui servait de vestiaire aux iapiens de l'air. J'ai les pieds liés et les mains nouées dans mon dos. Je suis nu, allongé sur un banc. Number One s'est assis à califourchon sur le banc. Il caresse mes pieds. « Demain, dit-il, nous t'emmènerons chez nous. C'est l'endroit idéal, fonctionnel. La-bas, il y a tout, le soleil, la mer, la montagne et entre la mer et la montagne, des bois, des prés, des prairies. Sitôt arrivés, nous détruirons nos avions. Il n'y aura plus sur la Terre que notre lieu et la Nature. » Number One serre les noeuds des cordes qui me lient les pieds, « nous tenons à toi. Tu n'es ni un totem, ni un fétiche, ni un dieu, tu n'es qu'un homme, le dernier, et tu portes en toi l'image de tous les rêves de conquête ». Il se tait et murmure « tu as cru que nous te prenions pour un dieu ? C'est toi qui l'as cru ! Tu as cru que nous voulions conquérir le monde ? C'est toi qui l'as cru ! Notre seule présence suffisait à vous condamner. Puisque votre art poétique était celui de l'inattendu, nous sommes peut-être le second poème qui se soit jamais fait, le premier étant vous. Vous, vous et vous ! Trop beau. Vous avez usé et abusé de votre trop grande beauté, et du don qui vous avait été donné de vous reproduire. Vous reproduire revenait à vous détruire et à détruire ». Number One se lève, s'assoit par terre, glisse ses jambes sous le banc et me parle à l'oreille, « vous étiez arrivés à un point où tout vous semblait fructueux, même les échecs. Volontairement ou involontairement, vous nous avez adorés. En nous sauvegardant, vous honoriez encore une fois votre puissance. Nous n'étions qu'une épreuve dont vous sortiriez plus que jamais grandis. Cette fois, vous êtes anéantis ». Il recule, m'observe avec ironie et ajoute « écoute, Doc, écoute bien. Tu nous as attendus près de cinq ans. A la fin de la première année, l'herbe poussait déjà sur les routes. Les cicatrices des villes n'étaient déjà plus noires. Il nous a fallu quatre ans de plus pour inspirer les plus fanatiques des réservistes et les plus fanatiques des iapiens, pour chasser les derniers d'entre eux, les découvrir dans leurs repaires et leurs cachettes. Nous avons craint le pire. Une explosion atomique, qui sait, la vengeance d'un savant solitaire comme il en existait tant et tant dans vos romans de science-fiction. Même pas. Ce fut le règne de la délation et de la lâcheté. Tout cela faisait partie de votre sexualité, le vol, la vengeance, la cupidité, la rivalité, le fanatisme, la jalousie, tout ce qui matait et paraît votre individualisme. Vous, vous et vous : votre Trinité ! Vos religions n'étaient que balivernes pour vous donner la bonne conscience qui seyait à votre intelligence ». Number One embrasse mon oreille, du bout des lèvres, délicatement, « écoute, Doc, écoute, si nous nous sommes servis de toi, dis-toi que la nature s'est servie de nous. Quand je dis nature, entends l'air, l'eau, la lumière, l'atmosphère, la végétation, la vraie vie, celle que vous aviez asservie. Nous vivrons ce que nous vivrons, lorsque notre lieu, notre dernier repaire, disparaîtra, désert abandonné, la nature le prendra d'assaut et tout recommencera à nouveau, d'une autre façon, mieux, qui sait ? C'est peut-être la millième fois que cette histoire se répète. Vos ordinateurs n'avaient plus de mémoire quand il fallait parler du temps. Ou bien faisaient-ils semblant d'en avoir ! ». Number One me retourne sur le banc, délie mes mains, « tu ne vas pas fuir, n'est-ce pas ? Si tu fuis nous serons obligés de te tuer, toi aussi, tu le sais. Or, nous voulons te garder longtemps, toi et Magda, le plus longtemps possible avec nous ».

La Terre nettoyée, abandonnée à elle-même, « regarde-la bien une dernière fois, tu ne la reverras plus. Nous allons lui laisser vivre sa vie. Nous ne lui volerons même pas la surface de notre lieu, ce sont les termes du pacte que nous avons fait avec elle ». Number One me cède sa place près du hublot de l'avion qui nous emmène, tourne autour de notre Cité détruite, « regarde, nous ne t'avons pas menti ». L'aéroport d'où nous venons de décoller explose, les plaques de ciment du terrain d'atterrissage, dynamitées de toutes parts se soulèvent, projetées, pulvérisées en l'air, dans un nuage de poussière, « tu vois, nous ne pouvons plus que faire une chose, rentrer chez nous.

Notre lieu nous attend, pour moi aussi, tu sais, c'est la dernière fois ». Il sourit. « Tu ne me crois pas ? » Où est Magda ? Dans un autre avion ? En mille sept cent treize jours d'attente, qu'avais-je appris d'elle ? Qu'avait-elle désiré de moi ? Encore une fois, nous avons vécu côte à côte, nous avons attendu l'un à côté de l'autre. Number One sourit, « arrête de penser à Magda, tu devais la prendre, la comprendre, tout apprendre avec elle. Vos amours étaient ridicules. Toute votre littérature de dieux, demi-dieux, tous vos textes de douleur, de souffrance et de bonheur amoureux, l'amour, vous parliez toujours d'amour, ont disparu. Il ne reste plus rien sur cette terre, si ce n'est le souvenir de ce que vous nous avez enseigné et nous avons déjà tout oublié par indifférence. Il fallait bien, pour vous confondre et provoquer vos discordes, que nous vous ressemblions un peu. Le temps d'avoir quinze ans. Le temps pour vous *Autres* d'avoir envie de vous entre-tuer ». Trois heures de vol, nous atterrissons, des milliers de drummonds nous attendent. Pas un signe, pas un geste, pas un cri dans leurs rangs, Number One me pousse devant lui, « marche, nous allons en haut de cette montagne ». Un cortège se forme derrière nous. Rien de rituel. Les drummonds parlent entre eux, à voix modérée. Ils vont voir quelque chose d'anodin et de sans aucune importance. Sitôt arrivés en haut de la montagne, Number One fait un signe de la main. En contrebas, avions, tours de contrôle, terrains bitumés, hangars et halls, tout explose d'un coup. Un gigantesque nuage de poussière se lève. Le cortège se met en branle: Nous descendons de l'autre côté, vers le lieu, leur lieu, dernier rivage, ce que la nature leur laisse. Comme une ville blanche, toute blanche, qui s'étend sur des kilomètres de côte. Certains civilisés l'auraient jugée rustique et primitive. Aucun bâtiment principal, des rues de terre battue. « Il ne pleut jamais que sur les montagnes », explique Number One. Des maisons, basses et sans étage, « chacun va vivre où il veut, quand il veut ». Pas d'électricité. « Nous vivons avec le jour, avec la nuit, avec les saisons », précise Number One en riant. Plus nous pénétrons dans la Cité, plus le cortège s'égrène, « tu vois, chacun fait ce qu'il veut, quand il le veut. Bientôt nous serons seuls. Nous pourrions vivre longtemps, longtemps ainsi. En musique, vous appeliez ça un point d'orgue, je crois ». Devant une maison aveugle, sans fenêtres, d'un geste courtois, Number One me prie de franchir le pas d'une porte basse, « c'est ici chez toi. Tu y demeureras jusqu'à ce que nous ne puissions plus rien faire pour prolonger ta vie ».

Dernières lignes. Les piqûres ne me font plus rien, je meurs. D.XT.1177 est déçu. Il me l'a dit tout à l'heure en remplissant mon stylo, je n'ai plus la force de le faire moi-même. Combien de temps ai-je vécu dans cette maison, dans ce lieu, sur ce dernier rivage ? Je le lui ai demandé. Il m'a répondu que depuis le regroupement de tous les drummonds, ici, on ne compte plus les jours. Il a parlé de temps fixe. Puis il m'a reproché de ne pas avoir consulté tous les dossiers. « Vous n'avez rien dit de la destruction des villes et des musées, des derniers massacres amazoniens et africains, rien. Vous aviez à vous tout seul la plus belle histoire de votre monde et vous êtes tombé dans votre propre piège, vous-même, vous-même et vous-même ! » J'ai déjà entendu dire cela. Demain, une heure avant le lever du jour, ils me laveront, me frotteront la peau, coifferont mes cheveux blancs, dessineront d'un trait noir un regard jeune, ils feront comme si. Puis nu, ce texte à plat sur mes mains dans un geste d'offrande, je m'allongerai, ce sera fini. Number One m'a promis de m'accompagner tout à l'heure dans mon ultime promenade. Nous croiserons Magda, une dernière fois. Number One m'a prévenu, « nous la ferons mourir en même temps que toi, c'est le dernier hommage que nous rendrons à l'heure et au temps ». J'essaierai de m'approcher de Magda. Je l'embrasserai, c'est dommage, nous aurions pu former un beau couple. J'ai fait la nuit dernière un rêve. J'entendais des cris d'enfants. Des gazouillements de bébés. Des voix de jeunes mères. Je marchais dans une forêt. Tant de fleurs et d'animaux pour me saluer. L'eau des sources était douce et me désaltérait. Tout m'émerveillait. Au hasard d'une clairière, je vis des enfants



nus, sexués, petites filles et petits garçons, creuser la terre et dégager les barreaux d'un grand portail, au faite duquel on pouvait lire, gravé dans le métal, *Saint-Pardon*<sup>21</sup>. Les enfants riaient de leur découverte sans prendre garde à moi. *Pardom*? J'étais le seul à pouvoir lire et comprendre l'inscription, les enfants parlaient un langage nouveau que je ne comprenais pas. Tout était neuf, beau, recommençait à nouveau. Dans d'autres clairières, des hommes s'entraînaient à la lutte. Il y a quelques minutes, Number One est entré dans ma cellule. D.XT.1177 le suivait avec Magda. Ils l'ont poussée, jetée à mes pieds, petite vieille, comme tu es belle. Number One m'a regardé, « ça recommencera, a-t-il dit, cette fois, comprendrez-vous ? » Il est ressorti. J'ai entendu D.XT.1177 cadénasser la porte. J'ai couché Magda sur mon lit. Puis j'ai eu la force de me remettre à écrire. J'entends au loin des cris, ceux-là de mon rêve, les mêmes. Tout recommence ? Je souris. Magda tend un bras vers moi. Elle veut que je lui tienne la main. Je souris à nouveau, un sourire dit parfois plus qu'un texte. Non, Doc, demain, une heure avant le lever du jour, tu seras libre. Garde précieusement ce cahier, qu'ils sachent, les suivants. Les nouveaux. Si au moins ça n'avait été qu'une fable.

---

<sup>21</sup> Voir le début de ce roman.